

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

**L'Exécuteur
[143] – Larmes
de glaces à Key
West**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LARMES DE GLACE À KEY WEST

par Don Pendleton

VALUENARG



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

— J'ai réservé un véhicule chez vous, annonça Mack Bolan en offrant son sourire de carnassier à la brunette piquante installée derrière le comptoir de Hertz.

— A quel nom ? rétorqua la fille en lui rendant son sourire.

— Jeffie Arnolds.

Elle s'affaira quelques instants devant l'écran de son terminal, pianotant rapidement.

— Oui, en effet. Vous avez réservé hier soir et vous avez confirmé ce matin. C'est une Ford 2,5 L...

— J'ai confirmé ce matin ? l'interrompit Bolan, tous les sens en alerte.

— Eh bien... Attendez. Oui, vous avez appelé à 10 h 30. En fait, c'était plutôt pour demander confirmation. C'est ma collègue qui a dû enregistrer votre appel.

L'Exécuteur ressentit un picotement désagréable au niveau de la nuque. Il n'avait pas appelé l'agence à l'heure qu'on lui indiquait, pas plus qu'à une autre heure dans la journée. Il demeura impassible mais, soudain, il eut la sensation pesante d'être observé.

Il dut signer un formulaire et présenter sa carte bancaire, puis la réceptionniste lui tendit une clé reliée à un badge comportant un numéro d'immatriculation.

— C'est une Ford bleue. Elle vous attend sur le parking sud à l'emplacement C-17. Je vous souhaite un bon séjour à Fort Myers, monsieur Arnolds.

Bolan la remercia d'un nouveau sourire en empochant la clé, et quitta le comptoir. Dans sa vision périphérique, il avait distingué une silhouette immobile à une dizaine de mètres de lui, un homme grand et costaud qui tenait un journal déplié devant lui. A 5 heures de l'après-midi, il n'y avait pas foule dans le hall de l'aérogare et il ne lui fut pas difficile de repérer un second type qui se tenait ostensiblement de dos, paraissant contempler le parking de l'autre côté des parois vitrées. Bolan paria qu'il scrutait plutôt le reflet de la salle dans les grandes vitres.

Il eut la conviction qu'il ne se trompait pas lorsque le premier type quitta sa position pour se diriger vers le comptoir de location. Là, il eut un bref dialogue avec la petite brune avant de se retourner et de faire un signe de la main visiblement destiné à quelqu'un.

Un doute lancinant assaillit Bolan. Qu'est-ce que cela voulait dire ? S'agissait-il de flics ?

Ce qui était évident, c'est qu'on l'attendait. Et, flics ou *mobsters* de

la mafia, le résultat était aussi désastreux, d'autant que l'Exécuteur était bien décidé à ne jamais affronter les hommes en bleu. Dès le début de sa sanglante croisière contre le Crime Organisé, il avait soigneusement évité toute confrontation qui l'aurait obligé à faire feu sur les forces de l'ordre. Par ailleurs, il s'était dit une fois pour toutes qu'il ne se laisserait jamais prendre vivant. Il était préférable de mourir au combat, comme un homme libre, que de crever lentement au fil des cours d'assises et des cellules de haute sécurité. Si, par malheur, un engagement avec les policiers devait intervenir, Bolan pensait en effet qu'il ne leur rendrait pas leur feu, qu'il se laisserait plutôt cribler de balles pour en finir rapidement. Un doute, pourtant, l'assaillait périodiquement. A quel degré se manifesterait son instinct de survie si un tel face-à-face se manifestait un jour ? Ses automatismes de guerrier ne reprendraient-ils pas le dessus et ne finirait-il pas par descendre des flics ? C'était l'un de ses cauchemars. Il voyait les policiers comme des camarades de combat et les respectait, il n'avait aucune envie de tuer ou de blesser des flics.

En la circonstance, il entrevoyait déjà les prolongements d'un risque de cet ordre et les moyens d'en sortir. Si c'était ce qu'il craignait, il lui fallait d'urgence rompre le contact, trouver une échappatoire et disparaître en souplesse. Sinon, Mack Bolan, l'Exécuteur, devrait se préparer à mourir sous un feu nourri.

Malgré le masque impénétrable qu'il affichait, son esprit travaillait à une vitesse vertigineuse pour trouver une solution au dangereux problème.

Son identité d'emprunt n'avait pu être mise en doute. C'était la toute première fois qu'il utilisait le nom de Jeffie Arnolds ainsi que la carte bancaire qui allait avec. Il n'entrevoyait donc pas la faille qui avait permis à la police de se lancer sur sa trace.

En tout cas, il fallait prendre une décision rapide. C'était la première fois que l'Exécuteur venait à Fort Myers, en Floride, et il ne connaissait pratiquement rien des installations de l'aéroport, mis à part le plan qu'il avait examiné dans l'avion en provenance de Philadelphie.

La vue d'un troisième homme qui feignait de s'intéresser à des livres, sur le tourniquet d'un bureau de presse, à une dizaine de mètres de lui, focalisa son attention. Bolan se mit à respirer plus tranquillement. Non, ses craintes n'étaient pas fondées. La vermine répugnante qui, le temps d'un battement de cœur, avait posé sur lui un regard gluant avait pour nom Eddy Scopolano. Bolan avait découvert son faciès d'assassin sur une fiche criminelle du FBI et l'image était restée gravée dans sa mémoire qui la lui restituait intacte. C'était un tueur de la mafia, un être pour qui la vie humaine ne représentait strictement rien sinon une prime de quelques centaines

de dollars, et dont la réputation de froide cruauté n'était plus à faire.

Dieu merci ! Il ne s'agissait pas de forces de l'ordre.

Bolan n'était pas pour autant dans une situation très reluisante. A cause des contrôles dans les aéroports, il n'avait aucune arme sur lui, et il n'était plus temps de chercher un coin tranquille pour remonter *The Snake*, dissimulé dans la petite machine à écrire Japy qui dormait au fond de son sac d'épaule. Un colis contenant son équipement de combat avait été envoyé sur place par l'intermédiaire d'un transport routier, et il avait prévu de le récupérer dès qu'il aurait quitté la zone aéroportuaire. En attendant, il n'avait même pas un canif sur lui, alors que les buteurs de l'*Organized Crime* étaient sûrement lestés de calibres parfaitement entretenus.

La seule solution qu'il entrevit pour se tirer d'affaire consistait à brusquer sans délai les événements, à prendre de court les organisateurs de l'embuscade et à fausser leur plan. Dans l'immédiat, c'était ça ou crever misérablement sous la mitraille mafieuse.

S'approchant du bureau de presse, il fit lui aussi semblant de s'intéresser aux journaux, tout en observant Scopolano du coin de l'œil. Le tueur portait un costume défraîchi sur une chemise au col crasseux. Son visage mal rasé, au grand nez recourbé et aux lèvres minces, lui donnait l'apparence d'un rapace. Dans le Milieu, on le surnommait « The Vulture », le vautour. Ses chefs eux-mêmes n'avaient aucune considération pour lui, ils ne faisaient que l'utiliser pour ses capacités d'assassin.

D'une allure décontractée, Bolan accomplit les quelques pas qui le séparaient du *mobster*, s'arrêta à moins d'un mètre de lui et sentit aussitôt l'odeur infect qui s'en dégageait. Une bosse sous la veste de Scopolano trahissait le port d'un revolver ou d'un pistolet.

Sans le regarder, Bolan lui dit à voix contenue :

— T'es toujours aussi crad, Eddy. Tu ne te laves jamais ?

L'autre n'eut pas un tressaillement. Seul un petit rictus étira ses lèvres exagérément minces et Bolan poursuivit :

— Tu devrais aller dire à tes potes que le coup est raté. Vous pouvez tous aller vous rhabiller.

Cette fois, le tueur lui jeta un bref coup d'œil en biais et renvoya après un petit ricanement :

— Qu'est-ce que t'essaies de me faire croire ?

Bolan soupira.

— Tu as décidément les yeux pleins de merde. Regarde autour de toi et tu comprendras que c'est toi et tes potes qui vous êtes fait piéger.

— Tu crois que tu vas nous bluffer avec une connerie comme ça ?

— Je ne crois rien, Eddy. Je vais me casser tranquillement d'ici. Joue au con et tu gagnes.

Se détournant comme s'il s'apprêtait à quitter l'endroit, l'Exécuteur amorça négligemment un pas en direction de la sortie et Scopolano voulut faire de même. Il ne vit pas venir le coup. Lui enfonçant violemment son coude sous le sternum, Bolan doubla d'un fantastique coup de poing qui fit exploser le nez du tueur. Une fraction de seconde plus tard, l'arme de ce dernier se trouvait dans la main de l'Exécuteur, le cran de sûreté ôté, prêt à cracher la mort.

Tandis que Scopolano s'effondrait dans un gémissement affreux, Bolan s'élança à travers la foule éparpillée dans le grand hall. Il avait eu le temps de noter que les deux autres mafiosi, là-bas, avaient sorti leurs pistolets mais hésitaient à s'en servir ouvertement, pris de court qu'ils étaient.

L'Exécuteur savait qu'il y en avait d'autres, évidemment, postés un peu partout aussi bien à l'intérieur que sur le parking, ainsi que vraisemblablement un cordon de porte-flingues chargés de cerner la zone aéroportuaire. C'était bien dans les méthodes de la mafia. Ces truands incluait invariablement une couverture extérieure pendant qu'une ou plusieurs équipes intervenaient à l'intérieur. Pas question, donc, de tenter directement une sortie.

L'arme que Bolan avait arrachée à Scopolano était un Colt .45 automatique dont le chargeur contenait dix cartouches. C'était sans doute insuffisant pour tenir en échec les assassins de *Cosa Nostra* qui avaient investi les lieux, mais il devrait s'en contenter.

Négligeant la grande porte vitrée de la sortie, il se mit à sprinter vers la partie de l'aérogare réservée au personnel, crochétant à travers les voyageurs. Dès qu'il s'était mis à courir, il avait noté plusieurs mouvements nerveux et brusques un peu partout autour de lui. Il avait entendu des jurons, des imprécations et des ordres lancés hargneusement.

La chance lui sourit pourtant et il parvint sans encombre devant une porte marquée « Interdit », la poussa et aboutit dans un large couloir desservant une enfilade de bureaux. Il lui fallait trouver un terrain neutre pour se défaire de la vermine lancée après lui.

Il ne s'agissait pas d'un guet-apens improvisé à la hâte, la preuve en était qu'ils avaient pris la peine de se renseigner sur sa venue auprès de l'agence de location. Cela voulait dire qu'ils étaient venus en force avec des effectifs nombreux.

Alors qu'il avait presque atteint le fond du couloir, un coup de feu retentit derrière lui, arrachant des morceaux de plâtre dans le mur, à quelques centimètres de sa tête. Une seconde détonation claqua à l'instant où il atteignait une porte donnant sur un autre couloir à angle droit et la tête d'un employé effaré apparut à quelques mètres de là.

— Planquez-vous ! lui cria Bolan. Appelez les flics !

Quelques secondes plus tard, il trouva un petit hall qui lui fit

découvrir la zone du parkway au-delà d'une baie vitrée. Un jet commercial commençait à rouler doucement en direction de la piste d'envol dans le vacarme de ses réacteurs. Il fallait profiter de l'occasion. S'il parvenait à traverser le parkway, il avait une chance d'atteindre la clôture d'enceinte et de quitter la zone encerclée. Une chance bien mince et aussi une grosse probabilité d'écoper du plomb brûlant dans la carcasse. Mais l'alternative n'existait pas.

CHAPITRE II

En quelques enjambées, Bolan sortit du bâtiment et courut sur l'asphalte le long d'un hangar où étaient garés des camions de pompiers. Le hangar contigu ne recélait que des caisses, probablement en attente de chargement. Atteignant l'angle de la bâtisse, il tomba nez à nez avec un flingueur qui quittait son abri, un gros revolver tenu à bout de bras.

Ses automatismes jouèrent au centième de seconde. Balayant l'arme au moment où elle crachait sa mitraille, il shoota dans le bas-ventre du *mobster* tout en se jetant en arrière. La balle se perdit dans le décor, le flingue tomba tandis que le mafioso se tordait de douleur, comprimant son entrejambe avec ses mains, roulant ensuite au sol avec des jappements de chien martyrisé.

Ramassant le revolver, Bolan remarqua un mouvement sur sa droite. Pivotant aussitôt, il tira sur le buteur qui venait de se démasquer et se mettait à courir dans sa direction. La première balle l'atteignit au ventre et la seconde lui fit sauter une partie du crâne alors qu'il entamait une disgracieuse pirouette en direction du sol.

Presque tout de suite après, plusieurs coups de feu claquèrent, venant de derrière un bâtiment de plain-pied en béton et Bolan dut entrer dans le hangar pour se mettre à l'abri. C'était bien ce qu'il avait craint. La racaille mafieuse avait complètement investi les lieux.

Il y avait maintenant un concert de détonations qui paraissaient venir de toutes parts, claquant contre les parois en tôle du hangar et labourant le sol. Il riposta au jugé pour tenter de tenir l'ennemi à distance et eut une grimace de satisfaction en s'apercevant que le déluge de plomb chaud cessait d'un coup.

Puis quelqu'un cria, invisible et vraisemblablement planqué derrière le petit bâtiment en béton à une trentaine de mètres de là :

— Hé, Bolan ! Tu pourras pas t'en tirer !

N'obtenant aucune réponse, le type insista :

— Tu devrais plutôt te montrer pour qu'on discute ! Qu'est-ce que t'en dis ?...

Bolan eut un petit ricanement lugubre. Il se doutait de l'issue d'une éventuelle négociation avec la mafia. Une prime à sept chiffres planait sur sa tête depuis trop longtemps. Accepter de discuter avec ces gars-là équivalait à un arrêt de mort dans le meilleur des cas. Et, s'ils arrivaient à le prendre vivant, ce seraient alors des jours et des jours d'acharnement sur son corps, un charcutage opéré par des spécialistes du Crime Organisé. Pas seulement pour l'obliger à parler, mais surtout par esprit de vengeance, par plaisir et pour l'exemple. Non, il n'avait

vraiment rien à attendre d'une telle proposition. C'était tristement risible.

Il y avait forcément eu une fuite quelque part concernant son arrivée en Floride. Quelqu'un avait balancé l'information aux mafiosi. Pourtant, peu nombreux étaient ceux qui étaient au courant des intentions de l'Exécuteur. En fait, il n'y en avait que deux et ceux-là étaient dignes de sa confiance. Alors, comment l'information était-elle passée dans les oreilles des cannibales ?

Bien sûr, il n'avait pas le temps de trouver une réponse à cette irritante question, d'autant plus qu'une volée de balles claqua contre la paroi métallique du hangar. Ripostant avec le revolver pour calmer l'ardeur de l'adversaire, il attira ensuite à lui le mafioso qui commençait à retrouver son souffle, toujours allongé sur l'asphalte, et entreprit de le fouiller rapidement. Il ne trouva sur lui qu'une cinquantaine de dollars et une vingtaine de cartouches de .38 pour le revolver. Aucun papier d'identité, bien sûr.

Empochant les cartouches, il appuya le canon de l'arme sur la tempe du truand.

— Combien y en a-t-il ? gronda-t-il.

L'autre le fixa avec des yeux embués, toujours sous le coup de la douleur.

— Je... Je sais pas exactement. Merde, j'ai mal ! Vous m'avez bousillé les couilles...

— Tu veux une aspirine spéciale .38 ?

— Putain ! Pas ça, non... Je fais qu'obéir.

— Je t'ai posé une question. Combien sont-ils ?

— Eh ben, au moins vingt, j'ai cru. Mais je les connais pas tous. Y en a peut-être plus.

Bolan jura sourdement. Il était coincé, salement piégé, et tout cela sans qu'il puisse comprendre la façon dont ça s'était opéré.

S'écartant du type, il reflua à l'intérieur du hangar tandis que la voix reprenait, à distance :

— T'as entendu c'qu'on t'a dit, Bolan ? On veut discuter avec toi. Si t'es d'accord, on fera ça régulièrement. Alors jette ton calibre et arrange-toi pour qu'on le voie.

La voix se délayait dans le bruit des réacteurs de l'avion qui s'éloignait, mais le message était clairement passé. L'Exécuteur comprenait exactement ce qu'il voulait dire : la mafia tentait de le fixer sur sa position pour laisser le temps à des équipes de le prendre à revers. Lorsque ce serait fait, dix ou quinze flingues se mettraient à cracher simultanément dans sa direction et c'en serait fini.

— On attend ta réponse ! cria encore le type abrité derrière le petit bâtiment en béton.

Bolan avait distingué une silhouette qui s'était démasquée un court

instant de l'angle du mur. Deux ou trois buteurs étaient vraisemblablement embusqués là, lui coupant la retraite de ce côté, dans l'attente de l'intervention des autres équipes. C'était pourtant par là que Bolan avait décidé de se frayer un passage, le point le moins fort du dispositif ennemi.

Expédiant une balle de .45 sur la silhouette qui venait de nouveau de se démasquer, il eut la satisfaction d'entendre un cri de douleur aussitôt suivi d'imprécations et de plusieurs coups de feu tirés dans le désordre. Il entendit aussi un hurlement poussé par le mafioso à quelques pas de lui et qui venait de prendre un gros projectile dans la jambe.

Quelques secondes passèrent dans un silence relatif, puis quelqu'un s'écria :

— J'crois qu'il est touché, l'enfant de salaud !

— Ouais ! répliqua une voix rauque. Il a gueulé comme un putois.

— Faites gaffe, c'est peut-être une ruse !

Bolan avait conscience d'un mouvement qui s'opérait derrière lui. Il entendait des raclements et des bruits de voix atténué de l'autre côté des parois métalliques, au fond du hangar. Puis un nouveau bruit se signala, celui d'un petit avion de tourisme qu'il vit déboucher sur le taxiway. Manifestement, le pilote s'était posé sur la piste et venait garer son appareil sur la zone de parking, sans se douter de ce qui s'y passait.

L'Exécuteur n'avait plus que quelques secondes pour agir. Il était sûr que de nombreux tueurs avaient maintenant pris position à l'arrière du hangar, n'attendant qu'un signal pour lancer leur assaut.

En face de lui, à l'angle du mur, un type commença à se découvrir, se redressant pour observer l'entrée du hangar. Bolan l'aligna brièvement et fit feu, tandis que le mafioso encaissait en pleine poitrine, puis il s'élança vers l'abri des tueurs, sprintant de toutes ses forces tout en se tenant à l'écart de l'axe de tir ennemi. Alors qu'il n'était plus qu'à quatre ou cinq mètres du coin du bâtiment, il entendit derrière lui une fantastique cacophonie faite de rafales hargneuses et d'une multitude de coups de feu qui claquaient à l'intérieur du hangar. Il s'en était fallu de quelques secondes ! Mais les équipes de renfort ne mettraient pas longtemps pour s'apercevoir que leur gibier avait quitté sa position.

D'un dernier bond, il se lança pour atteindre son objectif, calculant sa trajectoire pour un plongeon à ras du sol. L'instant suivant, il tirait avec ses deux armes à la fois, expédiant toute sa férocité vers les flingueurs embusqués. Le plus proche prit une balle de .45 dans la gorge et s'affaissa dans un affreux gargouillis tandis que son copain essayait de viser la cible mouvante de Bolan lancé comme un projectile. Celui-là récolta dans l'épaule la grenaille en furie vomie par

le .38, réussit à tirer un coup de feu inefficace avant d'encaisser pour le compte une seconde ogive dans le front.

Deux autres tueurs gisaient déjà au sol, dans une double flaque de sang. L'un d'eux vivait encore. Il eut un rictus de haine et releva péniblement son arme pour ajuster Bolan. Une balle de .45 le cloua définitivement contre le mur.

Derrière lui, la fusillade cessa d'un coup et il y eut des ordres lancés durement, puis quelques imprécations. Les assaillants s'étaient aperçus qu'ils avaient fait chou blanc. Bolan s'était baissé pour ramasser un pistolet automatique Beretta. Son propriétaire avait eu la bonne idée de glisser dans le holster qu'il portait à la ceinture un chargeur contenant seize cartouches de 9 mm Parabellum. L'Exécuteur logea le chargeur dans la poche de son trench-coat, de même que le .38, puis jeta le Colt .45 qui ne contenait plus qu'une cartouche. Ensuite, Beretta au poing, il se mit à courir dans le sillage de l'appareil de tourisme qui roulait à faible allure en direction d'un hangar. C'était un Cessna biplace à ailes hautes.

L'Exécuteur n'avait pas l'intention d'utiliser le petit monomoteur pour quitter précipitamment Fort Myers, il se serait fait coincer inmanquablement en atterrissant sur un autre terrain. Soit par la mafia, soit plus sûrement par les flics qui avaient déjà dû être alertés. De plus, il ne savait pas s'il y avait suffisamment d'essence dans le réservoir. Il n'en continua pas moins d'accélérer sa course pour rejoindre l'appareil, ouvrit le portillon et sauta dans l'habitacle tandis que le pilote ouvrait de grands yeux effarés. C'était un tout jeune gars au regard candide, avec trois poils de barbe blonde sur le menton.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous faites ? s'exclama-t-il. Qu'est-ce que c'est que ces coups de feu ?

Déjà, Bolan avait empoigné le manche à balai, glissé ses pieds sur les palonniers et poussait la manette des gaz. Dans le vrombissement de son moteur, le Cessna se mit à rouler de plus en plus vite sur la bande du taxiway.

— Hé ! Dites donc, qu'est-ce qui vous prend ? s'écria le jeune pilote. Pourquoi est-ce que vous détournez mon avion ?

— Je ne vais pas bien loin, lui dit calmement Bolan en tirant doucement sur le manche pour faire décoller l'appareil.

En fait, il vit voler le Cessna à quelques mètres du sol, maintenant une ligne de vol rectiligne sur un peu plus de sept cents mètres avant de poser les roues. Puis il laissa graduellement retomber la vitesse et infléchit sa trajectoire vers les derniers hangars situés en bout du secteur goudronné.

Le jeune gars le regardait avec effarement.

— Bon Dieu, c'est pas dans le manuel d'entraînement, ce genre de manœuvre ! Je peux au moins savoir qui vous êtes ? On va

m'engueuler sérieusement à la tour de contrôle.

— Dites simplement ce qui s'est passé, vous n'aurez pas d'ennuis.

— Mais qui êtes-vous ? Un agent spécial ? Je n'ai pas l'impression que vous êtes un gangster malgré ce flingue que vous tenez.

— Dès que les flics débarqueront, dites-leur que je vous ai obligé à faire ça. Mais ne répondez surtout pas aux questions des autres.

— Quels autres ?

— La mafia.

— Hein ?

Bolan dégagea la portière et sauta à terre.

— Attendez ! Vous ne seriez pas celui que... Enfin, je veux dire...

— Quoi ? fit sèchement Bolan, conscient du temps qui s'écoulait.

— Ce serait pas Bolan, votre nom ?

— Peut-être.

— Il y a environ une demi-heure, j'ai entendu quelque chose à votre sujet, à la radio. Vous savez, je m'entraîne à voler en local depuis le début de l'après-midi. C'était comme une confirmation, mais j'ai pas pigé sur le moment.

— Quelle confirmation ?

— Quelqu'un disait que vous arriviez comme prévu. C'est passé sur la fréquence d'approche. J'ai trouvé ça bizarre, mais il arrive quelquefois qu'il y ait des messages personnels sur ce canal.

Bolan lui adressa un clin d'œil.

— Continue de t'entraîner et surveille la radio.

Puis il marcha à pas rapides vers la clôture d'enceinte tout en surveillant le secteur qu'il avait quitté. Apparemment, les événements s'étaient calmés, mais il se doutait bien que la mafia avait déjà entamé un déplacement de ses forces pour tenter de récupérer le gibier en fuite. Quelques secondes plus tard, il avait escaladé le grillage de la clôture et se laissait tomber à l'amorce du parking Est.

Moins d'une minute plus tôt, les cannibales s'étaient tous regroupés dans le secteur sud-ouest pour fondre sur la proie qu'ils considéraient comme piégée. A présent, ils devaient commencer à comprendre et il ne leur faudrait pas longtemps pour accourir sur ce nouvel axe.

En faisant vite, l'Exécuteur avait une petite chance de quitter la zone d'occupation ennemie et de sauver sa peau.

CHAPITRE III

La Ford qu'il avait louée était garée beaucoup trop loin pour qu'il envisage de la récupérer. Tout ce que Bolan espérait, c'était d'emprunter un véhicule en stationnement et de s'éloigner sans attendre. Mais les portières qu'il essaya d'ouvrir étaient toutes verrouillées. Il n'avait guère le temps d'en ouvrir une par effraction et de bricoler les fils du contact puis de casser ensuite le Neiman du volant.

Déjà, des véhicules se mettaient en mouvement sur le parking sud et manœuvraient pour se diriger vers l'est, plus que probablement occupés par des hit-men de la *Cosa Nostra*. L'une de ces voitures avait pris de l'avance sur les autres et fonçait plein pot sur la bretelle de ceinture du parking.

Trois autres essais pour déverrouiller des portières se révélèrent aussi infructueux. Et aucun civil ne survenait, auquel il aurait pu emprunter son véhicule. Par ailleurs, entreprendre de se replier à pied, en plein jour, à travers l'aire des parkings et ensuite du réseau routier, relevait du suicide. Pendant ce temps, les cannibales accouraient, se précipitant à la curée. Le contrat lancé depuis trop longtemps contre Mack Bolan prenait toute sa signification. Et brusquement il se sentit las, il en avait par-dessus la tête de la guerre interminable qu'il menait contre cette racaille toute-puissante que les autorités n'étaient jamais parvenues à éliminer.

L'Exécuteur avait porté à la mafia autant de coups qu'un homme entraîné au combat peut le faire, il avait liquidé de nombreuses têtes criminelles, il aurait pu croire les avoir exterminées pour la plupart. Mais cette vermine resurgissait constamment, comme issue d'une génération spontanée ! Soudain, la tâche lui semblait au-dessus de ses forces. Oui, il se sentait accablé par l'ampleur d'un travail sans fin, tel Sisyphe condamné à rouler vers le haut de la montagne sans jamais y parvenir. C'était inhumain, impossible à accepter dans une logique cohérente, et il se demanda s'il ne valait pas mieux en finir là, accepter d'en terminer une fois pour toutes. Ce serait facile et relativement indolore. Il lui suffirait simplement d'attendre l'arrivée en masse des chasseurs de scalp, de leur cracher dessus toutes les munitions qu'il pouvait, puis de s'offrir à leur feu multiple. Debout et droit, en regardant la mort en face. Après tout, il avait largement rempli son contrat avec lui-même et avec sa famille. Le monde changeait autour de lui, les pourris prenaient des formes de plus en plus monstrueuses et son combat devenait protéiforme. Hal Brognola avait même réussi à l'entraîner dans un blitz contre des terroristes

fondamentalistes ! Comment cela finirait-il ? Et y aurait-il même une fin à ce cauchemar ?

Mais la logique et la cohérence n'ont aucun rapport avec l'aptitude d'un être humain à survivre. Brusquement, l'instinct de combattant de Mack Bolan reprit le dessus, le cinglant comme un coup de fouet.

La voiture qui avait devancé les autres d'au moins quatre cents mètres venait de virer brutalement pour s'enfoncer dans une allée du parking. Et, de nouveau, au lieu de battre en retraite, Bolan décida de passer à l'attaque. Anticipant le trajet présumé du véhicule, il courut à travers les voitures en stationnement, courbé en deux pour demeurer invisible.

Connaissant la tactique habituelle des mafiosi, Bolan pensait qu'ils allaient opérer une manœuvre d'encerclement en bloquant les issues, les premiers arrivants se réservant d'investir l'extrémité du parking. Il s'arrêta bientôt à ce niveau, se dissimula derrière un gros 4x4 Ram Charger et se tint en attente.

Il s'était trompé dans ses prévisions. La Buick qui arrivait largement en tête de l'armada ennemie stoppa au milieu de deux voies de circulation dans un grand crissement de freins. La carrosserie n'avait pas encore fini de se balancer sur ses amortisseurs que déjà deux buteurs en descendaient précipitamment puis se mettaient à avancer avec circonspection dans deux directions différentes. Le chauffeur, lui, était resté à son volant et scrutait les environs d'un œil pas très rassuré.

Le Beretta faisait parfaitement l'affaire pour la circonstance et cracha sans délai son venin sur le mafioso qui marchait en direction du 4x4. Le visage réduit en bouillie rougeâtre, il fit un drôle de tourniquet avec son bras gauche tandis que le revolver qu'il tenait de la main droite aboya, pulvérisant un pare-brise au hasard. Son comparse fit une volte-face rapide, les yeux réduits à deux meurtrières, essayant de comprendre d'où provenait l'attaque. Il eut juste le temps d'apercevoir la haute silhouette de l'Exécuteur qui se dressait à une vingtaine de mètres de lui et reçut l'impact d'une balle de 9 mm Parabellum qui lui fit exploser le crâne.

— J'ai pas de flingue ! hurla le chauffeur en levant bien haut les mains au-dessus de son volant.

Il louchait sur le canon noir braqué sur son visage.

— Sors et casse-toi, lui dit Bolan.

Nerveusement, le type ouvrit sa portière, posa un pied au sol sans cesser de regarder le Beretta, et ne se fit pas prier pour détalé. Bolan se glissa à sa place dans la Buick, embraya et fit demi-tour à l'instant où une seconde voiture de tueurs se signalait à une centaine de mètres. Lorsqu'il accéléra pour rejoindre la petite route de ceinture, il les trouva devant lui venant en sens inverse, et déjà le crachotement

d'un pistolet-mitrailleur passé par une portière se faisait entendre. Il se pencha sur le volant tout en fonçant carrément sur eux et sa manœuvre eut l'effet escompté. Le conducteur adverse braqua son volant pour éviter l'impact, déréglant le tir du flingueur dont la rafale se perdit dans la nature. Un court instant plus tard, le véhicule mafieux percuta le flanc d'une voiture en stationnement puis rebondit et se retourna sur le côté.

L'engagement n'était, hélas, pas terminé. L'Exécuteur avait en vue la bretelle de ceinture lorsque deux autres caisses bourrées de flingueurs surgirent presque pare-chocs contre pare-chocs de l'allée centrale du parking. Bolan allait devoir franchir le croisement presque en même temps qu'eux. Il pouvait tenter d'accélérer brutalement, mais c'était risqué. Il pouvait aussi freiner et faire demi-tour. Ce fut la solution qu'il choisit à l'instant où il entendit les premières sirènes des voitures de police. Il ne manquait plus que ça ! La cavalerie se pointait à grands coups de clairon, menaçant de lui couper la route qui représentait la liberté, tandis que la vermine mafieuse lui courait aux fesses en le canardant sans répit.

Il se tendit en entendant le claquement des balles qui perforaient l'avant de son véhicule, fit une brève prière pour que le moteur ne soit pas touché en un point vital, et écrasa la pédale de frein, dérapant violemment pour se retrouver en sens opposé. A peine sorti du dérapage, il accéléra de nouveau, franchit une centaine de mètres dans l'allée secondaire et tourna sur les chapeaux de roues pour s'engager dans une allée transversale.

Subitement, un type se dégagea de derrière une rangée de véhicules, un riot-gun à la hanche, et fit feu aussitôt. Bolan avait fait décrire une embardée à la Buick et s'était penché de côté. Bien lui en prit car une nuée de grosses chevrotines percutèrent son pare-brise à l'emplacement qu'il occupait une seconde plus tôt. Lorsqu'il jeta un coup d'œil à travers la vitre disloquée sur plus de cinquante centimètres, il eut juste le temps d'apercevoir la silhouette toute proche et comme figée par la peur, le visage crispé dans une grimace horrifiée, puis ce fut l'impact. Il entendit un choc sourd et vit rebondir au-dessus de lui un corps désarticulé. Le bras du mafioso frappa à sa portière et des projections de sang maculèrent la partie du pare-brise encore intacte.

De la crosse du Beretta, Bolan dégagea les débris de verre devant lui pour se ménager une visibilité moins limitée, et continua de rouler vivement vers l'ouest. Une petite douleur dans la partie gauche de sa poitrine lui fit comprendre que le coup de feu du tireur isolé ne l'avait pas complètement raté. Une chevrotine au moins s'était enfoncée dans sa chair. Mais ça lui semblait sans gravité par rapport à ce à quoi il venait d'échapper.

Il semblait qu'il fut momentanément tiré d'affaire, qu'il pourrait se sortir du guêpier et il commença à espérer, songeant que toutes les forces adverses avaient convergé vers le parking qu'il venait de quitter. Pourtant, ses espoirs furent de courte durée.

Juste après un virage à angle droit pour rejoindre la route d'accès à l'aéroport, il dut freiner à mort pour éviter une Lincoln Continental qui venait de se mettre en travers de la chaussée. Quatre porteflingues bondissaient hors de la grosse caisse, l'un d'eux tenant un petit pistolet-mitrailleur. A travers la déchirure du pare-brise, Bolan lui expédia coup sur coup trois ogives Parabellum qui éliminèrent cette dangereuse menace, expédia en enfer un second *mobster* qui commençait à pointer un revolver au canon exagérément long, et appuya sur l'accélérateur.

Il savait qu'il n'avait pas assez de place pour passer entre l'énorme Lincoln et la file de véhicules en stationnement de l'autre côté. Mais c'était ça ou abandonner tout espoir de survie. Les mains crispées sur le volant, monopolisant toute sa concentration pour contrôler sa trajectoire au centimètre près, il accéléra encore en serrant les mâchoires. Il y eut d'abord un grand bruit de tôles broyées puis un infernal grincement et il crut pendant une fraction de seconde qu'il allait rester coincé dans cet étroit canal où il s'était engagé. Mais la Buick continua sur sa lancée. L'aile avant gauche s'était retournée, donnant l'impression d'une monstrueuse oreille accrochée à l'avant de la carrosserie; un enjoliveur s'était détaché d'une roue et s'envolait en oblique comme s'il s'agissait d'un pigeon d'argile.

Dans une effrayante trépidation, le véhicule de Bolan poursuivit sa course folle sur une cinquantaine de mètres, eut plusieurs hoquets violents et le moteur se bloqua. Sans attendre l'arrêt complet, il ouvrit la portière et s'éjecta, roulant et boulant sur le sol puis s'immobilisant tout contre une voiture en stationnement.

Le Beretta trouva tout de suite son axe de tir, pointé sur l'emplacement du réservoir d'essence de la Lincoln. Trois coups tonnèrent, en même temps qu'une grêle de balles s'abattait à quelques mètres de Bolan, tirées par les deux mafiosi survivants. La quatrième Parabellum toucha au but avec une pleine efficacité. Une boule de feu enveloppa subitement la carrosserie rutilante de la Lincoln, la soulevant du sol, et prit dans son orbe les deux malfrats. Bolan les vit se tordre dans les flammes, hurlant comme des damnés. Il mit fin à leur souffrance en leur tirant posément à chacun une balle dans la tête, se releva et s'orienta pour rejoindre le secteur où était censé se trouver la Ford qu'il avait louée.

Le parking était désert sur plus de cinq cents mètres à la ronde. Il y avait des carcasses de voitures délabrées et immobiles au milieu des allées, une autre en feu à moins de cinquante mètres de Bolan qui

ressentait la chaleur du brasier. Une grosse colonne de fumée noire se répandait déjà haut dans l'atmosphère.

Plus loin, dans un périmètre moins dangereux, on entendait des coups de démarreur actionnés frénétiquement, des véhicules se mettaient en branle. Ce n'étaient que des civils qui tentaient de s'éloigner le plus possible du champ de bataille improvisé. Bolan n'eut pas de mal à trouver la Ford qui l'attendait, ainsi que la réceptionniste de Hertz le lui avait indiqué. Elle démarra au quart de tour et il la fit calmement rouler vers l'extrémité ouest de l'aéroport, là où se trouvait un autre embranchement avec la route d'accès.

Les sirènes de police continuaient à se faire entendre tant et plus. Deux véhicules de patrouille convergeaient vers la zone où sévissait un incendie tandis qu'une autre s'était immobilisée à l'entrée Est du parking comme pour interdire toute retraite. De l'autre côté, la voie semblait dégagée, exempte en tout cas d'un nouveau danger. Bolan pouvait quitter les lieux sur la pointe des pieds, à condition de ne pas attendre la venue de renforts policiers.

Une fois encore il s'en était sorti d'extrême justesse. Il soupira et se laissa aller à un petit rire. Sur la route menant à Fort Myers, il croisa une enfilade de six véhicules roulant à grande vitesse, leurs gyrophares tournant et faisant hurler leurs sirènes. Les flics avaient de quoi s'occuper.

L'Exécuteur, lui, aurait bientôt un autre problème sur les bras. Il quittait une chausse-trape dans laquelle il avait bien failli laisser sa peau pour se relancer sans répit dans la mêlée.

Il savait que la mort le guettait à chaque instant. Les truands de la mafia, la guerre qu'il leur livrait, les champs de bataille avec leurs morts et les cris des blessés agonisants, tout cela faisait partie du monde que Bolan s'était fait. Le seul qui lui restait. Il n'avait pas voulu cela. Au début, tout s'était enchaîné pour le contraindre et le diriger malgré lui dans cette voie. Il n'avait pas le choix et il lui fallait assumer l'inférieure situation jusqu'au bout.

À présent, il devait poursuivre sa mission, chercher le *capo* mafioso qu'il était venu traquer en Floride, le trouver et l'éliminer. Rien que ça. Mais pour l'Exécuteur, c'était tout un programme.

CHAPITRE IV

La première chose que fit Bolan en arrivant en ville fut d'entrer dans une pharmacie pour acheter une boîte de pansements antiseptiques. Dans la Ford, il déboutonna sa chemise pour examiner les dégâts. La blessure était sans gravité; ainsi qu'il le pensait, une chevrotine lui avait labouré le côté gauche de la poitrine, une quinzaine de centimètres sous l'aisselle. Ce n'était pas dangereux mais gênant. Il fixa dessus un pansement avec de l'adhésif médical, remit de l'ordre dans sa tenue, puis passa encore un peu de temps à acheter des vêtements pour remplacer ceux qui étaient déchiquetés et souillés. Pour ses vêtements de rechange et la machine à écrire que contenait son sac de sport, il pouvait en faire son deuil, perdus qu'ils étaient, quelque part sur le tarmac de l'aéroport...

Le vendeur encaissa son règlement sans faire de commentaire, mais il avait les yeux fixés sur le sac en plastique où étaient emballés le trench-coat et la chemise tachée de sang. Bolan pensa qu'il n'avait pas pu ne pas constater le désordre de sa tenue à son entrée dans la boutique et pouvait avoir la mauvaise idée de prévenir la police. C'était sans grande importance, l'Exécuteur n'avait pas l'intention de traîner dans les parages.

Quelques minutes plus tard, longeant un terrain vague, il se débarrassa du sac en plastique, conduisit la Ford dans le centre-ville et l'abandonna sur le parking d'un supermarché. Vingt minutes plus tard, il repartait au volant d'une Oldsmobile louée sous un nouveau faux nom et réglée avec une carte de crédit de l'American Express toute neuve. Puis il s'arrêta à la sortie de la ville et actionna son mini-téléphone portable pour un appel longue distance. Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, qui était aussi l'ami de Mack Bolan, décrocha aussitôt.

— Striker, s'annonça brièvement Bolan. Tu es clair ?

— Autant qu'on puisse l'être avec ces joujoux, répliqua Brognola. Je suis dans ma voiture. Où en es-tu ?

— J'ai eu droit au tapis rouge. Quand je dis rouge, comprends-moi. Deux, trois secondes s'écoulèrent, puis :

— Je vois. Pas de dégâts de ton côté ?

— Ça va. Mais j'ai l'impression d'être plutôt grillé. Tu as une idée de ce qui a pu se passer ?

— De but en blanc, non. Ça paraît impossible. De notre côté, tout est clair, je ne peux pas mettre en doute mon informateur.

L'Exécuteur en était convaincu. L'informateur en question n'était autre que Frank Vitali, un agent du FBI qui avait infiltré la mafia

pendant plus de deux ans puis qui avait été retiré du jeu avant que sa couverture ne saute. Vitali n'en continuait pas moins de faire son boulot sous une autre couverture et avait des contacts avec les milieux crapuleux. C'était ainsi que Brognola avait eu connaissance du déplacement à Fort Myers de Lorenzo « Lorry » Mantegna, le N° 1 du trafic de came aux Etats-Unis et en avait communiqué la nouvelle à l'Exécuteur.

Les flics du *Justice Department* couraient depuis longtemps après Lorry Mantegna. Ce *capo* originaire de Brooklyn avait commencé à se faire connaître à l'époque du démantèlement des cartels colombiens, en restructurant d'anciennes filières pour l'acheminement de la cocaïne et de l'héroïne aux Etats-Unis. La méthode avait si bien fonctionné que le marché des stupés n'avait pas vu diminuer son chiffre d'affaires, bien au contraire ! Les affaires prospéraient ! Ensuite, il s'était mis à investir dans la production de drogue chimique, montant çà et là des laboratoires clandestins, les déplaçant au moindre danger sur toute l'étendue du territoire. De cette façon, le problème de la douane n'existait plus.

Très rapidement, donc, Mantegna avait été dans le collimateur du FBI. Mais le handicap, pour les agents fédéraux, c'était le côté insaisissable du personnage. Intelligent et rusé, le *capo* se déplaçait de façon imprévisible, ne restait que quelques heures en un lieu de rendez-vous et, lorsqu'il se fixait pour quelque temps dans une région, il était impossible de prouver quoi que ce fût de ses activités illégales. Les policiers savaient qu'il bénéficiait de protections spéciales en haut lieu et qu'il payait toutes sortes d'hommes de loi pour assurer sa sauvegarde juridique. Et rien, jusqu'ici, n'avait permis de le faire inculper ni même de lancer contre lui le moindre chef d'accusation. Les quelques flics qui avaient cru pouvoir l'épingler s'étaient ensuite retrouvés dans une situation extrêmement désagréable, recevant blâmes et réprimandes, quand ils n'étaient pas carrément déplacés ou radiés pour fautes graves.

Harold Brognola avait alors pensé que là où la police était impuissante, l'Exécuteur était capable d'intervenir efficacement. Ce n'était pas la première fois qu'une telle démarche intervenait secrètement entre le super-flic de Washington et l'homme le plus recherché aux Etats-Unis par les forces de la loi.

Brognola prenait des risques énormes en maintenant un tel contact avec l'Exécuteur. D'ailleurs il avait été à plusieurs occasions en danger à la suite de fuites opérées dans son propre service, sur l'initiative de gens haut placés qui mangeaient dans la main des mafiosi. Chaque fois il s'était tiré de la mauvaise passe, le plus souvent grâce à Bolan qui l'avait dédouané en opérant des actions rapides et contradictoires contre les gros requins officiels qui couvraient le Crime Organisé.

Cela ne signifiait pas pour autant que l'Exécuteur était devenu un agent occulte du FBI. Il ne s'agissait pas non plus d'une collaboration pour une manœuvre concertée. Bolan enregistrait l'information reçue, l'analysait rapidement puis décidait s'il lui fallait intervenir ou non, à sa façon et sans aucun souci des règles établies.

Brognola soupira :

— *A priori*, c'est un casse-tête chinois. Rien n'a pu filtrer de chez moi.

— Alors, je ne vois qu'une explication, rétorqua Bolan. On t'a fait passer une information bidon.

— Tu veux dire...

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— D'après toi, je me serais fait refiler un tuyau caviardé ?

— Pour l'instant, je ne vois pas d'autre hypothèse. Mais je parlerais plutôt d'une information téléguidée.

— Bon, admettons. Mais dans quel but ?

Bolan ricana.

— Tu ne devines pas ?

— Pour t'attirer en Floride ? Ça ne tient pas debout, le renseignement a été confirmé. On a vérifié. L'objectif en question est bien là-bas depuis le début de l'après-midi, sur place à Fort Myers.

— D'accord, en raisonnant dans ce sens on pourrait penser que tout est normal. Pourtant, je n'ai pas rêvé ce qui s'est passé tout à l'heure. Tu en as peut-être déjà entendu parler ?

— Négatif. Aucun écho de ce côté.

— Bizarre, tu ne crois pas ?

— Attends..., fit Brognola. Pourquoi s'être adressé à moi plutôt qu'à n'importe quel autre flic ? Oui, je sais ce que tu vas me répondre...

— Bien sûr. Réfléchis, on t'a expédié le tuyau quasiment en direct. Ce n'est pas sans raison. Ils savent, Hal. Faut te faire une raison, mon vieux. Sois certain qu'ils sont au courant à notre sujet, ça fait trop longtemps que ça dure. Officiellement, personne ne peut rien prouver, mais ils savent. Et certains gros cannibales ont sans doute pensé à t'utiliser. Vu comme ça, c'est beaucoup plus réaliste.

— Ouais !... Vu comme ça, c'est surtout effrayant. Donc tu crois qu'ils ont voulu t'attirer là-bas pour te liquider ?

— Pas seulement pour me liquider. Je pense qu'ils envisageaient de faire d'une pierre deux coups. Tu viens bien de me dire que Lorry Machin a débarqué dans le coin comme on te l'avait annoncé ?

— Aucun doute à ce sujet. Bon, si j'ai bien compris ta façon de penser, quelqu'un serait très heureux que tu le débarrasses de Monsieur Lorry... Un rival, sans doute ?

— Pourquoi pas ? Mais quelque chose ne colle pas dans le

raisonnement. Si on avait voulu me diriger en douce vers cet objectif, je n'aurais pas trouvé un tel comité d'accueil.

— C'est juste.

— Peut-être envisageaient-ils ma présence comme un alibi.

— Pour te faire porter le chapeau ?

— Pourquoi pas ? Ces mecs sont tordus à l'extrême. Mais pas seulement. Ils ont appris à réfléchir. Et ils utilisent aussi des universitaires, des psychologues, des tacticiens et des spécialistes de toute sorte, des gars qui ont des ordinateurs à la place du cerveau. L'époque d'Al Capone et de Luciano, c'est révolu. Complètement dépassé, Hal. Ils se sont mis au diapason de l'ère informatique, de l'analyse du comportement humain et le toutim. Tu le sais aussi bien que moi, faut t'y faire.

— O.K., tu as peut-être raison. Mais je ne vois pas ce que... Attends, j'ai un appel en attente. Tu as toujours le même indicatif ?

— Ouais.

— Je te rappelle dans quelques instants.

Bolan posa le téléphone mobile sur le siège passager et se mit à réfléchir au dialogue qu'il venait d'avoir avec son ami, ainsi qu'aux tout récents événements. Il essayait de comprendre de quelle façon il avait pu se laisser piéger ainsi, alors qu'il avait coupé plusieurs fois sa piste avant d'embarquer dans un avion à Philadelphie. De plus, la discussion qu'il avait eue avec Brognola, à l'origine de son incursion en Floride, avait eu lieu à travers un double système « scrambler », un brouilleur-codeur électronique qui ne permettait pas la moindre interprétation en cas d'écoute téléphonique.

La mafia avait-elle fonctionné à l'instinct tout en utilisant des méthodes d'avant-garde ? C'était possible. Il fallait aussi intégrer le fait que le visage de Bolan était connu aussi bien des flics que de la vermine mafieuse. Certes, il ne s'agissait que d'un portrait-robot mais c'était suffisant pour le faire repérer. Cela sous-entendait que les initiateurs de l'embuscade avaient employé les grands moyens dans cette opération. Il avait fallu faire passer l'information à des niveaux multiples auprès de nombreuses catégories de personnages. Peut-être même parmi les membres d'équipage des avions se rendant à Fort Myers ce jour-là. Il apparaissait nettement, d'après ce que le tout jeune pilote du Cessna avait confié à Bolan, qu'un message en clair avait été émis sur la fréquence du trafic radio entre la tour de contrôle et l'avion qui l'amenait à Fort Myers.

Oui l'argumentation se tenait. Bolan savait à quel point l'Organisation peut être efficace, infiniment plus efficace, même, que la police. Acquérir des complicités n'avait rien de difficile pour ces gens-là. Tout s'achète, car tout le monde a un prix et *Cosa Nostra* un trésor de guerre inépuisable...

Au départ de Philadelphie, l'Exécuteur avait redoublé de précautions. Il avait envisagé sa venue en Floride comme une mission éclair, un blitz simple à opérer, avec repli immédiat sans laisser de trace de son passage. Bon Dieu, c'était réussi !

Son petit appareil carillonna à côté de lui. Il se demanda quelles nouvelles cauchemardesques son ami du FBI allait maintenant lui apprendre.

CHAPITRE V

La voix de Brognola était cassante et empreinte d'écœurement.

— On vient de me communiquer l'essentiel de ce qui s'est passé à l'aéroport. Ça a déménagé sec, on dirait.

— Je suis au courant, renvoya Bolan, ironique. J'y étais !

— Attends. Ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que les *amici* n'étaient pas seuls à être au courant de ton arrivée.

— Les bleus ?

— Ouais. S'ils avaient eu à temps communication du fax d'information qui leur a été adressé, ils auraient été aussi au rendez-vous. Seulement, il semble qu'un agent chargé des transmissions n'ait pas correctement fait son boulot. Bizarre, non ?... Dis-moi, à quelle heure exactement as-tu débarqué ?

— 16 h 55.

— C'est bien ce que je craignais, ça ne cadre pas du tout. La dépêche qui a abouti au central du FMPD a été lancée à 15 h 05.

— On sait par qui ?

— Non. Tout ce qu'on m'a dit depuis l'antenne locale, c'est qu'on avait signalé au FMPD l'arrivée d'un tueur de Chicago, un certain Mickey Brake. Rien qu'avec les initiales, on imagine facilement à qui d'autre ça pouvait se rapporter.

— Et, bien sûr, Mickey Brake est un fantôme...

— Bien sûr. J'essaierai dès que possible de vérifier l'origine de l'alerte. Bon, effectivement un avion en provenance de Chicago s'est posé à Fort Myers à 15 h 10 précises. Une heure quarante-cinq avant toi. Tu y es ?

— Oui, répliqua Bolan en réfléchissant à toute vitesse. Si j'étais arrivé à cette heure-là, j'aurais eu du temps devant moi.

— Eh oui. Par exemple, tu aurais pu te rendre tranquillement en ville pour y faire un certain boulot avant de revenir à l'aéroport. Tu me suis toujours ?

— J'ouvre grand mes oreilles, Hal, répliqua Bolan avec un petit rire sinistre. Résumons : les bleus devaient être au rendez-vous à l'arrivée du vol de Chicago à 15 h 10, mais ils ont été prévenus trop tard. Ce retard est volontaire, il a été calculé selon un timing précis pour qu'ils me tombent dessus à mon débarquement.

Bolan se tut un instant, puis :

— Pourtant, ils sont arrivés après coup et ça ne cadre pas avec un plan si bien préparé.

— Il paraît qu'il y a eu une manifestation en ville, rétorqua Brognola. Ce qu'on appelle un mouvement de revendication, c'est

apparemment ce qui les a empêchés de se pointer à temps.

— Le hasard ?... Admettons. Bien... Les *amici* ont donc dû faire le boulot à la place des bleus, sinon toute la combinaison tombait à l'eau. Ouais, vu de cette manière ça tient debout.

Bolan enchaîna d'un ton sarcastique :

— Parle-moi de l'ami Lorry, Hal, dis-moi comment il va.

— Attends, merde ! Ne me coupe pas mes effets. Dans la foulée, on m'a aussi communiqué des nouvelles à son sujet. Tu peux tout laisser tomber, Striker, l'affaire a déjà été emballée.

— Il s'est fait rectifier ?

— Comme si tu avais fait toi-même le travail. Un trou dans la tête, net et sans bavure. D'après ce qu'on m'a raconté, il y a eu ensuite plusieurs explosions comme pour couvrir une retraite, et le calme est revenu... Je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement avec cette histoire d'horaires d'avions. Tu avais sans doute vu juste en envisageant qu'on voulait se servir de toi comme porte-chapeau. Comme tour de passe-passe, c'est gratiné !

— Ouais. Seulement, ils m'ont raté à la sortie. Les gros cannibales ont dû être plutôt emmerdés en apprenant que le coup a foiré. Ça laisse une porte ouverte.

Brognola toussota.

— Laisse tomber, tu n'as plus rien à foutre là-bas ! L'opération est tombée à plat.

— Tu parles ! Si on l'a liquidé, c'est évidemment pour lui trouver un remplaçant. Tu veux parier que quelqu'un est déjà dans le circuit ? Le coup n'a pas été concocté à l'improviste.

— Ça, c'est évident ! Mais nom de Dieu de merde ! Tu as eu un aperçu des effectifs qu'ils ont lâchés sur cette opération... Tout a été organisé jusque dans le plus petit détail. Et il te faudrait trop de temps pour remonter la piste. L'enquête, c'est pas ton truc !

— Pas mon avis, fit Bolan. Ça ne m'étonnerait pas que le remplaçant soit dans le coin.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu connais leurs méthodes. Quand ces gros types déclenchent une opération de ce calibre, ils ne sont jamais loin de la cible. Neuf fois sur dix, ils se rendent sur place ou tout au moins dans les parages pour surveiller la manœuvre et vérifier qu'on ne leur fabrique pas une embrouille dans le dos. Au-delà de leur fantastique boulimie de pognon, c'est la méfiance qui les guide. Ils ne font jamais confiance à personne, ils doutent de tout et de tous, même de leurs propres gardes du corps.

— Donc, tu penses que...

— Oui, Hal. Et je suis déjà sur place. Je ne vais pas laisser passer l'occasion. Deux questions encore : le coup a bien été fait là où

l'informateur l'avait prévu ?

— Oui.

— Et qui pouvait convoiter le trône de l'ami Lorry ?

— D'après ce que l'on sait de lui, ils sont au moins deux. Deux types dont il cherchait d'ailleurs à se débarrasser depuis quelque temps.

— Donc, des proches ?

— Oui. L'un d'eux est son propre frère.

— Giorgio ?

— Ouais. Ils ont été associés pendant cinq ans, ensuite ils se sont séparés. Lorenzo a foncé à bras raccourcis dans la came tandis que Giorgio reprenait en main les réseaux de prostitution de toute la côte Est, depuis Boston jusqu'à Miami. Je te signale que pour y arriver, il a d'abord dû liquider Ange Lippi, l'ex-maquereau en chef de ce même territoire. Il aurait pu refaire le même coup avec son frangin, ce ne serait pas surprenant, surtout s'il a eu vent des intentions de celui-ci.

— Et l'autre type ?

— Il s'appelle Samuel Anchovny, c'est le conseiller numéro un de Lorry.

— La Cashera Nostra ?

— En plein dedans, Striker. Ça fait un sacré moment que ces gars travaillent main dans la main avec la *Cosa Nostra*.

— Je sais. Qu'est-ce qui te fait dire que Samuel Anchovny pouvait avoir envie d'occuper le fauteuil de Lorry ?

Brognola émit un petit rire grinçant.

— La mafia juive de New York a depuis longtemps des vues sur toutes les positions clés tenues par les *amici*. Pendant trop longtemps, ils avaient la mainmise sur les grosses opérations boursières, les marchés immobiliers internationaux, le contrôle des industries, etc. Ils étaient installés bien au chaud dans leurs bureaux et ne voulaient surtout pas prendre de risque. C'est pour ça qu'ils ont laissé faire les *amici*, ils leur ont même facilité le boulot tout en prenant des options sur le chiffre des affaires illégales. Un investissement, quoi... Par ailleurs, il leur est facile de blanchir le pognon de la came et de tous les trafics mafieux. C'est à un point tel que les *amici* ne peuvent plus se passer de la Cashera. D'autant qu'ils sont alliés objectifs contre l'invasion de la mafia russe.

Après une courte pause, le super-flic de Washington poursuivit :

— A présent, la tendance a changé. La mafia juive de New York veut plus que des intérêts sur le business, ils ont l'intention de récupérer les rênes tenues par les gros bonnets sicilo-américains. Et pour ne pas apparaître directement, ils mettront en avant des sous-fifres, des hommes de paille qui prendront les coups à leur place en cas de problème.

— Tu penses que Giorgio et Samuel pourraient être ces hommes de paille ?

— C'est très possible. Ils n'ont pas l'envergure de chefs. De plus, il y a eu plusieurs rencontres entre ces types et de grosses têtes de la Cashera Nostra. Assez récemment, même.

— D'où tiens-tu ces renseignements, Hal ? De Frank ?

— Non, la source est différente. C'est un bruit qui circule confidentiellement dans un certain milieu politique.

— On retombe toujours dans la même soupe dégueulasse, hein ?

— Eh oui !... S'il a toujours été très difficile sinon impossible d'obtenir des informations sur Lorry, on a pu se renseigner quant à ces deux-là.

— Rien de bien nouveau en fait, ricana Bolan. Pour éviter que les gros promoteurs de l'opération soient montrés du doigt, il fallait que le coup soit réalisé sans ambiguïté.

— Et tu étais tout désigné pour servir de tête de Turc !

— As-tu une idée de ce que Lorry est venu magouiller à Fort Myers ?

— Pas la moindre. On peut tout imaginer : contrat d'approvisionnement en came, discussion sur les filières locales, surveillance des affaires en cours, etc.

— Et les deux pseudo-rivaux, tu sais où ils se promènent en ce moment ?

— Il paraît que Samuel Anchovny n'a pas bougé de New York depuis un certain temps et que le frangin de Lorry est en train de se reposer à Savannah.

— Il paraît ?

— Avec ces types, on n'est jamais sûr de rien. Quand les informations sont confirmées, c'est toujours après coup.

— Savannah n'est pas bien loin de la Floride.

— A peine cent bornes depuis la frontière d'Etat.

— O.K. Je vais essayer de faire avec ça.

— Hé, dis donc !...

— Oui ?

— Un conseil, évite d'aller traîner tes pompes du côté de cette baraque. Tu vois ce que je veux dire...

— Merci, Hal. Je serai la prudence en personne.

— Ne te fous pas de moi, je suis vachement sérieux.

— Moi aussi. Fais mes amitiés à ta femme.

— Tu parles ! Je suis au bord du divorce.

— Qu'est-ce qu'elle te reproche ?

— Tu le demandes ? On ne se voit pratiquement plus. La plupart du temps, je rentre à la maison quand elle se lève, je dors trois ou quatre heures par nuit et ensuite je bois mon café en trente secondes

avant de foncer au bureau.

— Elle t'a dit de choisir entre elle et tes dossiers ?

Brognola partit d'un rire contrit.

— C'est bien pire ! Elle m'accuse d'être devenu moi-même un dossier ambulant. Il paraît que je récite des rapports d'enquête dans mon sommeil.

— Prends un peu de vacances avec elle, suggéra Bolan. Ça s'arrangera.

— C'était mon intention avant que tu déclenches les hostilités en Floride. Maintenant, je vais faire partie intégrante de mon bureau jusqu'à ce que tu m'annonces que tu t'es cassé de là-bas.

— Achète tout de suite deux billets d'avion, je ne resterai pas longtemps ici.

— Que Dieu t'entende.

— Dieu n'a rien à voir avec ça, c'est Satan qu'il faut convaincre.

— Tu es sans doute dans le vrai, Striker. Je vais m'adresser à ce mec cornu. Chacun pour soi et le diable pour tous, hein ?

— C'est ça, Hal. C'est de cette façon que les *amici* voient la vie, faut faire avec. Ciao, je te rappellerai.

Bolan éteignit son radiotéléphone avec un petit sourire sardonique. Le diable n'était qu'une vue de l'esprit, la mafia était cent fois pire.

CHAPITRE VI

Un ruban jaune interdisait l'accès à la propriété et plusieurs hommes occupaient le petit parc qui s'étalait devant la grande villa à deux étages. Un lieutenant de police, Tex Hendrix, était en train de participer à un relevé de traces le long de la façade, tandis que trois autres policiers s'affairaient à des tâches de routine.

Il y avait encore d'autres policiers en uniformes dans l'allée d'accès, de l'autre côté du cordon, et cinq voitures de patrouille stationnaient un peu plus loin.

Hendrix tendait un mètre souple afin de mesurer la distance séparant plusieurs empreintes de pas dans de la terre meuble. A côté de lui, un jeune flic soupira bruyamment.

— Vous croyez que ça va vraiment servir à quelque chose, ce boulot à la con ?

— J'en sais trop rien, rétorqua le sergent, mais c'est la règle. C'est comme ça que ça doit toujours se passer.

Il entendit quelqu'un marcher dans sa direction, puis une voix autoritaire se fit entendre dans son dos :

— Qui dirige ici les opérations ?

Hendrix se redressa pour observer le type qui venait de se pointer. Grand, costaud, le visage fin mais l'expression dure. Le costume qu'il portait avec rigueur était de bonne coupe, un fil-à-fil rayé gris.

Il grimaça un sourire et dit à l'arrivant :

— Vous êtes de la Gestapo ?

L'autre lui rendit sèchement son sourire puis exhiba brièvement une carte du FBI sur laquelle était incrustée une plaque dorée.

— Ah ! Bien... Je suppose que vous n'êtes pas un local ?

— Non.

La réponse avait été laconique, presque cassante. La voix semblait sortir d'un appareil électronique. Ce type venait vraisemblablement de Washington.

— C'est le lieutenant Peterson qui a l'affaire en main, renvoya le sergent.

— Gene Peterson ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?

L'agent du FBI ne broncha pas, fixant toujours Hendrix droit dans les yeux.

— Eh bien, vous le trouverez au premier étage, monsieur... Voulez-vous que j'aille lui annoncer votre arrivée ?

— Inutile, fit le nouveau venu en tournant les talons pour se diriger vers la villa.

Dans le hall, un policier en uniforme semblait monter la garde devant un corps étendu de tout son long sur le carrelage. Quelques mètres plus loin, il y avait un autre cadavre recroquevillé au bas d'un escalier. D'évidence, celui-là avait dégringolé les marches après avoir reçu une balle en pleine tête. Il y avait du sang un peu partout, sur le sol et les murs, sur la rampe de l'escalier.

Le G'Man gravit rapidement les marches jusqu'au premier étage puis se dirigea vers un assez grand salon dans lequel se tenaient quatre hommes. L'un d'eux prenait des photos au flash d'un corps dont on avait tracé les contours avec une poudre blanche. Une large flaque rouge imbibait la moquette autour de sa tête. Lui aussi avait pris un projectile dans le crâne.

— Gene Peterson ? demanda l'agent du FBI lorsqu'il fut arrivé près de deux hommes en discussion.

— C'est moi, oui, répliqua l'un d'eux, un grand mince avec une petite moustache.

Il considérait l'arrivant d'un air interrogateur.

— Bill Hartman, se présenta ce dernier en montrant une nouvelle fois sa carte fédérale. Département 37-B.

Puis il désigna le corps étendu d'un mouvement de tête.

— C'est Mantegna ?

— Oui. Ce qu'il en reste. Les deux autres macchabs en bas sont apparemment ses gardes du corps. Vous dites département 37-B... du FBI ?

— Il n'y a pas de département 37 ailleurs.

Le lieutenant de police haussa les sourcils.

— J'ignorais que Washington nous envoyait quelqu'un. Vous avez fait sacrément vite, dites donc.

— Je suis sur place depuis hier, renvoya sèchement Hartman.

— Oui, je comprends. Je suppose que Washington a eu vent de ce qui se préparait dans notre territoire. Et je pense qu'il est regrettable qu'on ne nous en ait pas fait part en temps voulu.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, lieutenant. De votre côté, quelle est votre impression ?

— Il y a eu ici un vrai carnage en quelques instants et...

Hartman le coupa froidement :

— J'ai des yeux pour voir. Je vous demande seulement si l'information est confirmée.

— Mais quelle information ? fit Peterson, affichant soudain un air gêné.

Il prit à témoin l'homme avec lequel il discutait initialement :

— Vous entendez ça, Tom ? Ça fait plus de trois heures qu'on me parle d'une information venue de je ne sais où et dont je ne connais même pas les termes exacts.

— Il y a maldonne, trancha le G'Man en prenant d'autorité le bras du lieutenant pour l'entraîner à l'écart.

Après quelques secondes de silence, il enchaîna à voix contenue :

— Vous avez reçu un renseignement précis concernant la fusillade de l'aéroport. Exact ou non ?

— Heu, je crois, oui.

— Vous n'êtes même pas sûr ?

— Vous savez, pour l'instant tout se bouscule ici. Il y a eu en effet un télex envoyé depuis New York vers 3 heures de l'après-midi. Cela concernait un vol en provenance de Chicago, mais l'information m'a été passée avec du retard.

— Au sujet de Mickey Brake ?

— C'est ça, oui. Mais ce n'est pas moi qui ai été chargé d'intervenir là-bas.

— Mickey Brake n'existe pas.

— Quoi ? Qu'est-ce qui vous donne à penser de cette façon ? Que voulez-vous dire, à la fin ?

— Ne me racontez pas d'histoire, Peterson, gronda l'homme du FBI. Vous m'avez parfaitement compris. Ce n'est pas ce type bidon qui était attendu à sa descente d'avion.

Le policier se tint coi durant trois ou quatre secondes, s'efforçant de dissimuler son embarras. Enfin, il s'éclaircit la voix et enchaîna :

— Alors, d'après vous, il s'agirait bien de... heu...

— Dites-le clairement.

— De... Bolan ?

— C'est bien le bruit qui circule, non ?

— Oui, admit-il. C'est bien ce qu'on a voulu me faire comprendre.

— Mais en aucun cas vous n'avez vu ce nom inscrit sur un document officiel.

— C'est vrai.

— Regardez le problème en face, mon vieux, et demandez-vous pourquoi Bolan est venu à Fort Myers pour descendre Lorenzo Mantegna.

— S'il n'y a pas d'erreur sur la personne, ce n'est même pas la peine de se poser la question. On comprend immédiatement pour quelle raison.

— Il paraît que vous êtes un flic exemplaire.

— N'exagérons rien.

— C'est ce qu'on pense de vous à Washington. Et ça doit être vrai. Alors, demandez-vous aussi pourquoi vous avez été prévenu avec un tel retard.

— Vous sous-entendez qu'il pourrait y avoir des vendus dans mon service ? rétorqua Peterson d'un ton outré.

— Je ne sous-entends rien. Tirez vous-même les conclusions. A qui

appartient cette maison ?

— Le propriétaire s'appelle Robert Pavlakis, c'est un homme d'affaires de Fort Myers. Aux premières nouvelles, il n'a pas de casier judiciaire et n'a apparemment aucun contact avec le milieu crapuleux.

— Un type parfaitement respectable, selon vous ?

— Je ne fais que vous parler de ce que j'ai appris voilà moins d'une demi-heure.

— Mais un *capo* mafioso s'est fait descendre chez lui. Vous ne lui avez pas non plus demandé pourquoi ?

— Ce Pavlakis est paraît-il en déplacement d'affaires, donc pour le moment injoignable. C'est ce qui m'a été répondu à son bureau.

— Donnez-moi les coordonnées, fit Hartman avec autorité, tendant au lieutenant un stylo et un petit carnet ouvert sur une page vierge.

Gene Peterson eut une hésitation, fit entendre un petit bruit de bouche, puis il inscrivit trois lignes sur le carnet qu'il rendit au G'Man.

— Continuez de faire votre travail, Peterson, fit ce dernier. Mais sans plus. Une équipe spéciale est déjà partie de Washington pour prendre les opérations en main. On vous recontactera quand le moment sera venu.

Peterson hocha doucement la tête, visiblement gêné.

— Il paraît que ce type, Bolan...

— Oui, continuez.

— Il ne serait pas venu seul ici.

— Vous voulez dire qu'il était avec une équipe ?

— C'est ce qu'un témoin raconte, le propriétaire de la villa, là-bas. Il était dans son jardin quand il y a eu les coups de feu.

Il désigna une grande maison à une cinquantaine de fenêtres.

— D'après lui, il y avait au moins trois agresseurs.

Hartman eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Par le passé, Bolan a travaillé avec une équipe, mais ça ne signifie rien.

— L'un d'eux avait quelque chose de caractéristique, annonça le lieutenant de plus en plus embarrassé. Quelque chose qui ne passe pas inaperçu.

— Oui ?

— Le témoin prétend que ce type avait le crâne rasé et qu'une excroissance de chair importante était visible en haut de sa nuque, je crois qu'on appelle ça une loupe. Il aurait aussi remarqué qu'il lui manquait deux doigts à la main gauche.

— Je vois, fit Hartman, songeur.

— Moi, je ne crois pas qu'il s'agisse de Mack Bolan. Le type à la cicatrice pourrait bien être un certain Jo Palanzi, un tueur du clan La Rocca. En tout cas, le signalement est conforme.

— La famille La Rocca n'existe plus, elle a été ratissée à Las Vegas

il y a plus de trois ans.

— Ça, je suis au courant, je sais même que c'est Bolan qui s'est chargé du boulot. Je ne parle pas de Giuseppe La Rocca, mais de son cousin Danny. Lui, il est toujours en vie, il a remonté un nouveau clan dont l'influence s'étend de Norfolk jusqu'à Miami. J'ai aussi entendu dire qu'il est associé à Angie Salerno. Savez-vous qui est exactement Angie Salerno ?

— Ouais, répliqua abruptement Hartman. Vous voulez un conseil ?

— Je croyais que le FBI ne donne jamais de conseils aux flics d'Etat.

— Tout arrive. Si ce témoin a réellement vu ce qu'il raconte, il risque sa peau. A votre place, je le tiendrais au frais pendant quelque temps.

— Que croyez-vous que j'aie fait ? Ce type est déjà dans nos locaux et sous protection.

— C'est bien ce qu'on m'avait dit, vous êtes un sacré bon flic, ricana le fédéral.

— Je voudrais l'être pour de bon, mais c'est pas toujours évident.

— Je m'en doute. La pression est dure à tenir ?

— Je préfère ne pas m'étendre sur le sujet, vous comprenez ?

— Plus que vous le croyez... S'il y a du nouveau, passez un coup de fil à Washington, on me retransmettra le message.

— Je vais continuer de traquer les indices en essayant de ne pas me casser le nez dessus.

— Sortez votre nez des indices, mon vieux. Cherchez plutôt à voir où sont les exécutants et suivez leurs traces. Ça vous mènera forcément quelque part.

Le regard de Peterson demeura un moment fixé sur l'agent fédéral qui s'éloignait. Il rejoignit ensuite son collaborateur.

— Qu'est-ce que vous pensez de ce type ? lui demanda ce dernier. Il va nous foutre des bâtons dans les roues ?

— Ça m'étonnerait, Tom. Malgré son air un peu arrogant, ce n'est probablement pas un chieur. Je pense plutôt à autre chose.

— Quoi ?

— Il me semble l'avoir déjà vu quelque part et en même temps je suis à peu près sûr de ne l'avoir jamais rencontré.

— C'est ce qu'on appelle un paradoxe, sourit le second policier.

— Peut-être bien. Oui, je crois que c'est le qualificatif qui convient à ce type. Bon, on rentre au P.C., je vais demander qu'on me communique le télex d'information et essayer de vérifier ce qu'il y a de vrai au sujet de ce Mack Bolan. Je veux savoir qui a balancé ce bruit et puis... Hé ! Bon Dieu, je me demande...

— Qu'est-ce qui vous gratte la cervelle, Gene ?

— Non, ça ne peut pas être ça.

— Mais quoi ? Qu'est-ce qui peut être ou ne pas être ?

— Bolan. Ce gars ne peut tout de même pas être Mack Bolan !

— Vous croyez que...

Peterson fit entendre un bruyant soupir.

— Maintenant, plus j'y réfléchis, et plus je me dis que son visage présente une ressemblance avec le portrait-robot affiché sur nos murs. Ça paraît invraisemblable, mais j'ai un sacré doute.

— Il faudrait qu'il soit sacrément gonflé pour venir se pointer comme ça devant nous.

— Bolan est suffisamment gonflé pour ça. Tous les rapports à son sujet en font foi. Et la plaque qu'il nous a montrée n'est pas une preuve absolue.

— Mais, bon sang ! Si c'était lui, vous auriez eu ces doutes lorsqu'il était en face de vous.

— Vous trouverez peut-être ça bizarre, rétorqua le lieutenant, mais à ce moment-là je n'ai pas douté un seul instant qu'il était bien ce qu'il disait. Et j'éprouve de plus en plus le sentiment que je me suis fait rouler comme un débutant. J'ai l'impression qu'il m'avait pris dans une sorte de... de je ne sais trop quoi de...

— Moi aussi, j'ai eu cette sensation. Une espèce de fascination. A la réflexion, je me rends compte que pendant tout le temps que vous avez discuté tous les deux, j'ai eu les yeux fixés sur lui sans éprouver la moindre curiosité, la moindre impatience. C'est dingue !

— Dingue ou pas dingue, Tom, je vais téléphoner au Bureau central de E Street et demander qu'on vérifie s'il y a bien un Bill Hartman là-bas. Ensuite, je vais me renseigner pour essayer de comprendre ce que signifie tout ce méli-mélo et ce qu'on nous cache. Bon Dieu, quelle merde, ouais, quelle merde !

CHAPITRE VII

Bolan embraya et fit doucement rouler l'Oldsmobile pour s'éloigner du périmètre tenu par les policiers. Un peu plus loin, il souffla et eut un petit rire de décontraction. Il avait pris un gros risque en se pointant carrément sous le nez des flics, les bluffant avec un culot monstre. Un instant, il avait craint que sa couverture d'agent fédéral saute, lorsque Peterson avait évoqué avec suspicion la surprenante rapidité de son intervention. Mais il s'était rattrapé en misant sur la complexité des relations entre les divers services de police.

Il avait besoin de renseignements précis avant d'aller plus loin dans l'opération envisagée. Il était donc venu les chercher là où il avait le plus de chances de les trouver, dans une zone encore toute chaude d'un règlement de comptes dans lequel on avait tenté de l'impliquer. Et il avait pleinement réussi. Même si les flics comprenaient après coup qu'ils s'étaient fait rouler, Bolan pensait pouvoir bénéficier d'un laps de temps suffisant pour accomplir ce qu'il était venu faire en Floride.

En premier lieu, il comprenait qu'une partie des flics de Fort Myers était passée dans le camp des cannibales. Il comprenait aussi pourquoi le lieutenant Gene Peterson ne se sentait pas du tout à l'aise, et il n'aurait pas aimé se trouver à sa place.

Le policier lui avait parlé de Jo Palanzi. Ça confirmait ce que Bolan avait déjà pigé. Le tueur appartenait au clan La Rocca qui avait depuis quelque temps fait alliance avec Angie Salerno. Et Salerno était directement associé à Giorgio Mantegna. Un bel imbroglio dans lequel il n'était pas aisé de se retrouver.

Bolan, pourtant, voyait clairement les implications et les conclusions qui s'imposaient. Ce qui apparaissait maintenant de l'affaire n'était pas autre chose que la machination d'un être dépravé contre son propre frère pour s'en approprier les immenses bénéfices illégaux réalisés depuis plusieurs années. Lorry Mantegna avait été un empereur de la drogue. Giorgio le mac lui avait raflé son trône en un tour de passe-passe des plus réussis.

Et puis il y avait Eddy Scopolano, le tueur de l'aéroport, qui avait été lui aussi un homme de la famille La Rocca à Las Vegas, avant que l'Exécuteur ne fasse le ménage en Arizona. Tout commençait à se recouper et il n'avait pas besoin d'en connaître plus sur les imbrications locales de la mafia en Floride pour comprendre qui était derrière l'élimination de Lorry Mantegna. L'affaire se simplifiait d'elle-même.

Certes, Lorry venait de prendre un billet aller simple pour l'enfer,

et il ne l'avait pas volé, ce billet. L'ennui, c'était que l'ordure tout aussi abjecte qui le lui avait refilé reprenait l'ignoble flambeau.

Rien n'avait changé, donc, et la mission de l'Exécuteur devait se poursuivre. L'objectif restait à abattre.

Pourtant, un élément clochait dans ce raisonnement qui apparaissait un peu trop simpliste à l'Exécuteur. D'un côté, il était quasiment certain de ne pas se tromper quant à la responsabilité de Giorgio Mantegna dans l'assassinat de son frangin. Mais de l'autre, il se disait qu'un élément manquait dans l'équation tordue. Giorgio ne faisait peut-être pas cavalier seul. L'opération en cours représentait un trop gros morceau pour le maquereau qu'il avait toujours été. D'autre part, il y avait la mafia juive qui ne pouvait d'évidence accepter qu'un outsider s'accapare tout le gâteau.

Mais ce qui comptait, avant de comprendre la totalité de la combine, c'était de s'attaquer sans délai à la tête la plus proche et la plus évidente. Le reste suivrait par enchaînement.

Bolan mit le cap sur le sud de la ville, en direction des locaux d'une société appartenant à un soi-disant homme d'affaires parfaitement respectable.

Il y parvint une demi-heure plus tard, gara l'Oldsmobile le long d'un trottoir et accomplit à pied les deux cents mètres qui le séparaient de son but. C'était une petite et vieille bâtisse enchâssée entre deux buildings plus imposants. Un panneau sur la porte d'entrée portait l'inscription « Pavlakis Financial Services Inc ».

Pas question de tenter une entrée de ce côté. Il était 19 h 10. Les éventuels employés avaient sûrement quitté leur travail, mais il pouvait y avoir un gardien dans les locaux miteux.

Contournant l'immeuble contigu, l'Exécuteur rejoignit une cour sur l'arrière de la bâtisse. Il y avait là un entassement de poubelles ainsi que des caisses vides et de vieux cartons jetés pêle-mêle. Tout au fond, il trouva une porte en fer qu'il dépassa, avisant une fenêtre entrouverte au premier étage. L'escalade ne présentait pas de difficulté. Un rétablissement sur un mur de séparation lui arracha pourtant une grimace. La blessure récoltée sur le parking de l'aéroport se rappelait douloureusement à lui.

Prudemment, il coula un regard à travers une vitre. C'était un bureau sombre et anodin, inoccupé. L'instant suivant, Bolan se laissait glisser dans la pièce, l'oreille tendue. Tout de suite, il perçut des bruits de voix, l'une masculine, grave et rocailleuse, l'autre appartenant à une femme. Il lui sembla entendre une roucoulade suivie d'un ricanement, se dirigea silencieusement vers la source sonore.

Bolan avait l'espoir de trouver une indication sur l'endroit où il pourrait retrouver Giorgio Mantegna. Il trouva mieux et surprit dans un bureau un gros homme au faciès bestial qui apparemment

n'éprouvait aucune crainte quant à la tranquillité des lieux. Le type n'eut aucunement conscience du danger, tout affairé qu'il était à déshabiller une fille toute en rondeurs assise sur un bureau, probablement une prostituée d'après ses vêtements évocateurs et son maquillage outrancier. Ce fut elle qui donna en quelque sorte le signal d'alerte. Apercevant l'intrus, elle eut un regard paniqué, ouvrit démesurément la bouche et se mit à hurler, ses gros seins rebondissant devant elle.

Bolan fit deux pas et la gifla sèchement pour faire cesser ses glapissements. De l'autre main, il plaça le canon du Beretta contre la joue du truand qu'il plaqua ensuite contre le mur.

— Planquez vos nichons et cassez-vous ! lança-t-il à la fille qui se mit aussitôt à réajuster sa robe.

— Et mon petit cadeau ? rétorqua-t-elle d'une voix tremblante.

— Repasse demain, gronda Bolan. C'est le jour de paye.

Elle eut un hoquet et se mit à trotter vers la sortie. Dès qu'elle se fut éclipse, Bolan fouilla d'une main le type mafflu, le délesta d'un revolver qu'il jeta derrière lui et lui dit froidement :

— Tu joues au con et je te liquide tout de suite. Pigé ?

L'autre fit oui de la tête, louchant sur le canon du flingue qui lui meurtrissait la joue.

— Où est Giorgio ?

— Qu... qui ?

— Je crois que tu ne m'as pas bien compris, cracha Bolan, relevant le chien du Beretta dans un cliquetis sinistre.

— Ecoutez... Je... Je suis que le gardien, j'comprends pas ce que vous m'voulez !

— Où est Giorgio Mantegna ? répéta l'Exécuteur. Tu as deux secondes.

— Heu, ouais, j'vois de qui vous voulez parler...

— Je t'écoute.

— J'ai entendu parler de lui, mais je sais pas où il est, j'vous le jure !

— C'est dommage pour toi, grinça-t-il.

Le type vit l'infime retrait du doigt sur la détente du Beretta. Le visage contracté, il gémit :

— Attendez !... Je veux pas crever, tirez pas ! Ouais, je sais qu'il est en Floride.

La pression se relâcha sur la détente mais le canon du Beretta resta en place.

— Depuis quand ?

— Hier soir. J'ai entendu dire qu'il est venu spécialement d'Orlando pour un rendez-vous important.

— La Floride, c'est grand.

— Je crois que c'est à Miami. Mais je saurais pas être plus précis.

— Fais un effort, gronda Bolan.

Le mafioso fixa les yeux glacés braqués sur lui et il y lut l'image de sa propre mort.

— Je... J'ai cru comprendre qu'il est avec Mo... mo...

— Arrête tes conneries.

— J'dis pas de conneries. C'est Momo... Momo Sala.

— Tu veux dire Morris Sala ?

— Ouais. Mais tout le monde l'appelle Momo.

Bolan en avait entendu parler. C'était un mafioso important qui avait dû quitter précipitamment New York pour éviter de se faire descendre par plusieurs rivaux. Une histoire de territoire. Sala s'était réfugié depuis deux ans en Floride et n'en avait pas bougé. Certains pensaient qu'il s'était mis définitivement au vert mais, en fait, il coordonnait les réseaux de prostitution en Floride pour le compte de Giorgio Mantegna.

— Il paraît que le rendez-vous était prévu dans la baraque de Pavlakis, fit l'Exécuteur.

— C'est ce que tout le monde croyait.

— Et toi, qu'est-ce que tu cois ?

— Qu'il y a eu un coup fourré.

Bolan ricana.

— Mince de coup fourré, hein ? Dis-moi maintenant où je peux trouver Sala. Ne te trompe pas si tu veux continuer à vivre.

— A Miami, il a un resto. J crois que ça s'appelle Kendall Seafood House.

— Et il crèche où ?

— J'sais pas. Mais j'ai entendu comme ça qu'il aurait aussi une propriété au sud, du côté des Keys.

— Parle-moi de Pavlakis. C'est ton boss ?

Le type fit une moue dédaigneuse.

— Non, lui c'est un cave. Il fait ce qu'on lui dit de faire, c'est tout. Il est payé pour ça.

— Et on t'a placé là pour surveiller ce qui se passe dans sa boîte...

— C'est ça, oui.

— Tu travailles pour le compte de qui ?

Il eut une hésitation, sentit la pression du calibre s'accroître contre sa joue et lâcha :

— Angie.

— Angie Salerno ?

— Ouais.

— Comment t'appelles-tu ?

— Tony. Tony San... Sangalla.

— O.K., Tony. Tu sais qui je suis ?

— J’crois bien, ouais. On ne parle plus que de vous depuis quelques heures.

— Tu viens de sauver ta peau merdique, mais t’es pas sorti du bain. Sais-tu ce qui se passerait si Angie venait à savoir que nous avons fait un brin de causette tous les deux ?

— Bon Dieu ! Vous n’allez pas faire ça ?

— Bien sûr que si. Je vais m’arranger pour qu’il sache que tu t’es mis à table. Tu comprends ce que ça signifie ? Désormais, tu n’as plus de boss. T’as intérêt à te casser d’ici vite fait.

Le Beretta se décolla enfin de la joue sur laquelle il laissa une vilaine trace ronde. Tony Sangalla poussa un soupir nerveux.

— Vous fatiguez pas à m’expliquer, j’ai pas envie de me retrouver dans la rivière.

Bolan ramassa le revolver, en ôta les cartouches qu’il dispersa dans la pièce, puis le tendit à son propriétaire. Celui-ci considéra l’arme d’un œil ahuri.

— Récupère tes billes, ça pourra peut-être te sauver la mise.

Hébété, Sangalla s’avança machinalement vers une cartouche qui avait roulé à quelques mètres de lui, se baissa pour la ramasser, puis se retourna comme s’il craignait un piège. Mais Bolan n’était plus là. Il avait disparu sans le moindre bruit et la porte du bureau était fermée, comme si elle ne s’était jamais ouverte sur la mortelle menace.

CHAPITRE VIII

A peine venait-il de s'éloigner à bord de l'Oldsmobile qu'une sirène de police se faisait entendre dans une rue proche. Quelques secondes plus tard, Bolan vit dans son rétroviseur un véhicule bleu et blanc qui débouchait d'un carrefour pour venir ensuite stopper brusquement devant l'officine de Pavlakis. Bon, le lieutenant Peterson avait compris, mais les agents qu'il avait délégués sur place n'étaient pas spécialement discrets. Il était probable que l'ensemble de la cité allait être bientôt en état de siège.

Sans hâte, pour éviter de se faire remarquer, il gagna la banlieue Est pour rejoindre la société de transport où devait l'attendre le colis contenant son équipement de combat. Il en avait un besoin urgent.

Caloosahatchee Street est une rue à la chaussée mal entretenue qui longe une importante zone industrielle dans sa partie finale. Bolan ne connaissait pas Fort Myers. Il n'y avait jamais mis les pieds auparavant et devait s'orienter en se souvenant dans les grandes lignes de la carte routière consultée à bord de l'avion.

Il dépassa toute une enfilade de hangars, d'entrepôts et, plantées çà et là, de maisons vieillotées qui pour la plupart servaient de bureaux. Il s'égara et dut demander son chemin à un ouvrier affairé près de la clôture d'un chantier.

Sa blessure commençait à le faire sérieusement souffrir par à-coups et il pensa qu'il devrait bientôt changer son pansement.

Au bout d'une longue allée il aperçut enfin le hangar qu'il cherchait, surmonté d'une enseigne visible de loin. Les lieux étaient calmes et il y avait très peu de circulation. Pourtant, l'Exécuteur ressentit subitement une crispation qui n'avait rien à voir avec sa blessure. Quelque chose d'indéfinissable lui raidissait les muscles, lui enserrait la nuque. Il connaissait trop bien ce signal pour n'en pas tenir compte immédiatement.

Oui... l'endroit était un peu trop calme, surtout du côté du grand entrepôt dont il n'était plus maintenant qu'à environ deux cents mètres. Deux camions semi-remorque étaient à l'arrêt devant le hangar, mais il n'y avait nul chauffeur dans les cabines, aucun employé habituellement affairé à charger ou à décharger. Pas plus que dans la haute construction métallique aux portes coulissantes grandes ouvertes dont Bolan apercevait l'intérieur. Et son instinct l'avertissait d'un danger latent, le taraudait jusqu'au plus profond de son être.

Aboutissant à un petit carrefour, il tourna à droite dans une allée truffée de nids-de-poule, vira une seconde fois pour décrire un U et revint sur le début de son trajet initial. Puis, garant son véhicule sur

un terre-plein, il décida qu'une reconnaissance à pied était nécessaire.

Il marcha aussi longtemps qu'il le put dans une allée parallèle à celle qui desservait l'entrepôt, contourna celui-ci avant de s'arrêter derrière le cadavre d'un camion abandonné sur un terrain vague. Fidèle à sa tactique, l'Exécuteur se tint un long moment immobile, observant les lieux et scrutant l'esplanade sur l'arrière du hangar.

Bientôt, il se félicita de cette précaution. Il venait d'apercevoir une silhouette armée entre deux camionnettes en stationnement sur l'esplanade. Le type avait fait quelques pas comme pour se dégourdir les jambes, puis était revenu à sa position première. Une seconde sentinelle apparut ensuite dans son champ visuel, un jeune gars qui paraissait nerveux et tirait sur une cigarette, tapotant parfois sur le côté de son blouson comme pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu quelque chose. Quelques minutes supplémentaires d'observation lui firent découvrir un troisième personnage embusqué derrière une porte métallique du hangar, et qui venait de jeter un coup d'œil à l'extérieur. Celui-là tenait une petite mitrailleuse à bout de bras.

Les lèvres de Bolan s'étirèrent en un froid sourire. Son instinct n'avait pas failli. Et ce qu'il venait de voir n'était sans doute que la partie émergée de l'iceberg.

Une progression prudente le long d'une haie l'amena de l'autre côté des installations pour une nouvelle observation. Cette fois, il eut moins longtemps à attendre pour repérer d'autres éléments du guet-apens. Deux grosses voitures avaient été rangées entre le flanc de l'entrepôt et un long semi-remorque, remplies de monde ainsi que de ferraille manifestement prête à cracher les flammes de l'enfer. Deux porte-flingues, encore, se tenaient adossés à un mur, tenant chacun un fusil à pompe.

Et voilà ! Le tour d'horizon était bouclé. L'entrepôt avait été transformé en une chausse-trape tendue à l'intention de l'Exécuteur. Tenter d'y pénétrer en force pour récupérer le précieux colis eût été suicidaire. Bolan n'avait en tout et pour tout qu'une trentaine de cartouches pour le Beretta et le .38 récupéré sur l'adversaire. En plus, la blessure sur son côté gauche, si elle n'était pas très grave, constituait un handicap pour un affrontement en règle.

La mafia, décidément, n'avait rien négligé. Non seulement l'Exécuteur s'était fait piéger à sa descente d'avion, mais encore il tombait de nouveau dans un traquenard des mieux organisés. En tout cas, il s'en était fallu de peu. Il ne chercha pas de quelle façon les *amici* avaient pu localiser la société de transport; ils avaient des tas de moyens à leur disposition. D'évidence, la plupart des endroits où l'Exécuteur avait prévu de se rendre étaient sous surveillance. Le tam-tam de la mafia avait sûrement fonctionné tous azimuts. Les cannibales n'avaient rien négligé.

Merde, merde, merde ! Les mâchoires serrées, Bolan rageait en pensant que ses armes et son barda n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres de lui sans pourtant qu'il puisse s'en approcher.

Prudemment il fit demi-tour pour rejoindre l'Oldsmobile, retenant tout à coup un grognement de douleur. L'élancement dans sa poitrine se faisait de plus en plus présent, de plus en plus sourd.

Marchant bientôt sur une chaussée bordée d'un haut grillage, il atteignit le croisement qu'il avait déjà franchi en sens inverse et ce fut à cet instant qu'il entendit dans son dos le ronronnement d'un moteur tournant à basse vitesse. Il perçut également le chuintement de pneus sur l'asphalte et il estima que le véhicule en approche n'était plus qu'à quinze ou vingt mètres de lui.

Muscles tendus, prêt à l'action, il s'efforça de marcher normalement tout en calculant ses chances. C'était plus que probablement une ronde de reconnaissance opérée par les *amici*. A moins que ses craintes soient sans fondement et qu'il s'agisse tout simplement d'une anodine voiture de service. Mais il ne fallait pas se leurrer, un tel véhicule ne circulait pas de cette façon dans une zone industrielle.

Encore quelques secondes et une grosse Ford noire le dépassa, roulant toujours à la même vitesse de promenade, quatre visages se tournant en même temps pour l'observer. Il crut un court instant que le véhicule allait poursuivre tranquillement son trajet. En même temps, il sut qu'il n'en serait rien et qu'une nouvelle fois son destin allait se jouer en quelques secondes dans ce coin lugubre à la périphérie de Fort Myers.

La Ford continuait de rouler mais l'Exécuteur pouvait à présent observer l'agitation qui s'emparait de ses occupants à travers la lunette arrière. Puis une vitre s'abaissa à l'arrière, un coup de frein fit stopper la voiture qui se mit légèrement en travers de la chaussée, et le canon d'un pistolet-mitrailleur apparut, vomissant aussitôt sa mitraille.

Bolan avait anticipé l'attaque brutale. Tout en dégainant le Beretta, il avait fait un bond pour se placer dans un angle mort de la Ford et se soustraire au tir mafieux. Mais déjà deux flingueurs jaillissaient de la caisse à l'arrêt, brandissant des pétoires et cherchant une cible qui ne leur apparaissait plus. Accroupi, Bolan leur expédia deux pastilles Parabellum qui les couchèrent au sol, tira sur la vitre arrière et grogna de satisfaction en voyant le pistolet-mitrailleur arraché des mains du tireur.

Le conducteur avait compris au quart de tour que l'affaire tournait mal; il embrayait brutalement en emballant son moteur. Celui-là ne constituait plus une menace directe, il cherchait à prendre de la distance pour se placer à l'abri. L'ennui, c'était que la troupe planquée dans le périmètre de l'entrepôt commençait à s'agiter méchamment.

Une voiture quittait déjà l'abri du hangar et fonçait plein pot dans la direction de l'attaque ratée, suivie de près par un gros véhicule tout-terrain.

Pas de doute, c'était mal barré pour l'Exécuteur. Il avait du mouron à se faire.

CHAPITRE IX

Bolan ramassa le pistolet-mitrailleur tombé de la Ford – un mini-Uzi au chargeur à peine entamé – et se mit à courir à travers le terrain vague en direction d'un groupe de bâtiments industriels.

La voiture de tête stoppa dans un hurlement de pneus, incapable de poursuivre à travers le terrain vague, et déversa quatre flingueurs qui se déployèrent pour encercler le périmètre. Mais le 4x4 se lança sur les traces de Bolan dont la silhouette en mouvement apparaissait par moments dans les inégalités du terrain vague. Une rafale crépita et les herbes folles se couchèrent sous les impacts à deux ou trois mètres de lui, des mottes de terre volèrent en tous sens.

L'espace qui le séparait de ses poursuivants n'était plus que d'une centaine de mètres. Le gros moteur rugissait par à-coups derrière lui. Il crocheta plusieurs fois pour dérégler le tir adverse puis, lorsqu'il estima la distance suffisante, il se jeta au sol et fit feu avec le .38. Le tout-terrain décrivit une embardée et son pare-brise s'étoila. Pour parachever le travail, il largua les deux dernières balles du barillet sur le capot-moteur tandis que deux mafiosi giclaient de l'habitacle. Ceux-là essuyèrent une volée de balles tirées avec le mini-Uzi et l'un d'eux encaissa en pleine poitrine alors que son copain plongeait pour se soustraire à la rafale. Au moins deux autres tueurs tiraillaient à tout-va depuis l'intérieur du véhicule mais leur tir manquait totalement de précision.

Bolan profita de la panique pour se relancer vers les bâtiments industriels. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres du premier, alors que deux autres voitures stoppaient brutalement, l'une au niveau des mafiosi à pied, l'autre en aval, dans le but manifeste d'opérer un mouvement en tenaille.

Il n'y avait plus aucun coup de feu, mais la racaille mafieuse se déployait en éventail, avançant rapidement pour ratisser le terrain. L'Exécuteur pensait qu'il n'avait qu'une petite chance de sortir vivant de l'aventure. S'il se laissait enfermer, c'était fini. Quant à sa propre voiture, celle-ci se trouvait en plein dans la zone couverte par la mafia et il était pour l'instant hors de question de la récupérer.

Sa blessure lui faisait de plus en plus mal. Derrière lui, des cris gutturaux retentissaient, il entendait des ordres, des directives lancées hystériquement. Il avait conscience que la meute accrochée à ses pas se rapprochait rapidement alors que lui-même n'avancait plus que péniblement. De nouveaux cris éclatèrent dans son dos et des hommes se mirent à courir. Puis il y eut des coups de feu. Brusquement, Bolan ressentit une douleur aiguë dans la hanche droite et il rata une foulée,

boula et fit un plongeon involontaire en direction du sol. Mâchoires serrées à en craquer, il s'efforça de maîtriser la souffrance et se retourna pour répondre au feu adverse avec le mini-Uzi, balayant l'espace devant lui.

Il n'espérait pas un miracle, ce n'était qu'un simple tir de barrage pour ralentir la troupe assoiffée de son sang qui maintenant convergeait vers lui. Il eut pourtant la satisfaction de voir deux buteurs prendre de plein fouet le début de sa rafale et s'écrouler en poussant des cris aigus. Un autre s'abattit dans une culbute grotesque et un quatrième se mit à hurler en voyant son sang qui giclait en geysier de son bras traversé par un projectile.

Un concert de vociférations se fit entendre alors que Bolan se redressait pour reprendre sa progression. Il avait réussi à immobiliser temporairement la horde de buteurs, en avait éliminé quelques-uns, mais sa nouvelle blessure le tirait à chaque foulée, lui donnant l'impression que ses muscles allaient lâcher. Son cœur cognait douloureusement et il éprouvait la sensation que l'air qu'il respirait n'arrivait plus que par saccades dans ses poumons. Le petit pistolet-mitrailleur et le .38 qu'il tenait dans chacune de ses mains lui semblaient peser un poids énorme.

Le regard trouble, la respiration courte, il distingua devant lui la masse d'une maison en briques sales, serra les dents pour accomplir les derniers pas qui l'en séparaient. Un interminable instant plus tard, il se laissa tomber au sol derrière la petite bâtisse à moitié en ruines et reprit son souffle. Il ne pouvait bénéficier que de cinq ou six secondes tout au plus.

De l'autre côté des murs lugubres, il percevait des interpellations moins virulentes qu'au début, des bruits de pas piétinant les herbes sèches, et parfois des imprécations. Il fallait continuer de se replier, prendre de la distance avant de se laisser complètement coincer.

Il se releva. Curieusement, d'un coup, il ne sentait plus la douleur de ses blessures mais il lui semblait que tout son corps s'était alourdi. C'était mauvais signe, il avait sans doute perdu beaucoup de sang. La jambe droite de son pantalon était en effet détrempée. A brève échéance, il risquait une perte de conscience, surtout s'il continuait à marcher ou à courir. Il s'obligea pourtant à progresser rapidement, visant ce qui lui paraissait être un chantier derrière trois maisons et un hangar, à une distance qu'il pouvait atteindre; du moins l'espérait-il.

Il savait qu'un nouvel engagement lui serait probablement fatal. Ses réflexes étaient devenus incertains, son tir imprécis. Il estima qu'il avait parcouru un peu plus de cinquante mètres au-delà d'une butte broussailleuse qui le dissimulait à ses poursuivants, lorsqu'un bruit de moteur malmené lui parvint. D'après l'axe, il comprit qu'un véhicule contournait la position pour le prendre carrément à revers.

Cette fois, il ne fallait pas se faire d'illusions. Bolan, depuis longtemps, avait envisagé sa propre mort. C'était inéluctable, un jour il se ferait abattre par les balles des mafiosi ou bien par celles des flics. Chaque fois qu'il y pensait, bien sûr, il finissait par écarter l'idée macabre, mais celle-ci ne lui faisait pas peur. Il s'y était préparé de longue date; depuis le jour où il avait commencé à faire la guerre à la mafia, à la suite de l'anéantissement de sa famille.

En cet instant d'extrême tension, il revit en quelques fractions de seconde des images dramatiques qui flashaient dans sa tête en une sarabande effrénée. Sa petite sœur Cindy que les ordures mafieuses avaient sacrifiée sur l'autel de la prostitution, son père suicidé et sa mère massacrée par la faute d'individus ignobles, son petit frère Johnny également blessé et qui n'avait dû sa survie qu'à un ahurissant enchaînement de circonstances. Et puis, aussi, Bolan se souvenait des quelques amis qui l'avaient aidé au début de sa croisade contre le Crime Organisé. D'anciens Gis, des types formidables qui avaient presque tous laissé leur peau dans la bataille. Des femmes merveilleuses qu'il avait connues, dont la mafia s'était emparée pour les obliger à lui donner des renseignements sur lui, les torturant abominablement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les images s'enchaînaient à un rythme démentiel et le visage du guerrier était devenu granitique, figé dans une souffrance qui allait bien au-delà de son corps physique et de ce qu'un être humain est capable de supporter.

Mais, d'un coup, les souvenirs douloureux cessèrent de le torturer. Il respira bruyamment, ferma les yeux un instant et, quand il les rouvrit, ils avaient repris leur couleur habituelle de banquise. Il avait décidé que le moment n'était pas encore venu de mourir. Et même si cette échéance était venue, ce ne serait pas sans combattre jusqu'à son dernier souffle, sa dernière goutte de sang.

CHAPITRE X

S'accrochant à une clôture grillagée, il se hissa jusqu'à son faîte et se laissa tomber de l'autre côté. Une nouvelle douleur dans la hanche lui arracha un gémissement sourd, mais il tint bon. Devant lui, il y avait une étendue de terre et de gravier qui s'élargissait jusqu'à un entrepôt tout en longueur. Il y avait là des véhicules industriels, des engins agricoles et des matériaux de toute sorte entassés sur des palettes. Sur la façade d'un bâtiment plat qui devait abriter des bureaux, une enseigne faisait valoir qu'il s'agissait d'une société de revente d'équipements lourds.

Et Bolan aperçut ce qui pouvait représenter pour lui le salut. Peut-être. S'il lui restait encore suffisamment de forces. C'était un bulldozer surmonté d'une cabine vitrée, en stationnement à une dizaine de mètres de l'entrée des bureaux.

Les portières de l'engin étaient fermées à clé et il s'apprêtait à en faire sauter la serrure d'une balle quand un homme apparut devant la construction en préfabriqué. Pivotant d'un coup, l'Exécuteur faillit tirer mais se retint in extremis. C'était un homme âgé vêtu d'une combinaison de travail et tenant un fusil à pompe. Mais l'arme n'était pas dirigée sur l'Exécuteur. Elle pointait vers le sol. Sans doute était-ce le gardien des lieux.

— Ce n'est pas la peine, prononça l'homme au fusil en s'avançant carrément vers Bolan.

Il tendit sa main libre, au bout de laquelle un petit objet métallique pendait, accroché à une breloque. C'était une clé.

— Servez-vous de ça au lieu de bousiller le matériel.

Bolan avait la gorge nouée. C'était inespéré. Inespéré et insensé.

— Cette vermine est là depuis ce matin, ajouta le vieil homme. Je les ai vus arriver par paquets.

— Vous ne savez pas qui je suis.

— Bien sûr que je sais qui vous êtes. Ils vous courent au cul, j'ai tout observé avec des jumelles. Vous avez un sacré pot de vous en être sorti, jeune homme. Bon, vous la prenez ou non, cette foutue clé ?

Bolan saisit l'objet qu'on lui tendait. Il débloqua la portière et s'installa aux commandes de l'engin.

— Vous savez conduire ça ? lui lança le gardien.

— Ouais, à peu près.

— Le démarreur est à gauche du tableau de bord. Pas de préchauffe !

Trois secondes plus tard, l'énorme moteur diesel ronfla en crachant un panache de fumée noire qui s'éclaircit ensuite. Manipulant les

commandes, l'Exécuteur fit avancer le bulldozer sur quelques mètres puis l'immobilisa avant de refermer la portière.

— Rentrez et barricadez-vous ! cria-t-il au gardien.

— Ne vous en faites pas pour moi, je dirai que j'ai été attaqué. La société est assurée. Faites plutôt gaffe à vos os !

Bolan lui fit un signe de la main, claqua la portière et embraya pour faire avancer le lourd engin vers l'extrémité opposée de l'esplanade. Il se souvenait que c'était dans cet axe qu'une des voitures de la mafia avait pris position pour lui couper la retraite.

Le gros engin était visible de loin, les cannibales ne pouvaient pas le rater, surtout avec sa peinture jaune criard. Il ne fallut pas bien longtemps pour atteindre la limite du terrain dont la clôture s'aplatit en grinçant sous les énormes chenilles.

Droît devant se présentaient des bâtiments sombres, éloignés d'au moins quatre cents mètres et, entre deux, il y avait la chaussée où, effectivement, un véhicule entouré de *soldati* se tenait en attente.

Dans sa vision périphérique, l'Exécuteur vit un autre véhicule en mouvement rapide sur la gauche, à une certaine distance. Un autre se signala bientôt, lancé dans une course précipitée, puis un troisième arriva en renfort. La troupe ennemie avait inversé l'offensive et convergeait à toute allure vers l'aboutissement présumé du bulldozer. C'était précisément ce que l'Exécuteur avait espéré.

Il débraya, passa d'un coup deux vitesses supérieures et relâcha la pédale. La brutale secousse déclencha une vive douleur dans sa hanche mais il maintint le cap, réalisant juste une petite correction à l'aide des leviers de chenillettes. Puis il attendit quelques secondes supplémentaires et lorsque l'engin atteignit une petite cuvette naturelle, il s'éjecta sans une hésitation.

La respiration bloquée par la chute, la tête bourdonnante, il partit au pas de course dans le fond de la cuvette, dans une direction perpendiculaire au trajet du bulldozer qui continuait gaillardement sa bruyante progression. Un peu plus loin, il dut poursuivre son repli sur les genoux et les coudes, puis ramper sur une vingtaine de mètres pour franchir une zone trop exposée. Enfin, il atteignit un large fossé dans lequel il s'engagea, haletant, cheminant au rythme de son cœur qui battait à tout rompre.

Au loin, il entendit brusquement une cacophonie de coups de feu, de rafales tirées en continu et de cris inarticulés. Les charognards se ruaient à la curée mais ils s'apercevraient très vite qu'ils avaient été floués.

La fusillade venait de s'interrompre et de nouvelles imprécations retentissaient alors qu'il prenait pied sur la route où il avait laissé l'Oldsmobile. Il ne s'agissait plus de cris de guerre mais de beuglements de rage et de dépit. Il fallait faire vite. Son véhicule

n'était plus qu'à quelques mètres, en attente dans une courbe sur le bas-côté de la route. Ainsi que l'Exécuteur s'y était attendu, la mafia avait découvert la voiture et avait laissé sur place une couverture de sécurité. Deux malfrats se tenaient tout près, visages tournés vers un dénouement, l'affrontement entre un énorme engin de chantier sans pilote et une cohorte de tueurs hystériques. Ils étaient tellement captivés par ce qui se passait au loin, de l'autre côté de la zone industrielle, qu'ils n'eurent aucune conscience du danger qui leur arrivait dans le dos. Le plus costaud prit un formidable coup de crosse à l'arrière du crâne et son coéquipier se retrouva avec le canon du mini-Uzi sur la tempe.

— Monte ! lui dit Bolan, l'obligeant à prendre place au volant de l'Oldsmobile.

Lui-même s'assit à son côté et lui enfonça le canon du P-M dans les côtes.

— Démarre et vas-y doucement. Tu connais mieux que moi la sortie.

Avec des gestes à la fois rageurs et nerveux, le mafioso fit ce qui lui était demandé. L'Oldsmobile s'ébranla, roula pendant quelques instants sur la chaussée déserte puis vira sur un axe secondaire.

— Tu es sûr que c'est le bon chemin ? gronda l'Exécuteur.

— Ouais, y a pas d'erreur, renvoya l'autre.

Mais sa voix le trahissait.

— Arrête-toi.

Pris de spasmes, le véhicule ralentit et s'arrêta. Le tueur, un jeune gars au visage dur, se raidit dans l'attente de ce qui allait suivre. La crosse d'un revolver dépassait de son blouson et il portait un talky-walky accroché à sa ceinture. Bolan le lui arracha.

— Quel est ton indicatif ?

— Je vous dirai rien, répliqua l'autre d'un air buté.

Bolan pensa en effet qu'il n'en obtiendrait rien. Il lui logea une balle dans la tête et le poussa hors de la voiture.

Prenant ensuite le volant, il fit une manœuvre pour orienter l'Oldsmobile vers ce qu'il pensait être la sortie ouest de la zone, et la fit rouler à une allure modérée.

C'était bien ça, le petit mafioso avait tenté de le réintroduire dans la zone piégée. Un peu plus loin, une allée oblique l'amena devant une route plus importante qu'il reconnut comme étant Caloosahatchee Street. Cinq secondes plus tard, il accéléra sur cette bande de goudron truffée de trous et de bosses, estimant qu'il était pratiquement tiré d'affaire.

Par prudence, il vira au premier croisement pour prendre une route secondaire, cassa plusieurs fois sa trajectoire et atteignit enfin la voie qu'il cherchait : la départementale 82 qui traverse Immokalee

avant de rejoindre le Highway 41 en direction de Miami. Il voulait surtout éviter les grands axes.

La nuit commençait à tomber en douce, répandant une grisaille lugubre sur la région. Dès qu'il aurait pris suffisamment de distance, il lui faudrait soigner sa hanche, trouver d'urgence une pharmacie pour y acheter des antibiotiques, ainsi qu'un bazar où il pourrait se procurer d'autres vêtements. Il ne pouvait pas continuer avec un pantalon taché de sang. Il voulait aussi se fabriquer un autre aspect, changer d'apparence. Quant à l'Oldsmobile, il lui faudrait également la troquer contre un autre véhicule.

Curieusement, pour l'instant, il ne souffrait pas trop de ses blessures. La douleur s'était diluée dans tout son corps, perdant de son intensité. Il se sentait surtout épuisé, il avait l'impression de peser plusieurs tonnes et en même temps de flotter dans un nuage sale et visqueux.

CHAPITRE XI

La route devenait mouvante devant lui. Plusieurs fois, il lui était arrivé de voir des virages qui n'existaient pas ou de négocier une courbe au dernier moment, s'accrochant au volant, se battant désespérément avec lui-même pour contrôler la situation. Il se sentait dans la peau d'un homme ivre sans avoir bu une seule goutte d'alcool, ses réflexes atténués lui interdisaient toute précision. Son front était brûlant, une fièvre brutale et dévastatrice le remplissait de trouble au point que la voiture tanguait périodiquement de gauche à droite.

En fin d'un virage, il se retrouva presque nez à nez avec un véhicule venant en sens inverse qu'il évita d'extrême justesse. Une brusque poussée d'adrénaline parcourut ses veines, traversa son cerveau, et il proféra un juron, mâchoires soudées, la rage en lui.

Un peu plus loin il ralentit et s'arrêta sur un accotement. Son regard était trouble, mais il ne fallait surtout pas fermer les yeux et se laisser aller à la torpeur. Il savait que, s'il se laissait enfermer dans le sommeil, il était fichu, les chacals ne tarderaient pas à lui remettre la main dessus. Pourtant, il avait grand besoin de repos. N'importe qui, normalement constitué, aurait décidé de se mettre à l'abri pour quelques heures au moins avant de tenter quoi que ce soit, de ne plus bouger et de refaire ses forces.

Mais l'Exécuteur n'avait pas cette possibilité. Il connaissait trop bien les individus qui avaient décrété qu'il devait mourir ce jour-là à Fort Myers. Ils étaient féroces et insensibles à tout sentiment. Ils avaient pour quelque temps perdu sa piste mais ils le traqueraient jusqu'à ce qu'ils le retrouvent. Confronté à cette racaille, il n'existait pas d'alternative. Il fallait contre-attaquer ou se replier pour revenir ensuite en force.

Pour l'instant, il n'avait plus l'énergie nécessaire à une contre-attaque efficace. Il était blessé à deux endroits, il n'avait presque plus de munitions et il ne connaissait pas la région.

Bolan, pourtant, avait confiance. Non pas en la chance ou en une quelconque bonne étoile, les bonnes étoiles n'interviennent que pour les naïfs ou les amoureux. Il lui fallait seulement quelques minutes de répit.

L'expérience le lui avait appris, il possédait un pouvoir de récupération inouï. Au Viêt-Nam, il s'était vu plusieurs fois au bord de l'effondrement physique, poursuivi par un ennemi efficace et nombreux, mais il s'était toujours tiré d'affaire. Il devait cette faculté, non seulement à sa résistance physique et son entraînement, mais surtout à la volonté qu'il mettait en œuvre pour continuer à

combattre. En fait, et il en était conscient, c'était son exceptionnel instinct de survie qui le poussait à l'extrême limite de ses forces, même si la situation paraissait sans espoir.

Les yeux grands ouverts, il se détendit complètement tout en s'efforçant de vider son cerveau, d'oublier la douleur qui le taraudait. Il s'efforça de perdre la notion des véhicules qui le dépassaient ou le croisaient dans un déplacement d'air. Des secondes s'enchaînèrent, puis des minutes. Et enfin il s'ébroua.

Durant ces quelques instants de relaxation, son corps s'était engourdi mais les sensations douloureuses avaient presque disparu. C'était tolérable. Et la lucidité de son esprit s'accrut d'un coup dès qu'il relança le moteur de l'Oldsmobile.

Dans un petit bled nommé South Lake City, il trouva une pharmacie fermée. Il sonna avec obstination jusqu'à ce qu'on lui ouvre et demanda des antibiotiques et des pansements adhésifs. Après un coup d'œil critique sur les vêtements tachés de sang, le pharmacien lui fournit ce qu'il voulait, nettoya sa blessure et lui fit un pansement, s'inquiétant néanmoins :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un chien, répondit Bolan.

Le pharmacien fit semblant de le croire...

— Vous devriez voir rapidement un médecin, l'animal était peut-être atteint de la rage.

Il promit qu'il le ferait et se rendit à l'extrémité du village où il y avait un bazar qui faisait également buvette. La boutique recélait un peu de tout. Il acheta un jean et des baskets, ainsi qu'un sandwich, de l'eau minérale et une tablette de chocolat. La caissière, une fille bien en chair, lui jeta le même regard que le pharmacien mais ne fit aucun commentaire.

En revanche, il n'existait pas d'agence de location de véhicules à South Lake City. Mais c'était peut-être mieux ainsi. Les *amici* allaient sûrement ratisser toute la région et aboutiraient fatalement par ici, ils questionneraient tout le monde. Bolan devrait continuer avec l'Oldsmobile jusqu'à Immokalee où il aurait peut-être plus de chance.

Il n'y avait pas non plus de station-essence. Tant pis, le carburant qui lui restait serait suffisant pour rouler jusque-là.

Une vingtaine de kilomètres plus loin, il s'arrêta. Là commençait la zone des grands marécages qui se poursuivait jusqu'à la réserve nationale de Big Cypress et celle des Indiens séminoles. Il commença par absorber une dose maximale d'antibiotiques qu'il fit passer avec quelques gorgées d'eau, dévora son sandwich et la moitié du chocolat. Ensuite, il changea son pantalon ensanglanté contre le jean neuf, fit quelques pas en respirant l'air de la nuit, et reprit sa route.

Réfléchissant tout en conduisant, l'Exécuteur se disait qu'il n'avait

commis aucune faute depuis son départ de Philadelphie. Aucune faute susceptible de le faire tomber dans le guet-apens de l'aéroport. Par contre, il avait commis une erreur de jugement en se rendant à la société de transport pour y récupérer son équipement. Seul son instinct lui avait évité le pire à la dernière minute. Les *amici* avaient organisé l'opération de main de maître, ils avaient fait intervenir des moyens exceptionnels. Cela voulait dire que l'enjeu avait une énorme importance. Et il repensa au deuxième rival hypothétique : Sam Anchovny, qui était une émanation directe de la mafia juive de New York en même temps que le premier conseiller de Lorry Mantegna. Si Anchovny était réellement dans le coup, il lui était facile de récupérer les leviers de commandes de toute la drug connection sur la côte Est et la Floride.

Pourquoi pas, aussi, envisager une association entre lui et le frangin Giorgio ? Ça n'était pas incompatible et, vu ainsi, le montage de l'affaire devenait très plausible.

Il atteignit Immokalee plus tôt que prévu. Bien que précaires, des forces lui étaient revenues, suffisamment en tout cas pour qu'il puisse réfléchir objectivement à la situation et prendre un maximum de distance en direction de son objectif.

La seule station-service de la localité était encore ouverte et Bolan put compléter son plein d'essence. Tandis que l'employé s'affairait, il remarqua un type grand et maigre adossé contre la vitrine, dont les yeux étaient fixés sur l'arrière de sa voiture. Manifestement, celui-ci examinait la plaque minéralogique.

Il paya tandis que le grand dégingandé rentrait dans la boutique. Un panneau publicitaire stipulait qu'on pouvait y louer un véhicule, mais Bolan avait déjà compris que c'eût été parfaitement inutile. Un instant plus tard, en effet, il vit le type s'avancer vers un téléphone mural puis décrocher le combiné. L'Exécuteur ne se faisait pas d'illusions, ce type était un indicateur de la mafia, un pion comme beaucoup d'autres qui avaient été alertés et auxquels on avait donné des consignes.

Autrement dit, le passage de l'Exécuteur à Immokalee était maintenant signalé.

Rapidement mais sans précipitation, il quitta la petite ville. Continuer vers le sud pour rejoindre le Highway 41 était trop risqué. Les mafiosi savaient tirer un trait sur une carte et ils en déduiraient forcément sa destination. Il ne lui restait plus qu'à prendre à l'est la petite départementale 846 qui se dirige vers la réserve indienne, puis de gagner Miami en suivant une diagonale orientée au sud-est. Le trajet serait assurément difficile sur des routes en mauvais état à travers les marécages, mais Bolan n'avait pas le choix et il fit une brève prière pour pouvoir atteindre Big Cypress sans se faire

intercepter.

Mais il fallait croire que ce soir-là les dieux ne l'écoutaient pas ou avaient décidé de l'abandonner à son sort. Ce qu'il redoutait se produisit moins de cinq kilomètres après la localité. Il allait virer pour emprunter la 846 lorsqu'un véhicule tout-terrain Bronco en jaillit, lancé à vive allure, et faillit l'emboutir. Un brusque coup de volant fit déraper le Bronco au milieu du petit carrefour où il s'immobilisa un instant avant de repartir, moteur rugissant.

Un bref instant, dans la lumière de ses phares, l'Exécuteur avait distingué plusieurs silhouettes entassées dans le gros véhicule, au moins quatre. Et la rapide volte-face du conducteur ne laissait aucune place à l'incertitude. Les *amici* occupaient déjà la région. Comprenant que leur gibier s'était échappé, ils s'étaient répandus dans un large périmètre autour de Fort Myers. Tout cela dans une manœuvre concertée, dirigée par des experts de *Cosa Nostra*, peut-être d'anciens Gis entraînés à ce genre d'opération. Ils avaient contourné la position de Bolan pendant son arrêt à South Lake City. Pas de doute, l'Exécuteur était de nouveau dans un sale pétrin.

Derrière lui, il voyait déjà les phares de la mafia. Il avait accéléré et pris un peu d'avance, mais il craignait de tomber sur un tronçon accidenté de cette route déjà en mauvais état, sur lequel le 4x4 aurait un avantage certain. Ce qui était sûr, c'est que les cannibales ne le lâcheraient pas. Ils avaient retrouvé leur proie et feraient tout pour refermer leurs gueules dessus, ivres de sang et galvanisés par l'idée de la prime énorme offerte pour la peau de Mack Bolan.

CHAPITRE XII

Un grand type aux épaules musculeuses occupait seul l'arrière d'une Pontiac à l'arrêt sur le parking. Son visage dur se tendait à l'écoute de ce qu'il entendait dans le téléphone portable qui disparaissait presque entièrement dans sa main énorme. Il se nommait Rafaël Stahner; ce n'était pas un « *amico* » dans le vrai sens du terme italien, mais un « contractuel », un mercenaire qui louait ses services à la mafia. Ancien des Commandos, il avait été évincé du corps des Marines pour vol et détournement de matériel militaire. Ensuite, après un essai concluant, il avait été récupéré par *Cosa Nostra* pour ses exceptionnelles qualités d'assassin. Il y avait trouvé sa vraie vocation et s'était fait une réputation de spécialiste en opérations coup de main. On l'avait surnommé « Banco », suite à la manie qu'il avait d'accepter toutes les affaires qu'on lui proposait, de la simple mise à l'amende au meurtre qualifié.

Par certains côtés, il était un peu semblable à Bolan. C'était un technicien froid et dur, capable d'aller jusqu'au bout d'une opération entamée. Mais la ressemblance s'arrêtait là car il ne possédait aucun idéal, aucun sens moral, et la seule conscience qu'il avait était celle de l'appât du gain.

La voix qu'il entendait dans le téléphone était sèche et empreinte d'inquiétude :

— Je ne veux pas qu'un tel échec se renouvelle. Tu m'entends, Raf ?

— Je vous entends, monsieur Morris.

— Ce n'est quand même pas une affaire insurmontable que d'attraper ce type !

— Non, pas insurmontable mais difficile.

— Ne me dis pas qu'on a affaire à Superman. Pour moi, il a eu une chance complètement dingue, c'est tout.

Rafaël Stahner réprima un signe d'agacement.

— Je ne crois pas que ce soit de la chance, monsieur. On n'a pas de la chance deux fois coup sur coup. J'ai étudié la tactique opérationnelle de ce gars, je connais ses états de service et je sais bien de quoi il est capable. Rien qu'en Californie, dernièrement, il a mis en l'air des tas et des tas de *soldati* ainsi que la plupart des chefs de l'Organisation. Et juste avant ça, il est passé sur Washington où...

— Stop ! Moi aussi, je suis au courant. Ça ne signifie pas qu'on doit le laisser recommencer ici, chez nous.

— Evidemment. Je tiens seulement à vous prévenir que ça ne sera pas forcément du tout cuit.

— Dis, tu ne serais pas en train d'essayer de te débîner, Banco ?

Le mercenaire grogna et un rictus sec déforma ses lèvres minces.

— Vous savez bien que je ne me déballonne jamais, monsieur. Mais puisqu'on en arrive aux responsabilités, je vous ferai aussi remarquer que ce sont les hommes d'Angie qui se sont occupés de l'opération à l'aéroport, et ensuite ceux de Danny dans la zone industrielle.

— Ne rejette pas ta responsabilité sur eux, Raf. Ce serait maladroit de ta part.

— Je ne rejette rien du tout, répliqua le mercenaire en s'efforçant de ne rien laisser paraître de sa colère intérieure. En fait, je n'ai jusqu'ici aucune responsabilité dans ce double désastre et vous le savez bien.

— Oui, oui, fit le correspondant. Je ne voulais pas t'accabler mais te faire comprendre à quel point il est important qu'on mette la main sur ce... ce type. Gio s'inquiète, là-bas. Et aussi Sam. Pour nous tous, c'est pas seulement important, c'est vital. Tu comprends ?

— Oui, bien sûr. Je comprends. Je... Attendez, il y a un appel à la radio. Vous restez en ligne ?

— J'attends. Ne traîne pas.

Stahner s'empara d'un talky-walky longue portée. Il écouta durant une demi-minute, posa quelques brèves questions et conclut sèchement :

— Ne cherchez pas le contact, contentez-vous de lui filer le train et demandez immédiatement du renfort aux autres équipes. Vu ?

Tout de suite après il reprit son premier interlocuteur.

— Ça y est, monsieur, on l'a repéré. Il vient d'être vu à la sortie d'Immokalee.

— Ah ! C'est sûr ?

— Certain. Un de nos indics l'avait déjà signalé dans le coin, sa bagnole et le numéro de la plaque concordent.

— Bon, voilà enfin quelque chose de sérieux. De combien d'hommes disposes-tu sur place, Raf ?

— Une vingtaine répartis en cinq équipes.

— C'est pas assez, je vais t'envoyer une partie des effectifs d'Angie.

— Je préférerais être seul avec mes gars pour le coincer et...

— Tu n'as pas à préférer ou non, trancha la voix rêche. On ne peut pas se permettre de laisser filer ce salopard.

— Mais je..., protesta le mercenaire.

— Fais ton boulot et discute pas. Et tiens-moi au courant, hein !

Une tonalité de coupure retentit dans l'oreille de Stahner. Poussant un nouveau grognement, il rangea le radiotéléphone et lança au chauffeur :

— Démarre, Jo. Fonce sur Immokalee, je veux être le premier sur

place.

— Ils veulent nous mettre des bâtons dans les roues ? demanda l'homme au volant.

C'était lui aussi un ancien Marine qui avait été condamné pour le même motif que Rafaël Stahner et renvoyé de l'armée.

— Si tu te mignes pas de conduire cette tire, on aura les abrutis de Danny La Rocca dans les pattes. Et ça me ferait mal au ventre qu'ils touchent un seul cent de la foutue prime !

Reprenant le talky-walky, il cracha :

— Sierra Alpha pour la Deux ! Où en êtes-vous ?

Une voix surexcitée lui vint tout de suite en réponse :

— On suit toujours le mec. C'est sûr que c'est lui, la caisse est bien celle qui a pris de l'essence en ville.

— Ne vous approchez pas trop. Vous avez averti les autres ?

— Affirmatif ! Ils ont dit qu'il se ramenaient plein pot. On dirait que ce mec s'est pas aperçu qu'on le suit, il cherche même pas à nous distancer.

— Méfiez-vous.

— Tu parles ! On fait gaffe.

— C'est Larry ?

— C'est Larry, ouais.

— Tu as assez d'essence ? Il se peut que la cible nous emmène assez loin dans ces saloperies de marécages.

— Ça ira, on en a assez pour aller jusqu'à Miami s'il le faut. Pourquoi est-ce que tu me dis ça, on ne va tout de même pas le laisser filer jusqu'à la côte ?

— Sûrement pas ! Mais faut s'attendre à tout avec lui. C'est pas un rigolo, sois sûr qu'il vous a déjà repérés et que s'il ne cherche pas à se tailler à toute pompe, c'est qu'il a une vacherie de plan en tête. Tu sais comment on l'appelle ?

— Bolan la Pute ! claironna la voix de Larry. Moi, j'ai salement envie de me payer une pute ce soir.

— Fais gaffe que cette pute de merde te refile pas une mauvaise chaude-pisse, si tu vois ce que je veux dire.

— Il paraît qu'il a du plomb dans la carcasse.

— C'est ce qu'on prétend, mais ça ne veut pas dire que le coup sera facile.

— Peut-être. Mais je compte déjà les gros billets, Raf.

— Compte surtout sur ton calibre si tu dois te trouver en face de lui.

— Merde ! Cet enfoiré est seul et il a dû pisser une bonne partie de son sang.

— Arrête de discuter, Larry. Je ne veux plus t'entendre jusqu'à ce que les autres équipes aient bouclé le coin. Vu ?

— Ouais, Raf. Je suis muet comme une huître.

Reposant la radio, Stahner vérifia un pistolet-mitrailleur Ingram M-10 qu'il utilisait fréquemment pour des opérations où la vitesse d'exécution prévalait au-dessus de toute autre considération. C'était une arme de poing tirant des munitions de .45, d'un faible encombrement et très maniable.

En la circonstance présente, il aurait préféré un M-16 ou un AK-47 d'une puissance et d'une portée supérieures, mais il n'avait pas eu le temps de s'en équiper. Il lui avait fallu foncer d'un coup sur la trace de Mack Bolan, sans pouvoir préparer la mission, alors que ces crétins de la bande à Danny et Angie avaient eu tout le temps qu'il fallait pour tendre leurs filets. Tout le temps de s'organiser et de mettre des renforts en place. Pourtant, ce sale con avait réussi à leur filer entre les doigts comme si ça avait été pour lui une partie de plaisir !

On avait dit à Stahner qu'il était sans arme à sa descente d'avion, mais qu'il avait piqué un flingue à un homme de Danny La Rocca. Peut-être aussi avait-il récupéré un P-M ou autre chose dans l'affrontement de la zone industrielle. Même blessé, un type comme lui était capable d'occasionner beaucoup de dégâts s'il se trouvait acculé.

Rafaël Stahner avait lu et entendu beaucoup de choses sur Bolan le Fumier, entre autres que celui-ci appliquait pratiquement la même tactique de combat que celle en usage à l'époque de la guerre du Viêt-Nam. C'était comme lui un ancien militaire, un connard de troufion médaillé qui savait organiser une attaque-éclair, prévoir un repli technique, contre-attaquer au moment où l'adversaire s'y attendait le moins, et manipuler l'action psychologique, l'intox dans les rangs adverses. On avait dit à Stahner que la famille de Bolan, des années plus tôt, s'était fait liquider dans une affaire de fric ou de prostitution, il ne savait pas trop. Il était rentré du Viêt-Nam et s'était mis à canarder à tout-va ceux qu'il tenait pour responsables de la connerie. Par hargne, pour se venger, bien sûr. Mais Stahner n'avait jamais compris exactement pourquoi ce mec continuait à s'acharner à faire la guerre à l'Organisation. Il ne faisait pas ça pour le fric, il ne travaillait pas pour le gouvernement...

En tout cas, pas de doute, il était salement venimeux et dangereux comme un cobra. Et ce ne serait probablement pas de la tarte que de lui refiler une giclée de plomb dans les naseaux.

CHAPITRE XIII

La partie de chasse dont Bolan était de nouveau l'enjeu se présentait bizarrement. Derrière lui, le Bronco maintenait une distance constante, accélérail quand lui-même accélérail et rétrogradail quand c'était nécessaire. Il l'avait vérifié à plusieurs reprises.

Dans l'obscurité de l'habicacle, il eut un froid sourire. Ce n'était pas une poursuite, pas non plus une filature. Les chasseurs de scalp attendaient d'évidence que quelque chose se produise. Et ce quelque chose concernait sans aucun doute l'arrivée d'un renfort de troupes.

Pire encore, les *amici* pouvaient être déjà en train d'organiser un encerclement de tout le secteur, de bloquer toutes les voies de sortie, y compris les petites routes départementales. Alors, il serait fait comme un rat.

Il se souvint qu'il avait confisqué un talky-walky à un soldat de la mafia en s'échappant de la zone industrielle. Il le sortit du vide-poches et le brancha. La fréquence préréglée était vraisemblablement celle qui servait à toutes les équipes de mafiosi lancées à sa recherche, mais pour le moment l'appareil était muet.

Dans son rétroviseur, il apercevait toujours les phares du Bronco, parfois en plein dans l'axe, parfois filtrés par les arbres touffus de la forêt qu'il traversait. Il roulait depuis environ cinq minutes sur cette route sinueuse traversant les marécages. Il se demandait de quelle manière les *amici* s'y prendraient pour lui couper la route. S'ils prenaient la route 832 qui était parallèle à la sienne, au nord, ils auraient un trajet beaucoup plus important à effectuer et devraient rouler aussi beaucoup plus vite. Ce qui n'était pas chose aisée sur ces chaussées traîtresses.

Bolan disposait donc d'un délai. Un délai minime mais qui pouvait lui permettre de se tirer d'affaire avant que la toile d'araignée soit entièrement tissée.

Subitement, la radio lança un couinement et une voix autoritaire jaillit :

— Sierra Alpha à toutes les équipes ! Répondez par ordre et communiquez position.

— Sierra Unité, répliqua quelqu'un. On roule 832, on arrive bientôt sur le croisement de la 833.

— O.K. Prenez la 833 et placez-vous en attente sur la 846... Sierra 2 ?

— Toujours en visuel de l'objectif. Même situation, sept minutes depuis la prise en charge.

— Signalez immédiatement tout changement.

— Pas de problème pour l'instant.

— Sierra 3 ! annonça une autre voix. Nous fonçons sur le Highway 80. Quelles sont les consignes ?

— Poursuivez jusqu'à Clewinston et bloquez la 846 en final.

— Bien compris, Sierra Alpha.

Il y eut encore deux autres échanges radio rapides et concis avant que le silence retombe. Bon, cela faisait cinq équipes en tout. Cinq véhicules lâchés après lui dans une manœuvre en tenaille, sans compter le leader qui devait se tenir à l'arrière pour planifier et superviser l'opération. Celui-là n'était pas un tonton flingueur à la petite semaine. D'après le ton froid de sa voix et sa précision, c'était probablement un ancien militaire, un type entraîné à ce genre d'opération.

Etant donné ce que Bolan venait d'entendre, une équipe de chasseurs était en mouvement sur la départementale 832, une route située plus au nord et parallèle à celle qu'il suivait. Elle devait s'engager ensuite sur la 833 pour venir couper le chemin à l'Exécuteur. Le Bronco qui le suivait de près abritait l'équipe Sierra 2, et un autre véhicule accourait par le haut sur une voie rapide afin de venir renforcer l'embuscade dont la première équipe était chargée. Une autre encore roulait plus au sud dans le but évident de lui couper la retraite au point de rencontre de la seule échappatoire possible, et la dernière patrouille suivait à quelques minutes derrière le Bronco.

O.K. C'était bien d'une manœuvre de bouclage qu'il s'agissait. Et ces cinq équipes n'étaient vraisemblablement qu'une première vague de flingueurs lancée à la hâte. Il en viendrait sûrement d'autres. Il fallait éviter à tout prix de se laisser envelopper dans ce secteur, sinon c'en serait fini.

Bolan rageait. Il pestait contre lui, bien qu'il n'eût pas commis d'erreurs grossières auxquelles il aurait pu imputer l'extraordinaire manque de chance qui semblait s'acharner sur lui. Et pourtant, depuis son arrivée à Fort Myers, il s'était fait presque constamment pourchasser par les cannibales, n'avait pu que se désengager in extremis de diverses chausse-trapes, et à présent il n'avait d'autre possibilité qu'une retraite en catastrophe.

Continuer de se replier devant l'ennemi n'était pas une solution. Il avait compris qu'il bénéficiait d'un léger répit, il fallait en profiter. Il décida donc de bousculer les événements, de prendre la racaille mafieuse de court.

Brusquement, il enfonça l'accélérateur et l'Oldsmobile bondit sur la chaussée difficile, distançant rapidement le Bronco. Mais très vite les phares réapparurent dans le rétroviseur. Ces types connaissaient leur boulot. Il le fallait bien, c'était l'unique prétexte qu'ils avaient pour continuer à vivre. L'Exécuteur les ridiculisait depuis trop longtemps,

ils voulaient le voir mort, les tripes à l'air et la tête au bout d'un bâton pointu.

Bolan ne cherchait pas à leur échapper. Il ne voulait pas gagner des kilomètres, mais du temps, des secondes précieuses pour tenter ce que d'aucuns auraient qualifié de folie. Et maintenant qu'il avait pris sa décision, ces secondes lui paraissaient durer indéfiniment, le galvanisaient, renforçaient son instinct guerrier et sa soif d'action. Il ne fuyait plus devant l'ennemi. Il s'apprêtait à le combattre avec une froide efficacité.

Quelques instants plus tard, il négocia un virage sans ralentir, passa sur un petit pont en saillie qu'il avait vu au dernier moment et les quatre roues décollèrent sur au moins dix mètres avant de retomber lourdement en chassant. C'était exactement ce dont il avait besoin.

Luttant pour amortir le dérapage, il poursuivit sa route sur une cinquantaine de mètres, puis freina tout en dirigeant le véhicule sur une sorte d'accotement couvert de feuilles d'arbres. L'Oldsmobile était à peine immobilisée quand il en jaillit après avoir éteint ses phares et il se mit à courir en direction du pont, apercevant déjà le faisceau des phares lécher les arbres. Il vit clairement le Bronco qui débouchait du virage, lancé à pleine vitesse. Ainsi que lui-même, le conducteur du 4x4 n'aperçut que trop tard la dénivellation due au pont et l'Exécuteur ressentit presque physiquement le stress brutal qui s'emparait de lui, la poussée d'adrénaline dans son corps.

Comme s'il franchissait un toboggan, le gros véhicule décolla violemment de la chaussée pour un vol plané spectaculaire, et son chauffeur commit l'erreur instinctive de vouloir contrôler la trajectoire alors que les roues ne touchaient pas encore le sol. La reprise de contact fut violente et désastreuse. Emporté par sa masse, le Bronco entama une brutale glissade en travers de la route, percuta de son flanc un arbre qui résista au choc et l'envoya valdinguer dans un tourbillon accompagné d'un hurlement de pneus. Puis ce fut une série de tonneaux qui couronna la trajectoire en folie. Au hurlement de pneus succéda un affreux grincement de tôles déchirées tandis que Bolan percevait des cris stridents poussés par les occupants de la carcasse tordue qui n'en finissait pas de rebondir sur elle-même.

Il n'en avait pas espéré autant. Il avait envisagé que le passage du pont à grande vitesse déséquilibrerait le Bronco comme cela avait été le cas pour lui-même et qu'il pourrait profiter de la circonstance pour mitrailler ses occupants.

Le Beretta au poing, il s'approcha de la masse bosselée et entendit de faibles gémissements. Il soupira en comprenant qu'il lui faudrait donner le coup de grâce aux blessés. Le tout-terrain gisait sur le côté, une portière arrachée et le toit à moitié enfoncé. L'un des *amici* de

l'équipe avait été propulsé hors de l'habitacle à travers le pare-brise en miettes, la gorge tranchée par un morceau de tôle en saillie. Le chauffeur avait la poitrine enfoncée par le volant mais il vivait encore. La tête de côté, les yeux voilés, il respirait par à-coups en émettant des râles syncopés.

A l'arrière, deux autres hommes gisaient pêle-mêle contre la portière qui se trouvait plaquée contre la chaussée. Ceux-là aussi étaient toujours en vie, sérieusement abîmés, mais encore capables de geindre et de se lamenter.

— Putain, je sens plus mon bras... J'ai l'impression qu'il est pété...

— Où est Carlo ? Qu'est-ce qu'il fout, ce connard ?

— J'en ai rien à cirer de Carlo. Bon Dieu, Larry, je suis salement amoché.

— Ta gueule ! Fais pas chier, Max. Cet enculé de Bolan est en train de se casser pendant qu'on est là comme des merdes. Faut avertir Raf...

Max aperçut une tête au-dessus de lui.

— C'est toi, Carlo ?

— Négatif, répondit Bolan en lui tirant une balle de 9mm Parabellum entre les yeux.

Son copain geignard reçut la même dose de plomb et l'Exécuteur s'occupa ensuite du chauffeur. Une seconde plus tard, il entendit un coup de feu pas très loin et se laissa tomber contre la carcasse du Bronco. Puis un second, et un troisième. Mais il n'y eut aucun impact dans la proximité immédiate de Bolan. Ce n'était pas dans sa direction qu'on tirait. A une quinzaine de mètres, allongé au sol, un flingueur avait pris pour cible la masse sombre de l'Oldsmobile à une trentaine de mètres de là. Sans doute sonné par le carambolage, le type ne réalisait pas bien la situation et tirait sur ce qu'il croyait toujours être l'objectif.

— Carlo ? lui cria Bolan en s'approchant.

Le tir s'interrompt et un visage se tourna lentement. Dans l'obscurité relative de la nuit, Bolan vit qu'il était maculé de sang et piqué d'éclats de verre. Un cas typique d'état de choc, une disposition nerveuse au cours de laquelle on continue de commettre des actes programmés sans chercher à comprendre ce qui se passe. Le Beretta le délivra proprement de sa transe et Bolan, abandonnant le lieu du carnage, marcha vers sa voiture avec la sensation soudaine et affreuse que la blessure de sa hanche était en train d'enfler démesurément.

CHAPITRE XIV

Après l'action, il s'était relâché et ça ne lui valait rien. Il respira profondément en grinçant des dents, comprima de la main son côté blessé et s'installa au volant. A présent, il avait une décision rapide à prendre : poursuivre son chemin le plus vite possible pour tenter de passer avant que la tenaille se referme sur lui, ou rebrousser chemin en espérant que les *amici* le croiraient toujours lancé sur le même axe.

La seconde possibilité était tentante. A plusieurs occasions, Bolan avait sauvé sa vie en faisant le contraire de ce qu'attendait l'ennemi. Mais cette fois le contexte était différent. Il fallait s'attendre à un branle-bas général lancé depuis Fort Myers et d'autres vagues mafieuses n'allaient pas tarder à déferler dans le coin. De plus, d'après les messages radio interceptés, une équipe de renfort suivait le Bronco à quelques minutes d'intervalle.

Il décida donc de se relancer en avant pour tenter de passer avant que les mafiosi referment leur tenaille.

Quelques instants plus tard, il commença à sentir une odeur d'essence qui s'amplifia ensuite. Une balle tirée à l'aveuglette par le dénommé Carlo avait sans doute touché le réservoir et c'était une chance qu'il n'y ait pas eu d'explosion. Le niveau de la jauge du tableau de bord baissait très vite. Quelle distance avait-il parcourue depuis le lieu de l'affrontement, un kilomètre, deux peut-être ? Franchir les mailles du filet avant qu'elles se resserrent devenait une hypothèse plus qu'aléatoire. Il devait pourtant gagner du terrain pour se donner une éventuelle opportunité de lâcher la meute hystérique accrochée à ses basques. Accélérant tant qu'il le pouvait compte tenu de l'état de la chaussée, il parcourut ainsi près de cinq kilomètres, la jauge à essence descendant à une vitesse vertigineuse.

Quelques centaines de mètres plus loin, l'Oldsmobile se mit à hoqueter puis à tousser et s'arrêta d'un coup. Terminus.

Bolan passa la bretelle du mini-Uzi sur son épaule droite, glissa le Beretta dans sa ceinture à laquelle il accrocha également le talky-walky, et s'apprêta à quitter le véhicule. Mais, tout d'abord, il tendit l'oreille pour écouter les bruits de la forêt marécageuse, crut entendre au loin un bruit de moteur, mais peut-être était-ce simplement le bourdonnement sourd qui lui emplissait la tête depuis quelque temps. Ses forces faiblissaient, il avait perdu beaucoup trop de sang et des troubles consécutifs à cette hémorragie étaient déjà en train de se manifester.

Si les *amici* trouvaient l'Oldsmobile là où elle était tombée en panne, ils lanceraient des recherches à partir de cet endroit. Il ne

fallait pas leur faciliter la tâche. Enclenchant la première vitesse, Bolan actionna le démarreur. Avec de petites secousses ahanantes, la voiture se mit à rouler vers le côté de la route et il l'engagea ensuite sur un espace couvert de branches et de feuilles mortes, à travers les arbres. Heureusement, la batterie possédait une bonne charge. Lorsqu'il eut parcouru ainsi une vingtaine de mètres, il cessa de tirer sur le démarreur et mit pied à terre pour vérifier s'il s'était suffisamment engagé dans la forêt. Il découvrit qu'il avait arrêté le véhicule à moins de deux mètres d'une dénivellation assez profonde de terrain. En contrebas, il y avait ce qui lui sembla être une étendue de vase d'où s'échappait une odeur putride. Evidemment, la chaussée avait été implantée en élévation par rapport au marais.

Reprenant place au volant il continua de vider la batterie pour faire franchir quelques mètres supplémentaires au véhicule, ouvrit la portière et sauta tandis que la caisse hoquetante se mettait à dévaler la pente. Il la vit ensuite s'enfoncer mollement dans la boue avec un bruit de succion, souhaita que la fondrière s'en empare complètement et retourna sur ses pas.

Ce qu'il venait de voir n'incitait pas Bolan à partir à travers bois. Le marécage était plein de pièges qu'il ne pourrait pas facilement éviter de nuit. Une lune presque pleine l'observait d'un air ironique dans le ciel, répandant une certaine clarté sur la route qu'il longeait. Mais, sous le couvert des arbres, c'étaient les ténèbres. Mack Bolan, pourtant, ne pourrait pas continuer sur cette bande d'asphalte.

Maintenant, il en était sûr, il entendait le bruit d'un véhicule. A quelle distance ? Il était incapable de le déterminer.

Les trois hommes s'étaient approchés prudemment du Bronco retourné sur le flanc, laissant le chauffeur au volant d'une jeep Cherokee. L'un d'eux examina l'intérieur du tas de ferraille à l'aide d'une torche électrique, tandis que les deux autres scrutaient l'obscurité environnante.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il soudain. C'est un vrai massacre !

— Quoi ? fit nerveusement le chef de l'équipe.

— C'est pas un accident, sûrement pas.

— T'as trouvé ça tout seul ? Bien sûr que c'est pas un accident. Le fumier a tendu une embuscade.

— Tous les trois ont pris une bastos en pleine tronche. Et Steve a la gorge ouverte d'une oreille à l'autre. Putain ! C'est pas croyable.

— Lui aussi a pris une prune dans la gueule, s'écria l'un des nouveaux arrivants.

Il venait de découvrir le corps de Carlo sur le côté de la route.

Puis une radio crépita :

— Sierra 5 !

— Ouais, fit le chef d'équipe. On vient de trouver la 2... C'est dégueulasse, ce qui s'est passé.

— Rapport !

— Tous les gars se sont fait foutre en l'air. C'est tout frais, ils en ont pris plein la gueule et y a plein de raisiné partout !

— Pas de commentaire ! Maintenez la position et attendez.

— Faites gaffe, il y a un putain de pont vachement dangereux à passer.

La radio se tut. Le mafioso qui avait examiné l'intérieur du Bronco tournait maintenant autour comme s'il cherchait un quelconque indice. Deux autres arpentaient la chaussée, essayant de comprendre ce qui s'était passé en observant les traces du carambolage. Ils étaient tendus et leurs regards reflétaient la crainte qui leur tordait les tripes.

Moins d'une minute plus tard, une Pontiac grise arriva vivement et son chauffeur ralentit juste ce qu'il fallait pour passer le pont avant de venir se garer derrière le Cherokee. Raf Stahner en descendit, aussitôt rejoint par le chef d'équipe.

— C'est incroyable, dit ce dernier en désignant du bras l'amas de tôles renversé sur le côté. L'enfoiré a dû les attendre et les mitrailler comme un dingue.

— Il a un PM ?

— On n'en sait rien. Peut-être qu'il avait piqué un P-M à un de nos gars. C'est quand même triste pour eux.

— Triste ou pas triste, ils ont récolté ce qu'ils méritaient, déclara sèchement le chef des opérations.

— Comment ça ? s'insurgea le mafioso.

— Je leur avais dit de tenir la distance, pas de se lancer comme des cons sur ce type. Larry y est passé aussi ?

— Ouais, comme les autres. La tête éclatée. Cette ordure est pire qu'un fauve, Raf. J'suis sûr qu'il les a tranquillement attendus après ce virage et peut-être qu'il avait de l'explosif avec lui...

— Ne dis pas de conneries. Il a seulement un calibre et peut-être un P-M.

A une vingtaine de mètres, un *soldato* lança :

— J'vois pas de trace de sa guindé. Normalement, il devrait y en avoir...

Stahner haussa les épaules. Qu'est-ce qu'ils croyaient, ces cons de Ritals, que Bolan allait baliser son passage pour faciliter les recherches ? C'étaient des manches qui n'avaient aucune notion des techniques de combat, pas plus que des méthodes employées par Bolan. Tout ce qu'ils savaient faire, c'était exhiber leurs pétoires pour frimer. Lui se doutait bien que le salopard était déjà loin.

Il s'apprêtait à décrocher la radio de sa ceinture quand un pistolet-mitrailleur se mit à crachoter de l'autre côté de la route.

Instinctivement, il posa la main sur la crosse de son fusil d'assaut pendu en bandoulière, puis se ravisa. A côté de lui, le chef d'équipe avait eu le même réflexe mais il avait compris lui aussi. Il aboya :

— T'as fini tes conneries, Marco ?

La rafale s'interrompit.

— Bon Dieu, il était là ! s'écria un soldat mafioso, un P-M pointé devant lui.

— Où ça ? s'inquiéta un autre homme de l'équipe.

— Là, de l'autre côté. J'ai vu bouger les branches !

— T'as vu bouger du vent, oui.

— Merde ! Y a pas de vent.

Le chef du groupe se racla la gorge, regarda Stahner et déclara d'une voix incertaine :

— Et s'il était vraiment encore dans le coin ? J'ai entendu dire que ce mec fait toujours le contraire de ce qu'on croit.

— Avec une balle dans le coffre ?

— Pourquoi pas ? Personne sait où il l'a encaissée.

— Tu vois peut-être sa bagnole dans les environs ? ironisa sèchement Stahner.

— Bien sûr que non, mais ça ne veut pas forcément dire que...

L'ancien GI balaya l'objection de la main puis envoya dans son talky-walky :

— A toutes les unités ! Accélérez et démerdez-vous pour boucler le secteur. Accusez réception !

On lui répondit sans délai :

— Sierra 4 en place !

— Sierra 3 en approche du point d'interception.

— Sierra Unité en place !

— O.K. Ouvrez les yeux, la cible se dirige vers vous.

Après qu'il eut raccroché sa radio, le chef de groupe lui demanda :

— Tu crois vraiment qu'il va essayer de passer au travers du dispositif ?

— C'est tout ce qui lui reste à faire, répliqua Stahner.

Puis, élevant la voix :

— O.K., les gars, Sautiez dans votre tire et poursuivez. Rappelez-vous ce qui vient d'arriver à la Deux et roulez pas comme des abrutis. Exécution !

Lui-même rejoignit sa Pontiac, prenant place à côté de son chauffeur.

— Quelle bande de connards, cracha ce dernier en observant le Cherokee en train de contourner la carcasse accidentée.

Stahner grinça :

— Ils pètent de trouille. Ces gus n'ont rien dans la culotte. Le seul qui était à peu près capable, c'était Larry.

— Tu crois qu'ils arriveront à arrêter Bolan ?

— C'est pas certain. Je compte plutôt sur l'arrivée en masse des gars de La Rocca. Tout compte fait, c'est une aubaine.

— Ils ne sont sûrement pas mieux que ceux-là.

— T'as raison, Jo. Mais on aura une trentaine de mecs supplémentaires. La seule chose qui les motive, c'est la putain de prime.

— On leur laisserait tout ce fric ?

— Dix pour cent seulement, ricana l'ex-GI.

Jo Moser rit à son tour, puis cessa brusquement en réfléchissant à ce que voulait dire ce « on ». A quel taux Stahner l'incluait-il dans l'opération ?

Un peu plus tard, il dit encore :

— Au-delà des phares, on voit rien dans cette merde de marais. Pour repérer Bolan, ça va pas être du gâteau.

— Ils ratisseront toute la zone à pied. Et s'ils ne le trouvent pas cette nuit, on continuera les recherches demain. Nous aurons un hélico.

Stahner poussa un grognement de contrariété. Il allait falloir contacter ce gros porc de Momo pour le tenir informé. Ça faisait partie du contrat.

— Monsieur Morris ? fit-il dans son radiotéléphone. C'est Raf.

— Comment ça se passe ? renvoya la voix rêche de Morris Sala.

— On a déjà établi un contact, mais il faudra jouer les prolongations.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne vous inquiétez pas, on le tient presque. Tout le coin est sous contrôle.

— Je voudrais croire qu'il n'y aura pas d'erreur cette fois.

— Faites-moi confiance, Morris. Je lâche jamais prise. Où en sont les renforts ?

— Ils ne devraient plus tarder à arriver là-bas, tu seras averti par la radio.

— Bien. Je reste en écoute sur le canal habituel.

— Ecoute...

— Oui.

La voix dans le téléphone se fit rauque.

— Attrape ce type, Raf. Attrape-le.

— Je fais tout pour ça.

— Ramène-moi un souvenir de lui et ta fortune est faite. Tu as compris de quel souvenir je veux parler ?

— Y a pas d'erreur, monsieur Morris. Ce sera fait.

La communication fut coupée. Stahner s'emplit les poumons d'air et ses dents grincèrent. Oui, il voyait très bien de quel souvenir

« Momo » parlait. La tête du fumier dans un paquet-cadeau. Malgré le manque d'entraînement des hommes qu'il avait sous ses ordres, il estimait que l'affaire serait bientôt dans le sac. Un mec seul, blessé et muni seulement d'un pistolet, ne pouvait évidemment pas tenir contre une troupe armée jusqu'aux dents. Surtout que lui, Raf Stahner, tenait les rênes de toute l'opération. Bolan pouvait toujours essayer de se tirer en douce ou de planquer son cul dans les marais. Il n'en sortirait pas.

CHAPITRE XV

Au bout de dix minutes de marche forcée, il lui semblait que l'air qu'il respirait lui brûlait les poumons. Et c'était comme si un essaim de guêpes s'était introduit dans sa tête pour y bourdonner inlassablement. Parfois, sa volonté faiblissait et un sentiment pernicieux lui suggérait de s'arrêter, de tout laisser tomber. De s'abandonner. Mais il ne voulait pas écouter ce conseil odieux, il n'était pas question de baisser les bras alors que l'ennemi le talonnait.

Un peu plus tôt, il avait entendu au loin une rafale de mitrailleuse tirée sur une cible hypothétique. Les *amici* étaient nerveux, Bolan comprenait pourquoi. Ils avaient découvert le Bronco et son macabre contenu. Il y avait de quoi leur donner à réfléchir et refroidir leur ardeur.

Il avait pensé un instant à utiliser la radio accrochée à sa ceinture pour écouter l'ennemi, mais il avait refoulé cette idée. Tant qu'il resterait silencieux, il aurait une chance de passer inaperçu.

Il venait d'atteindre une courbe de la route quand il distingua l'amorce d'un chemin qui s'enfonçait dans les marais. Il avait failli ne pas le voir tant le sentier était encaissé. Ce fut à cet instant qu'il eut vraiment conscience qu'un véhicule était en approche derrière lui, à une distance inappréciable. Machinalement, il s'enfonça à l'abri des arbres et se coucha sur le sol humide.

Des phares léchèrent les arbres, puis un ronronnement grave se fit entendre. Le véhicule circulait à allure modérée et plusieurs paires d'yeux étaient certainement en train d'inspecter les bas-côtés ainsi que la chaussée aussi loin que portait le faisceau lumineux.

Il compta une quinzaine de secondes avant que la caisse, une jeep Cherokee, parvienne à quelques mètres de sa position, la regarda s'éloigner, prêt à canarder ses occupants si ça devenait indispensable. Mais le 4x4 continua sur sa prudente trajectoire.

Il eut un mince sourire et se releva. Les *amici* n'avaient pas aperçu le chemin qu'il avait repéré un peu plus tôt. Pour l'instant, ils cherchaient toujours un véhicule, pas un homme à pied. Et c'était peut-être ce qui allait permettre à Bolan de s'éloigner sans se faire accrocher.

S'engageant dans le sentier, il hâta le pas en soufflant mais il dut bientôt ralentir car il ne voyait presque plus où il mettait les pieds. En tout cas, c'était un sol ferme, peut-être une sente tracée depuis longtemps par des animaux. Il avait lu sur des brochures touristiques que ces marais abritaient une faune incroyable et qu'ils recelaient encore des alligators. Il eut un sourire désabusé en s'imaginant l'une

de ces charmantes bêtes ouvrant grand la gueule pour l'engloutir. Mais ce n'était pas plus effrayant que la perspective de se faire broyer par la gueule du monstre mafieux.

Les alligators avaient l'excuse de tuer pour se nourrir, pour survivre. La mafia, elle, tuait, volait, pillait et déshonorait uniquement pour assouvir le vice le plus misérable qui fût. Un appétit féroce de domination, de pouvoir sur les autres qu'elle considérait comme un troupeau de brebis qu'il est aisé de tondre après l'avoir terrorisé.

Le souffle court, la poitrine en feu, il dut s'arrêter dans une petite clairière et s'assit contre un tronc d'arbre. Il mangea le reste de la tablette de chocolat pour se donner un peu de forces. Mais ce qu'il ne pouvait assouvir, c'était une soif qui le tenaillait depuis qu'il avait poussé l'Oldsmobile dans la fondrière. Il aurait donné n'importe quoi pour boire un peu d'eau.

Le pistolet-mitrailleur lui paraissait devenu d'une lourdeur extrême, il avait l'impression que la bretelle lui cisaila l'épaule. Le prenant dans la main pour le poser à côté de lui, il s'aperçut que le chargeur n'était plus sous la culasse. Peut-être s'était-il désenclenché quand Bolan avait sauté de l'Oldsmobile. De toute façon, il ne contenait plus que quelques cartouches. Il lança l'arme inutile dans l'ombre d'un fourré, attendit encore un peu pour récupérer son souffle avant de reprendre sa progression.

Il ne sut pas combien de temps il avait marché lorsqu'il entendit de nouveau le passage d'un véhicule. Était-ce le même ou un autre ? Ça n'avait pas d'importance, d'après l'éloignement cela se passait toujours sur la route. Ouais, ça n'avait pas d'importance. Mais il se sentait aussi faible qu'un nouveau-né.

Avançant dans une sorte d'irréalité douloureuse, il ne se demandait même plus où il allait aboutir, se contentant de progresser, d'utiliser au mieux l'énergie qui lui restait encore. Il faisait frais, presque froid, mais Bolan avait le front brûlant. Une fièvre sournoise l'envahissait rapidement.

Il savait qu'il aurait dû s'arrêter depuis longtemps pour éviter de griller le reste de ses forces, pour éviter l'aggravation de ses blessures. Mais comment pouvait-il prendre le temps de s'arrêter quand une cohorte de cannibales lui courait aux fesses sans lui laisser de répit ? Cela faisait des années qu'il ne pouvait plus s'arrêter. S'il céda à la lassitude, à l'épuisement, les *amici* lui tomberaient dessus et lui feraient subir toutes les subtiles délicatesses dont ils sont capables.

De nouveau il dut s'arrêter. Sa jambe droite était comme du plomb. Malgré les antibiotiques, une infection s'était sans doute déclarée dans sa hanche, se propageant ensuite dans la cuisse. En l'occurrence, le produit n'avait fait que ralentir l'infection.

Il eut un souvenir nébuleux des paroles qu'il avait dites à Harold

Brognola, au téléphone : « Je ne vais pas rester longtemps en Floride. » Tu parles ! Il se pouvait bien qu'il y reste pour de bon, que les marais de Big Cypress soient son tombeau.

De toute façon, il y avait longtemps qu'il était une sorte de zombie qui courait après la mafia, prenant des risques fous chaque fois qu'il lançait son blitzkrieg. Il était devenu un mort-vivant. Qu'avait-il alors à perdre ?

Il n'avait plus qu'une notion quasi subconsciente du chemin qu'il avait parcouru et, curieusement, sa souffrance s'amenuisait. La douleur se diluait en lui sous forme d'une chaleur moite et il se sentait soudain léger.

Une nouvelle fois, il s'arrêta et se laissa glisser au sol, essayant de contrôler les battements beaucoup trop rapides de son cœur. Il lui sembla entendre de menus bruits dans une relative proximité, comme si quelqu'un approchait prudemment, et il affermit sa main sur la crosse du Beretta. Bientôt, pourtant, il ne perçut plus rien. Il pouvait se relâcher un certain temps, reprendre quelques forces avant de continuer. Oui, il avait besoin de récupérer. Pour l'instant, la forêt bourbeuse était son alliée, il en faisait partie, se confondait avec elle.

CHAPITRE XVI

Il s'était endormi malgré tous les efforts déployés pour rester vigilant. Et, à présent, il flottait dans un état de demi-conscience avec le souvenir d'un rêve en plusieurs épisodes. Des mains rudes s'étaient emparées de son corps, on l'avait transporté, fouillé, puis aspergé d'essence. Il avait encore en tête cette odeur d'essence. Voulait-on le faire griller comme une bête qu'un chasseur suspend au-dessus d'un barbecue ? Et puis aussi, quelqu'un le piquait avec un objet pointu, à la hanche et sur sa poitrine. Peut-être voulait-on vérifier s'il était toujours vivant.

Il eut conscience qu'il gémissait. Et une lumière crue l'aveugla, l'obligea à refermer vivement les yeux. Où était-il ? Il avait cru un instant avoir discerné un visage penché sur lui. Rassemblant sa volonté, il rouvrit prudemment les yeux et eut une vision trouble, comme la première fois. Puis un grand calme se fit en lui et, peu à peu, il retrouva une perception un peu moins confuse de son environnement immédiat.

Sa première impression fut que le visage entrevu était celui d'un ange. Était-il au paradis ? C'était stupide d'avoir une telle pensée. Le paradis ne se trouvait pas sur le chemin de Mack Bolan. Depuis bien longtemps, c'était vers l'enfer qu'une main invisible, cruelle et impitoyable le dirigeait.

Le visage penché vers lui était beau. En même temps, il sentait un parfum bizarre mais discret et il se dit qu'il ne pouvait être ni au paradis ni en enfer puisqu'il éprouvait une sensation physique. Respirant une bouffée d'air parfumé, il voulut se redresser mais n'y parvint pas. Et, quelque part, il entendit une voix :

— Il revient à lui...

Une voix féminine, toute proche et aussi cristalline que les notes d'une harpe.

D'un coup, il recouvra toute sa lucidité, tourna lentement la tête. Une jeune femme entassait des objets dans une bassine en plastique, près de lui, et l'observait avec un sourire rassurant. Elle était brune, les cheveux longs et d'un noir de jais, était vêtue d'une chemise rouge et d'un jean qui moulait des hanches aux courbes très agréables.

Sur une table de chevet, un morceau d'écorce brûlait doucement. C'était ce qui parfumait l'atmosphère. Les relents d'essence n'existaient que dans sa tête.

Une autre fille, d'apparence beaucoup plus jeune, était en train de plier une couverture à l'autre bout de la pièce, vêtue d'une robe, celle-là.

Il était étendu sur un lit, recouvert d'un drap et d'une couverture qu'il souleva avec précaution pour s'examiner, grimaça en s'apercevant qu'il était entièrement nu. Une bande médicale lui enserrait le torse et on avait appliqué un gros pansement sur sa hanche.

— Où suis-je ? s'enquit-il, se rendant immédiatement compte de la platitude de sa question.

— En sécurité, lui répondit la fille la plus âgée.

— C'est vous qui m'avez déshabillé ?

— J'y ai participé. Comment vous sentez-vous ?

Il soupira.

— Ça va, à part que j'ai un peu l'impression d'être passé sous un tank. Cette odeur d'essence, c'était quoi ?

Elles échangèrent un coup d'œil et la plus âgée répondit :

— Celle du camion dans lequel nous avons dû vous cacher une certaine partie de la nuit.

— Me cacher ?

— Vous ne vous souvenez pas ? Il y a beaucoup de gens qui vous cherchent.

Oui, bien sûr que Bolan se souvenait. Il y avait eu aussi la même odeur dans l'habitacle de l'Oldsmobile, tandis qu'il tentait d'échapper aux *amici*. Tous ses souvenirs récents lui revinrent, se rassemblèrent clairement et, bien sûr, il n'en éprouva aucun plaisir.

Il soupira, demanda encore :

— Qui êtes-vous ? Comment m'avez-vous amené ici ?

— C'est George qui vous a trouvé.

— George. Votre mari, peut-être ?

— Non, notre frère, à Theresa et à moi. Mon nom est Margarita. Margarita Pahokee.

— Indienne ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle comme si c'était une évidence. Nous vous avons soigné et nous nous sommes relayés toute la nuit et la matinée pour surveiller l'état de votre guérison.

Il réussit à sourire.

— Donc, je suis guéri ?

— Sûrement pas encore. Il faut attendre que vos blessures se cicatrisent. George vous a recousu à la hanche, la plaie avait suppuré et il y avait un début d'infection. Heureusement, la balle qui vous a touché est ressortie, mais l'os a été touché. Vous aviez une forte fièvre. Pour ce qui est de votre côté, c'était à peu près dans le même état d'infection. Nous vous avons fait prendre les antibiotiques que vous aviez sur vous.

— Je vous remercie pour ce que vous avez fait, dit-il. Maintenant il faut que je reparte.

— Il n'en est pas question, rétorqua-t-elle. Vous n'êtes absolument pas en état, il faudra attendre deux ou trois jours encore.

— Dans trois jours, les cannibales m'auront trouvé ici. Savez-vous ce que ça signifie ? Non seulement ils me liquideront mais ils vous réserveront le même sort. Ils ne veulent pas de témoins.

— Vous voulez parler de tous ces hommes qui ont envahi les marais ?

— La mafia.

— Nous sommes au courant, mais il n'y a plus de crainte à avoir. Ils sont déjà venus ici, nous nous en doutions et c'est pour cela que nous vous avons caché. Je suis sûre qu'ils ne reviendront pas.

Bolan ferma les yeux, les rouvrit subitement.

— Et mes vêtements ?

— Rangés en lieu sûr. Nous ne voulions pas que ces hommes les découvrent. Ils sont entrés dans notre maison en se faisant passer pour des policiers. Ils ont fouillé un peu partout comme des brutes. Ils étaient pressés. Ils nous ont dit qu'ils cherchaient un dangereux criminel.

— Vous ne pensez pas que c'est ce que je suis ?

— Nous savons qui vous êtes. Nous avons la radio et même une télé. Maintenant, il faut que vous vous reposiez, monsieur Bolan. Vous n'avez même pas la moitié de vos forces.

— J'avais certains objets avec moi, insista-t-il.

Sans répondre, Margarita fit quelques pas jusqu'à une armoire, se hissa sur la pointe des pieds pour attraper un torchon noué aux quatre coins, qu'elle ouvrit sur une tablette, près du lit. Tout y était. Le Beretta, la radio prise aux mafiosi, son portefeuille avec ses faux papiers d'identité, la plaque du FBI, ainsi qu'une ceinture spéciale contenant vingt mille dollars qu'il avait portée à même la peau, sous sa chemise. Sa montre aussi.

Remettant le tout en place, elle commenta :

— Theresa va vous préparer une boisson. C'est pour vous aider à récupérer un peu d'énergie.

Puis elle quitta la chambre accompagnée de sa petite sœur. Un moment plus tard, celle-ci réapparut, portant un bol de liquide chaud.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, vaguement méfiant.

— Une infusion à base de plantes. Ça va vous remonter.

Saisissant le bol chaud, il en respira l'odeur et y goûta. Ce n'était pas mauvais. Ces Indiennes séminoles ne lui avaient-elles pas sauvé la mise en prenant de gros risques ? Il se dit qu'il était stupide de se méfier.

Un peu plus tard, ses paupières se firent lourdes. En fait de remontant, c'était tout simplement un somnifère. Il s'endormit tranquillement, avec une impression de sécurité qu'il n'avait pas

éprouvée depuis bien longtemps.

CHAPITRE XVII

Disposé sur un plateau devant lui, il y avait une assiette contenant de la viande avec une sauce à l'odeur agréable. Une tranche de pain de campagne accompagnait le plat, à côté d'une grosse orange et d'un verre d'eau.

— Quelle heure est-il ? s'informa Bolan.

— 5 heures, lui dit Margarita.

5 heures de l'après-midi. Cela faisait maintenant une vingtaine d'heures qu'il était couché dans ce lit comme un malade. En fait, et bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, c'était ce qu'il était.

Il voulut se redresser et le plateau tangua.

— Attendez...

Lui prenant le plateau des mains, elle attendit qu'il se soit assis puis le reposa doucement.

— C'est du lapin, expliqua-t-elle. Nous en avons un petit élevage pour nos besoins personnels. J'espère que vous n'avez rien contre.

Il lui sourit.

— Si ça pouvait me permettre de repartir tout de suite, je mangerais même du serpent.

En fait, il se sentait un appétit d'ogre.

— Vous n'êtes pas spécialement plein de gratitude, fit-elle remarquer avec une petite moue.

— La gratitude n'a rien à voir, renvoya-t-il en attaquant le plat fumant. Je voulais vous faire comprendre que tant que je serai dans cette maison vous courez le risque de vous faire tuer. Vous ne pouvez pas savoir de quoi cette vermine est capable.

— Je vous ai dit qu'ils sont déjà venus.

— Ils reviendront. Ils n'abandonnent jamais.

La porte de la chambre s'ouvrit sur un type au visage rude mais sympathique, vêtu d'une veste à franges passée sur un pantalon en peau. George, le frère des deux jeunes Séminoles. Il était déjà venu un peu plus tôt dans l'après-midi et les deux hommes avaient eu une courte discussion.

Les deux sœurs et leur frère vivaient à l'écart de la réserve indienne de Big Cypress, sur un terrain qu'ils avaient acheté à l'Office domanial. Ils avaient toujours refusé de partager la vie des autres Séminoles qu'ils jugeaient misérable.

« Le gouvernement les oblige à vivre dans des conditions infamantes, avait expliqué George à Bolan. Il y a plus de cent ans, on leur avait promis un vaste territoire ainsi qu'une aide financière, en compensation des terres qui leur avaient été volées par le

gouvernement. Au lieu de ça, ils sont cantonnés dans cette réserve étriquée, parqués comme des animaux, et la seule façon qu'ils ont de gagner de l'argent, c'est de fabriquer des bibelots et des gri-gri que les touristes leur achètent. Trouvez-vous une quelconque dignité à vivre de cette façon ? »

Mais cela n'empêchait pas Margarita, Theresa et George d'être très fiers d'être des purs Séminoles.

« Mais ça ne veut pas dire que nous vivons comme des sauvages, avait poursuivi l'Indien avec un léger sourire. Ici, nous avons un confort normal. Nous avons des photo-piles solaires pour produire du courant électrique, nous puisons l'eau de la rivière pour notre consommation et pour nous laver. Non, nous ne vivons pas comme des primitifs. » Bolan en était convaincu. George avait une formation de mécanicien. Il réparait des véhicules pour ceux de la réserve distante d'une quinzaine de kilomètres. Parfois, il se déplaçait, parfois on lui amenait les voitures ou les camions quand ils pouvaient encore rouler.

Par la fenêtre de la chambre située au rez-de-chaussée, Bolan avait vu en effet deux automobiles ainsi qu'un camion et un tracteur, garés sur une petite esplanade, derrière la maison. Il y avait aussi un hydroglisseur qu'il ne pouvait apercevoir mais dont on lui avait parlé. Un engin évoluant sur un coussin d'air et propulsé par une hélice que George avait racheté à l'armée pour une somme modique. Il s'en servait pour s'enfoncer à l'intérieur des marais afin de chasser. De cette façon, il maintenait en vigueur les anciennes coutumes séminoles tout en se procurant de quoi varier les menus.

Margarita avait un diplôme d'infirmière qui lui avait permis d'obtenir du travail dans une clinique de Fort Myers. Mais cette occupation professionnelle n'avait pas duré longtemps. Au bout de cinq mois on l'avait licenciée en lui expliquant officiellement que c'était pour des raisons économiques. Une compression de personnel. C'était faux, évidemment. Une autre infirmière venue d'Orlando avait immédiatement pris sa place. Le tort de Margarita avait été de refouler les avances sans équivoque du directeur de la clinique.

Elle était donc revenue à la maison dans les marais et, depuis, elle prodiguait ses soins aux Indiens de la réserve.

Il y avait aussi un autre frère qui travaillait en ville et vivait de la même façon que les Yankees, dans l'administration municipale.

George vint s'asseoir sur une chaise à côté du lit, regarda Bolan de ses yeux sombres qui reflétaient force et chaleur humaine.

Les filles s'en allèrent et il s'enquit :

— L'homme blanc se sent-il bien dans cette maison ?

Le ton était celui de la plaisanterie, mais le visage était resté de marbre.

— L'homme blanc, renvoya Bolan, se sent parfaitement bien dans

le tipi de son frère séminole. Mais il se languit de reprendre la piste du renard bien dodu qu'il pourchassait.

George eut un gros rire qu'il fit cesser abruptement.

— Qui est ce renard bien dodu ?

— Quelqu'un qui a des vues boulimiques sur tout ce qui est comestible à l'intérieur du pays. C'est aussi un cannibale en chef.

— Tu veux m'en parler ?

Dès le début il s'était mis à le tutoyer et Bolan en avait fait autant. Cela simplifiait les choses. Tout en dévorant le lapin en sauce, il expliqua à George l'essentiel des raisons de sa présence en Floride, lui parla du guet-apens dans lequel il avait failli tomber à l'aéroport, puis dans la zone industrielle en voulant récupérer son armement.

— Je comptais passer à travers les lignes de la mafia en coupant par les marécages, conclut-il.

George lui avait déjà expliqué qu'il l'avait retrouvé assis par terre, le dos appuyé contre un arbre et en plein délire fiévreux. Habitué à tous les bruits de la forêt, il avait écouté la nuit. Il avait compris qu'une battue était en train de se dérouler et que le gibier n'était sans doute pas loin de la maison. Il ne s'était pas trompé, d'autant plus que le gibier en question, dans son état de semi-inconscience fébrile, avait suffisamment dérangé la forêt pour qu'une oreille entraînée puisse y être sensible.

— Tu n'y serais sans doute pas arrivé. Tu étais trop faible. Et même si tu avais retrouvé quelques forces, les marais recèlent une infinité de pièges quand on ne les connaît pas. Parmi ceux qui te cherchaient il y en a probablement qui ont déjà goûté aux fondrières et aux fausses pistes limoneuses. Tant qu'on est sur la route on ne risque rien. Au-delà, il faut s'attendre à tout pour quelqu'un de la ville.

— Il faut pourtant que je sorte d'ici, affirma Bolan. Si je m'attarde, je risque de ne plus retrouver le gros cannibale en chef.

— Tu ne renonces jamais, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai pas la possibilité.

— Pourquoi ?

— D'abord parce que si je cesse d'être en mouvement, les *amici* me trouveront facilement. Je serai pour eux un objectif fixe, une cible foutue d'avance.

— Une fuite en avant ?

— C'est d'abord aussi un engagement.

— Envers qui t'es-tu engagé ?

— Envers tous ceux que la mafia a transformés en victimes, des gens qui souffrent dans leur chair et dans leur esprit sans pouvoir se défendre, qui n'ont d'autre choix que de courber l'échine avec l'espoir qu'un jour peut-être leur calvaire cessera. Il y a des millions de gosses dans le monde dont la vie est irréversiblement foutue parce que des

salauds les ont contaminés avec leur came dégueulasse, d'autres qui sont obligés de se prostituer pour survivre, et d'autres encore qui leur servent de rabatteurs ou d'esclaves. Le mot n'est pas trop fort. Il faut compter également les commerçants, les chefs d'entreprises ruinés à la suite d'opérations frauduleuses montées par cette racaille, avec bien trop souvent la complicité de politicards qui bouffent dans leurs mains. C'est un cancer. Un cancer qui ne cesse de s'étendre et qui finira par absorber la totalité de la planète. Tout va de plus en plus mal dans le monde. Le chômage international s'accroît à une vitesse ahurissante, des guerres et des émeutes éclatent partout, précipitées par d'innombrables livraisons d'armes clandestines. Les peuples finiront par perdre l'espoir.

— Je sais tout cela, répliqua George. Mais on ne peut pas accuser les Sicilo-Américains de toutes les calamités du monde. Pas plus que la *Camora* en Italie.

— Evidemment. Mais il y a autre chose. Voilà quelques années encore, on accusait l'Union Soviétique de constituer le plus grave danger dans le monde. C'était devenu une psychose. Et puis, le mur de Berlin a craqué, l'Union Soviétique s'est démantelée. La Russie et tous les pays qu'elle dominait sont devenus encore plus pauvres qu'avant, certains Etats sont dans un marasme effrayant et quand les gens qui les composent ne s'entretuent pas pour quelques dollars, c'est la faim et la maladie qui les déciment.

— C'est une fin de millénaire. Personne n'y peut rien. Mais je pense qu'il y a autre chose qui te pousse.

Bolan s'étonnait de la clairvoyance de son hôte. Ce n'était pas la première fois qu'il formulait une repartie de la sorte.

— Oui, George. Tu as raison, c'est une fin de millénaire. Une civilisation se construit puis se désagrège. Ce n'est pas nouveau. Mais il faut chercher quel est l'agent de cette désagrégation. Ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que, depuis assez longtemps déjà, la mafia purement latine n'est plus seule dans le coup. Il y a des gens tout-puissants dans le monde, des gens dont le pouvoir est énorme, et qui ont décidé une alliance avec la Pieuvre.

— Un seul et même pouvoir divisé en deux parties ?

— Non. Un seul et même pouvoir réel qui se sert des possibilités de la mafia latine. Si tu suis les informations internationales, tu t'aperçois que la mafia a essaimé partout, en Russie, en Hongrie, en Slovaquie, en Pologne, en Roumanie... La liste est démesurément longue. Et l'on retrouve derrière ces *mobsters* l'influence de ces mêmes individus tout-puissants. Ils sont là eux aussi, dans l'ombre, calculant, corrompant, se délectant de la progression du cancer dont ils tirent l'essentiel de leurs fabuleux bénéfices.

L'Indien était devenu pensif. Son regard avait pris une teinte

encore plus sombre.

— Je comprends ce que tu veux dire. Mais tu ne peux pas espérer vaincre toutes ces crapules, à toi tout seul... Ils sont innombrables.

— Je fais ce que je peux. Il m'arrive parfois de les freiner suffisamment pour espérer un peu de paix là où ils se croyaient tout-puissants. Et quand je peux éliminer une très grosse tête, c'est encore mieux.

— Oui, je comprends, répéta George.

Bolan avait entamé son orange. Il mangea le dernier quartier, but ce qui restait d'eau dans le verre et repoussa le plateau. Puis il entortilla le drap autour de ses reins et voulut mettre les pieds au sol en pivotant sur le lit. Aussitôt, un étourdissement le prit. Un voile descendit sur ses yeux en même temps qu'il se sentait envahi par la nausée.

Lorsqu'il eut repris un semblant de contrôle de son corps, il demanda :

— Qu'est-ce qu'on m'a fait ingurgiter, George ?

— Un calmant.

— Dans le lapin ?

— Non. Quand tu dormais. Tu l'as bu sans même te réveiller.

— Je ne veux plus de calmant.

— Alors tu souffriras.

— Ce ne sera pas la première fois.

— La blessure de ta hanche est la plus sérieuse. Si tu ne lui donnes pas l'occasion de se refermer complètement, l'infection reprendra. Ce sera beaucoup plus grave et il te faudra au moins quinze jours d'hôpital pour t'en tirer. L'os a été touché.

— Je sais, Margarita me l'a dit. C'est une sacrée fille.

— Oui.

— C'est elle qui m'a déshabillé ?

— Avec Theresa. Elle est infirmière, tu sais.

— Mais pas Theresa.

George haussa les épaules.

— Au temps où les Séminoles vivaient en tribus, c'étaient les femmes qui soignaient les guerriers quand ils étaient blessés. Il n'y a aucune honte à ça. Et ton corps n'est pas difforme comme ceux de la plupart des Américains. Comment fais-tu pour être bâti comme ça ?

Bolan fit un léger sourire.

— Je m'entraîne. Les *amici* m'en donnent souvent l'occasion.

— Pour l'instant, repose-toi, fit George, lui renvoyant son sourire avec de l'ironie dans les yeux.

Plusieurs fois, il avait regardé les anciennes cicatrices sur la poitrine de Bolan, mais jusque-là il n'avait fait aucun commentaire.

— Je reviendrai te voir, conclut-il avant de quitter la chambre.

Quelques secondes plus tard, Theresa vint prendre le plateau et quitta la chambre silencieusement.

Bolan se rallongea, éprouvant un nouveau vertige. Combien de temps allait-il devoir encore rester enfermé dans cette chambre ?

Il ferma les yeux, tout de suite assailli par des images sinistres. Il voyait s'ouvrir la porte de la chambre, poussée par des mafiosi aux visages haineux, s'imaginait la petite maison investie, démolie, ses propriétaires massacrés. Il pensa à d'autres hommes, à d'autres femmes qui étaient tombés entre les mains de la mafia, et un insoutenable sentiment d'horreur s'installa en lui.

CHAPITRE XVIII

George Pahokee était revenu comme il l'avait promis. Il était un peu plus de 7 heures et il faisait encore jour.

— Margarita va t'apporter à manger, annonça-t-il.

— Mais je n'ai pas faim, rétorqua Bolan. J'ai l'impression que je viens tout juste de finir le lapin.

— Theresa et elle sont allées cueillir des baies spécialement pour toi, tu ne peux pas les décevoir.

— Je ne veux pas non plus les faire tuer. Quel âge ont-elles ?

— Margarita vingt-six ans. Theresa dix-neuf.

— Et toi ?

— J'en aurai trente-deux dans une semaine.

— C'est trop jeune pour mourir.

— Qui parle de mourir ?

— La mafia. C'est la spécialité de ces types.

— Ne crois pas que nous sommes sans défense. Il y a quelques armes ici et nous savons nous en servir.

— Je ne veux pas que vous ayez besoin de vous en servir, George. Tu es un type solide, mais tes sœurs ne pèseraient strictement rien face à ces *mobsters*. Il y a beaucoup trop de gens qui ont été tués à cause de moi.

Il s'interrompit en voyant la porte pivoter, découvrant Margarita qui vint déposer une assiette de fruits sur le chevet puis se planta au milieu de la chambre et le regarda avec férocité.

— Je ne suis pas sans défense, affirma-t-elle. Et nous ne vous avons pas soigné pour que vous recommenciez stupidement à mettre votre corps en danger. Vous qui parlez si facilement de tuerie et de mort, savez-vous ce qui se passera si vous vous obstinez à repartir avant d'être complètement guéri ? La gangrène finira par se mettre dans votre hanche, s'attaquera à la chair et à l'os, et il faudra vous amputer de la jambe droite. Tous les antibiotiques du monde n'y changeront rien. Est-ce vraiment cela que vous voulez ?

Bolan poussa un soupir navré.

— Je crois que vous ne m'avez pas bien compris.

— Oh, que si ! rétorqua-t-elle, se dirigeant vers une couverture tendue qui dissimulait un petit placard mural.

Repoussant des vêtements, elle en retira une carabine Winchester 30x30 dont elle manœuvra sèchement le levier d'armement.

— Je viens de mettre une balle dans le canon, dit-elle en fixant Bolan droit dans les yeux. Il y en a encore cinq dans le magasin et nous avons tout ce qu'il faut comme munitions. Je suis entraînée

depuis longtemps au tir et je peux faire mouche rapidement sur une assiette à plus de quatre-vingts mètres. Il y a ici deux autres carabines de ce type pour chacun d'entre nous.

Brusquement, il comprit. Elle n'avait eu aucune hésitation pour trouver l'arme et s'en saisir. Elle savait très exactement où la trouver.

— C'est votre chambre, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous êtes installé dans ma chambre, monsieur Bolan. Vous dormez dans mon lit. Je ne vous dis pas cela comme un reproche, je voudrais au contraire que vous y restiez jusqu'à votre guérison complète. Ce serait le meilleur remerciement que vous pourriez nous témoigner. Alors, taisez-vous un peu et laissez-nous nous occuper de la sécurité de cette maison.

Il se sentit misérable, tout d'un coup. Il ne savait plus quoi dire. Margarita, en revanche, n'en avait pas fini :

— Je veux que vous me fassiez une promesse.

— Peut-être. Allez-y.

— Promettez-moi de ne pas vous en aller avant deux jours au moins.

Il lui adressa une petite grimace pleine de sympathie.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je resterais beaucoup plus que deux jours.

— Promettez.

— O.K. A condition qu'un événement inopiné ne vienne pas me contredire.

Elle comprit l'allusion.

— Margarita...

— Oui.

— Ne prenez pas de risques, je ne suis rien pour vous. Rien qu'un tueur comme ceux qui draguent les marais.

— Que vous croyez ! Vous ne savez même pas ce que vous représentez pour nous trois. Nous en avons discuté.

— Puis-je savoir ?

Sans se préoccuper de la question, elle vint lui mettre la main sur le front, annonça :

— Vous avez encore de la fièvre.

Puis elle lui tourna le dos et sortit.

Les deux hommes restèrent seuls dans la pièce, et silencieux. Au bout d'un moment, Bolan demanda :

— Qu'a-t-elle voulu dire ?

George eut une hésitation avant d'expliquer :

— On a vraiment parlé tous les trois. Nous avons parlé de toi, du destin qui est responsable de ton arrivée dans cette maison et de ce que cela pouvait signifier pour nous.

Bolan l'écouta attentivement. Au fur et à mesure qu'il développait

son explication, il eut l'impression que sa modestie en prenait un sacré coup, et il aurait voulu se faire tout petit pour qu'on ne le remarquât pas.

Ce qu'avait voulu dire Margarita, c'était tout simplement qu'ils le voyaient comme s'il était une sorte de libérateur envoyé par la providence. Son arrivée avait quasiment bouleversé leur façon de voir les choses. Depuis longtemps, ils avaient fini par se faire une raison, ils s'étaient dit qu'il n'y avait rien à faire pour eux dans une société comme celle de la Grande Amérique. Ils n'y avaient pas leur place et on ne les laisserait jamais s'en faire une. Bolan, dans leur esprit, prenait valeur de représentation symbolique. Il luttait pour une cause, se battait contre ce qu'il savait être l'ennemi. Eux, maintenant, avaient compris qu'ils devaient aussi se battre pour gagner leur droit à une vie meilleure et se faire respecter.

— Tu es un guerrier dans ton âme et dans ton cœur, ajouta George Pahokee. Nous avons entendu parler de toi et de ce que tu fais, mais ce n'était pas pareil tant que nous ne pouvions pas te voir dans la réalité. Maintenant, nous savons ce que nous devons faire de notre vie pour que les autres nous admettent. Tu nous montres l'exemple.

Bolan se sentait infiniment gêné. Gêné surtout par ce qu'il leur avait dit, bien que ce fût pour essayer de protéger leur sécurité. Les Pahokee, malgré leur apparente modestie, étaient des gens hors du commun. Et c'étaient ces gens-là qui mettaient leur vie en jeu pour sauver Bolan, sans rien demander en contrepartie, sinon qu'il accepte de se laisser aider.

Pour rompre l'émotion du moment, il demanda à l'Indien :

— A quelle distance sommes-nous de Fort Myers ?

— Environ soixante-dix kilomètres.

Le trajet parcouru lui avait paru beaucoup plus long. Mais il l'avait accompli avec du plomb dans la carcasse et une fièvre galopante.

— C'est beaucoup trop près, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas mais pensa « et beaucoup trop loin de Miami ». Puis il enchaîna :

— Tu veux me passer le torchon ?

— Le quoi ?

— Le petit barda où il y a mes objets personnels.

Le Séminole alla le lui chercher au-dessus de l'armoire. Bolan en dénoua les coins et prit le talky-walky qu'il mit en marche avant de le placer sur la table de chevet à côté de l'assiette de fruits.

— Tu attends un message de quelqu'un ? fit George.

— J'attends un message de la mafia. C'est une radio que je leur ai piquée.

Il s'était dit qu'il pouvait peut-être obtenir des indications sur le

déroulement des opérations en cours et sur la position des équipes ennemies. Mais au fond de lui, il n'avait que peu d'espoir que ça marche. Les *amici* n'étaient pas débiles; depuis la dernière échauffourée, par prudence, ils avaient vraisemblablement changé de fréquence. Si c'était le cas, la radio se révélerait inutile. Elle comportait cent-dix canaux qu'il n'était matériellement pas possible d'espionner un à un, à l'écoute de messages brefs et ponctuels. A moins d'un grand coup de bol.

George s'assit à califourchon sur la chaise en face du lit, considéra son invité d'un air grave.

— Je voudrais que tu me parles de ton cannibale en chef, Mack. Est-il si important que ça ?

— En tant qu'homme, il est sans importance, répondit Bolan. Mais dans le contexte du milieu crapuleux, on peut le considérer comme une sorte de magnat de la drogue et de la prostitution. Une ordure de roitelet asservi à l'empire du Crime Organisé.

Il lui dit qui était Giorgio Mantegna. Il lui parla aussi de Samuel Anchovny, de Momo Sala et d'un certain restaurant près de Miami appartenant à Giorgio.

— Tu es certain de le trouver à Miami ?

— Je n'ai pas cette certitude, je vais seulement me rendre là-bas en espérant qu'il s'y trouve encore.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y est encore ou qu'il y a vraiment été ?

— Des bruits.

— Seulement des bruits ?

— C'est comme ça que ça fonctionne chez les *amici*.

L'Indien resta un instant songeur avant de déclarer :

— Je peux vérifier pour toi. Demain matin, je pars de bonne heure pour Fort Myers. Je t'ai parlé de mon frère qui travaille dans l'administration, il pourra peut-être me renseigner.

— Que fait-il exactement ?

— C'est un flic municipal.

— Et tu crois qu'un flic municipal est en mesure d'obtenir un tel renseignement ?

— S'il ne le peut pas, je ne vois pas qui d'autre serait en mesure de le faire.

Il ricana.

— Notre tam-tam fonctionne toujours. Il y a beaucoup de Séminoles dispersés un peu partout en Floride, tu sais. Certains sont dans la misère, d'autres occupent des postes très divers. Nous sommes souvent en désaccord sur notre façon de vivre, mais il existe une entraide solide entre tous. Hobby n'est pas seulement flic.

— Hobby ?

— C'est comme ça qu'on le surnomme. Quand il était gosse, il passait son temps à attraper des insectes pour les étudier. Maintenant, il étudie les gangsters et ceux qui mangent à leur table. Il travaille de temps en temps avec la DIA et il a beaucoup de contacts qui peuvent nous servir.

— Sois prudent, fit Bolan.

— Je serai prudent et discret. Autre chose... Tu m'as parlé d'un colis que tu cherchais à récupérer dans la zone industrielle de Fort Myers. Je pense que tu en auras besoin quand tu seras sur pied.

— Je ne vois pas comment...

— Tu m'as raconté ce qui s'est passé là-bas. Toi, tu n'as évidemment aucune chance de remettre la main dessus, il y a sans aucun doute encore une surveillance. Moi, je peux me débrouiller.

— Ce serait top dangereux.

— Non, pas du tout. Nous avons des amis qui travaillent là-bas comme manutentionnaires ou chauffeurs. Comment s'appelle la société de transport ?

Bolan le lui indiqua ainsi que le faux nom sous lequel il avait fait enregistrer le colis.

— Ça ne pouvait pas mieux tomber, jubila l'Indien. Je connais au moins deux types là-bas qui peuvent conclure l'affaire. Mais il faudra leur donner un peu d'argent.

— Prends ce qu'il te faut, dit Bolan en lui tendant la ceinture contenant sa réserve d'argent.

— Mais ces billets sont beaucoup trop gros.

— Aucune importance. Prends ce qu'il te faut, ce fric est celui de *Cosa Nostra*. Quand je n'en ai plus, je mets la main dans leur caisse.

— C'est dingue !

— Quoi ?

— La facilité avec laquelle tu joues avec ces salauds.

— Ça n'a rien de facile, George. Mais je m'efforce de le croire, ça me facilite les choses. C'est différent.

Ils rirent tous les deux. Bolan redevint grave.

— D'accord. Mais ne te montre pas.

— Tu sais ce qu'on dit d'un Séminole ? Qu'il est capable de se changer en n'importe quel animal pour tromper son ennemi. Je me transformerai en cloporte s'il le faut. Repose-toi, maintenant. Je dois rentrer du bois et vérifier le camion pour demain matin. Je reviendrai encore pour discuter un peu avec toi.

Il posa une main amicale sur l'épaule de Bolan, ajoutant :

— Bouffe au moins quelques fruits si tu ne veux pas te faire engueuler par Margarita.

Lorsqu'il fut parti, l'Exécuteur eut un sourire de sympathie pour ce drôle d'Indien perdu dans la forêt de Big Cypress. Un sourire qui se

prolongea pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que ses pensées se recentrent sur la réalité du moment.

A côté de lui, le talky-walky était demeuré muet sur la tablette. Tant pis, il se passerait d'informations sur le terrain.

« Tu es pour nous la providence », lui avait confié George un peu plus tôt. Tu parles ! C'était George Pahokee et ses sœurs qui étaient une vraie providence pour Mack Bolan. Ce dernier commençait à croire que le destin les avait placés sur son chemin dans un but bien précis. Pourquoi pas ? Ce n'était pas plus idiot que de croire en la chance au jeu.

Et le jeu, pour Mack Bolan, consistait surtout à survivre pour continuer sa guerre.

CHAPITRE XIX

George fit démarrer son camion à l'aube et partit pour la ville. A travers la fenêtre, Bolan le regarda s'éloigner sur un chemin relativement large et parallèle au sentier qu'il avait suivi dans le marais. Il n'éprouvait pas trop de crainte au sujet de l'Indien qui faisait ce trajet deux fois par semaine. Les mafiosi ne se méfieraient pas de lui ni de son camion, même s'ils surveillaient les environs. Il était prévu qu'il revienne dans le milieu de l'après-midi, en tout cas avant la nuit.

Un peu plus tard, la plus jeune sœur apporta à Bolan un bol de tisane avec un morceau de gâteau qu'elle avait fait elle-même. Les vêtements de l'Exécuteur avaient été disposés soigneusement sur le dossier d'une chaise près de la fenêtre.

Il but et mangea machinalement tout en réfléchissant, puis fit un nouvel essai de son corps pour voir à quel stade il en était. Cette fois, il réussit à mettre les pieds par terre et fit quelques pas sans éprouver de malaise.

Ça allait nettement mieux. Encore une nuit comme celle-ci et il pourrait repartir. Décollant une partie du pansement fixé contre sa hanche, il inspecta la blessure. Ce n'était pas encore très joli à voir, les chairs étaient boursouflées et vilainement teintées, mais Margarita avait fait du bon travail. La plaie avait été recousue aussi bien que si ça avait été fait par un chirurgien. Quant à celle qu'il avait sous l'épaule gauche, il ne sentait pratiquement plus rien à part une légère raideur.

Mais il ne fallait pas trop tirer sur la corde. Après avoir fait quelques exercices prudents et jeté un coup d'œil par la fenêtre, il se recoucha et décida de se rendormir. Plus il dormirait et plus son corps se réparerait vite. Ses hôtes avaient fait un travail admirable mais à présent c'était à lui de terminer le boulot.

Vidant son esprit, il se laissa complètement aller.

Il se réveilla avec une impression de bien-être comme il n'en avait pas éprouvé depuis bien longtemps, depuis sa plus tendre enfance sans aucun doute. Un corps souple et chaud était appuyé contre le sien, de tout son long. Il sentait le doux contact d'une peau satinée, de seins pleins et fermes dans son dos, et ce contact était infiniment agréable.

Il bougea imperceptiblement et Margarita se décolla légèrement de lui. Son discret parfum de femme l'enveloppait. Elle était nue, tout comme lui, mais, étrangement, cela n'avait rien d'équivoque.

— Depuis combien de temps êtes-vous..., commença-t-il.

— Un certain temps, souffla-t-elle tout contre son oreille. Ne bougez pas.

Elle eut un petit gloussissement, ajouta :

— Il faut bien que je dorme de temps en temps.

S'efforçant de ne pas remuer pour éviter de rompre le charme, il tenta de plaisanter :

— C'est votre lit. Pourquoi n'y être pas venue avant ?

— Je me repose de temps en temps sur une banquette, dans le living, mais ce n'est pas pareil. Ne vous méprenez pas, Mack Bolan, ajouta-t-elle d'une voix faussement sévère. Je n'ai pas l'intention de coucher avec vous.

— Ah ! Je dois me tromper alors. Je rêve. Oui, c'est ça. Vous n'êtes pas dans ce lit.

— C'est drôle...

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Les hommes tournent toujours en dérision ce qu'ils craignent ou ce qu'ils aiment le plus. Mon frère aussi est comme ça.

— Tout dépend de la façon dont ça se présente. Croyez-vous que je vais pouvoir rester insensible ? Je ne suis pas autre chose qu'un homme.

— Vous n'êtes pas en état.

Après un petit silence, elle dit :

— Croyez-vous à l'énergie vitale ?

— Bien sûr, puisque c'est ce qui conditionne l'existence.

— Mais pensez-vous que cette énergie peut se communiquer d'un corps à un autre ?

— Je sais qu'il existe une théorie sur le sujet. Je ne suis pas sûr que ce soit possible.

— Nous y croyons, nous les Indiens. Nous savons que c'est un principe universel.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

D'un ton différent, elle poursuivit :

— Je suis en bonne santé et tu as besoin de retrouver des forces. Je veux te donner les forces qui sont en moi.

Décidant de jouer le jeu, il répliqua :

— Tu ne m'as pas répondu tout à l'heure.

— A quel sujet ?

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Il est presque 1 heure de l'après-midi. Je suis venue me coucher à 7 heures.

— Alors, je suis réparé, déclara-t-il gaiement.

— C'est bien ce que je disais, toujours la dérision.

Se retournant doucement vers elle, Bolan la regarda et lui sourit.

— Je n'ai pas envie de faire de la dérision. Je ne me moque pas de

toi, Margarita. Tout ce que tu as fait pour moi est merveilleux et je ne l'oublierai pas. Mais comprends que je ne veux pas abuser de ta générosité.

— On n'abuse de quelqu'un que lorsqu'on lui prend quelque chose qu'il ne veut pas donner.

L'allusion était assez directe pour qu'il en comprenne le sens. Il soupira intérieurement.

— Moi, je n'ai rien à te donner, Margarita. Aucun avenir, aucune certitude ni espérance d'un lendemain normal. Mon seul horizon est celui que je regarde depuis ce qui me semble être des siècles. Il est affreux. Je ne peux rien te donner qui soit digne de toi.

— L'espoir, tu l'as déjà fait entrer en moi. C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire. Je n'ai jamais connu aucun homme, Mack. Jamais dans le sens que l'on accorde généralement à ce terme. Cela ne veut pas dire que je suis une fille résignée et prude. Tu penses peut-être que je vais trop vite, que je me laisse abuser par mes sens ou par une situation ? Ce n'est pas cela. Je pense que chaque être humain a un correspondant quelque part dans l'univers, un autre être qui lui ressemble tout en étant différent, et que ces deux êtres sont faits l'un pour l'autre. Qu'en penses-tu ?

— Que tu as raison. La difficulté, pour ces êtres, est de se rencontrer.

— Mais cela peut arriver. Cela doit arriver quand on croit vraiment que ça va se produire. Alors dans ce cas tout devient merveilleux et facile.

Bolan ferma les yeux pour dissimuler ce qu'il ressentait. Il avait failli lui répondre que pour lui rien n'était facile, rien n'était merveilleux sauf de rares moments comme celui qu'il était en train de vivre. Mais il s'était tu. Il ne voulait surtout pas gâcher ce rayon de soleil qui l'éclairait d'une façon qu'il savait éphémère.

— J'ai fait un rêve, il y a déjà plusieurs jours, dit la jeune femme.

Un sourire s'épanouit sur son beau visage.

— Un rêve dans lequel j'étais une petite fille assise au bord d'une rivière et je regardais couler cette rivière. J'attendais quelque chose sans savoir ce que ça pouvait être. J'étais immobile, incapable de bouger tant qu'un événement ne se produirait pas. Et mon rêve durait, durait... Et brusquement l'eau s'est colorée de rouge, elle avait la couleur du sang. J'étais horrifiée. Ce n'était pas cela que j'attendais. Je pleurais, j'étais désespérée. Comme dans tous les rêves, on n'a pas la notion du temps qui passe. Je crois que je suis restée longtemps comme ça, noyée dans mon chagrin. Et puis, quelque chose d'autre s'est produit. J'ai vu un reflet dans l'eau qui avait repris sa teinte normale. J'ai vu un visage qui m'apparaissait de plus en plus nettement, des yeux qui me regardaient avec bienveillance, qui

voulaient me rassurer. J'ai voulu me rapprocher de cette vision, mais j'en étais subitement incapable, comme si quelqu'un me tirait très fort en arrière pour m'emmener au loin. Ensuite, je me suis éveillée.

La voix de la jeune femme était devenue un peu rauque et ses yeux s'étaient embués. Sa poitrine se souleva nerveusement et elle continua :

— Le lendemain, ce rêve a recommencé depuis l'instant où une main invisible m'entraînait brutalement. C'est à ce moment que le visage m'est réapparu. Il n'avait plus cette expression de bonté et de bienveillance. Ses yeux lançaient des éclairs, ses lèvres s'agitaient comme pour proférer des mots d'une dureté incroyable. Pourtant, je n'avais pas peur, je savais que la colère implacable qui émanait de l'apparition dans l'eau n'était pas dirigée contre moi mais contre la force ténébreuse qui essayait de me prendre... Enfin, tout a cessé d'un coup. L'apparition n'était plus là. Le visage avait disparu et la rivière avait perdu sa magie. Mais je n'étais plus une petite fille. Je savais que l'événement que j'attendais s'était produit. La magie était entrée en moi... Et ce visage ressemblait au tien, Mack.

Il resta silencieux, la gorge nouée. Des larmes coulaient sur le visage de Margarita. Elle les essuya d'un geste preste et se mit à sourire, puis elle partit d'un rire cristallin.

— Je voudrais te dire, Mack... Je voudrais te dire combien je...

— Ne dis rien.

— Peut-être que...

Il attendit une suite qui ne vint pas et questionna :

— Peut-être quoi, Margarita ?

— Tu reviendras ? Je veux dire... quand tu auras fini.

Il se mordit la lèvre. De nouveau, il avait failli répondre trop vite, lui faire part de l'incertitude qu'il avait quant à ses probabilités de survivre à son prochain blitz. Il répliqua :

— Je ferai tout mon possible pour ça. Mais ne me demande pas d'abandonner.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Tu devrais maintenant essayer de te rendormir, je resterai encore près de toi si tu le veux bien.

Il étendit le bras, lui caressa la joue.

— Si je le veux ? Dis-moi plutôt si toi tu le veux.

— Tu connais déjà ma réponse, Mack. Mais tu n'es pas en état. J'attendrai que tu sois revenu.

Le voyant se retourner dans le lit, elle questionna :

— Que fais-tu ?

Il s'empara du Beretta qu'il glissa sous son oreiller. La jeune femme ne se rendit compte de rien.

— Je dois vérifier si mes forces sont revenues, lui dit-il d'un ton

enjoué.

— Tu es téméraire, Mack Bolan. Fais attention à toi.

Ce fut elle qui fit attention à lui. Son corps souple s'enroula autour du sien avec d'infinies précautions pour éviter de raviver ses blessures et ils se prirent dans les bras l'un de l'autre pour s'aimer et se réconforter.

Beaucoup plus tard, alors qu'ils étaient allongés côte à côte, elle lui confia :

— J'avais espéré cet instant comme si c'était la plus belle chose de ma vie. Je ne m'étais pas trompée.

— Comme la petite fille au bord de l'eau ?

— Oui. Mais ce n'est plus un rêve.

Il resta silencieux et elle le questionna :

— Tu n'es pas trop déçu ?

— Ne me redis plus jamais ça, gronda-t-il.

Puis, beaucoup plus tendrement :

— Je voudrais qu'il existe un lieu où il n'y aurait aucune contradiction entre les êtres humains, Margarita, aucune haine, et où il serait possible de vivre dans la paix et l'harmonie.

— Peut-être de l'autre côté de la rivière ? suggéra-t-elle.

— Peut-être bien.

Il le savait, cet endroit n'existait pas pour lui. Mais il voulait y croire. Il était sincère.

Il lui dit encore :

— Comme toi, je suis convaincu que tout est possible, pourtant ce n'est pas une question de lieu, mais de temps.

— Tu veux dire que ce monde existe dans le futur ?

— Le futur est ce que nous en faisons. Rien d'autre. Il peut être magnifique ou affreux.

Elle se tut, paraissant réfléchir à ce qu'il venait de dire. Bolan se sentait infiniment mieux. La vie recommençait à couler dans ses veines, il la sentait battre sourdement, mais il lui manquait encore un complément de forces. Quelque part, tout au fond de lui, quelque chose continuait de réparer son corps avec acharnement.

La présence de Margarita contre lui était d'un grand réconfort. Son parfum subtil l'enivrait tout en le rassurant. Pour quelque temps il avait découvert le rivage où il faisait bon vivre.

Graduellement, sans qu'il s'en aperçoive, le sommeil le reprit.

Il n'avait pas eu conscience que la jeune femme l'avait quitté. Depuis combien de temps n'était-elle plus à son côté ? Il n'en savait rien, bien sûr, mais il eut conscience que ce qui l'avait réveillé était anormal. En émergeant du sommeil, il lui avait semblé entendre des

cris.

Instantanément, il fut lucide, retrouva toute sa combativité, et sa main plongea sous l'oreiller pour y prendre le Beretta.

Par la fenêtre, il vit une scène qui déclencha en lui un brutal sentiment de révolte et de colère. Il y avait un véhicule inconnu arrêté à côté du tertre devant la maison, un homme au volant et un autre près d'une petite remise formant un angle droit avec l'habitation. Celui-là tenait Theresa par les poignets et essayait de l'entraîner vers le véhicule en vociférant.

Sans cesser de surveiller la scène, Bolan passa rapidement son pantalon et glissa les pieds dans ses baskets. Un autre événement se produisit alors. Sortant de la maison, Margarita fit irruption dans le champ visuel de l'Exécuteur, tenant une carabine Winchester qu'elle leva immédiatement pour mettre les assaillants en joue. Elle n'avait pas eu conscience de la présence d'un troisième mafioso qui devait être posté contre la façade. Ce dernier fit un bond dans sa direction et la frappa au visage avec violence puis lui retira des mains l'arme qu'il jeta au loin. Son pied se leva ensuite, s'apprêtant à frapper.

C'était exactement ce qu'il fallait à Bolan pour déclencher son instinct de tueur.

CHAPITRE XX

Comme s'il avait eu sa propre autonomie, le Beretta aboya, crachant à la tête du buteur une ogive de 9mm qui lui arracha une partie de la mâchoire. Celui qui entraînait Theresa encaissa la seconde balle dans la nuque alors que le mafioso au volant sortait précipitamment de son véhicule en brandissant un revolver. Le Beretta aboya une troisième fois, couchant le type au sol dans un jaillissement de sang.

Margarita était tombée sous le coup que lui avait porté la brute. Sa sœur demeurait immobile au milieu de la cour, fixant avec horreur le cadavre étendu à ses pieds.

— Est-ce qu'il y en a d'autres ? lui demanda Bolan en s'approchant. Elle fit non de la tête.

— Seulement ces trois-là.

Margarita se releva en se tenant la tête. La prenant dans ses bras, il l'embrassa doucement sur la tempe et la joue, là où le coup avait porté.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, Mack. Maintenant, ils vont savoir que tu es toujours ici, ils vont venir. Pourquoi ne t'es-tu pas retranché de l'autre côté de la maison ?

— Tu as vu avec quels égards ils vous ont traitées toutes les deux. Ce n'était que le commencement.

— Tu avais raison, dit-elle. Ces gens-là sont pires que des bêtes.

Il promena un regard sur l'esplanade ensoleillée, observa les corps pantelants et le Toyota tout-terrain qui les avait amenés. Ces trois types avaient été envoyés en éclaireurs, en mission de renseignement pour parachever leur première visite. Il pensa que les autres étaient suffisamment éloignés pour n'avoir pas entendu les coups de feu à travers la forêt parcourue de mille bruits.

— Comment est-ce arrivé ? questionna-t-il en fixant Theresa.

Encore sous l'emprise de la frayeur, la jeune fille expliqua :

— J'étais dans la remise quand j'ai entendu la voiture arriver. Je suis sortie et j'ai vu deux hommes qui marchaient déjà dans des directions différentes. L'un d'eux s'est tout de suite dirigé vers moi et m'a demandé où vous vous trouviez.

— Il a cité mon nom ?

— Non. Il a dit comme la première fois, « le criminel en fuite »... J'ai répondu que je ne voyais pas de qui il s'agissait.

Evidemment, pensa Bolan, ils avaient compris que Theresa dissimulait la vérité. Elle n'était pas de taille pour duper ces champions du coup de vice.

— Ensuite ?

— Il m'a dit que je devais les accompagner pour faire une déposition. Il m'a tout de suite empoignée, et celui qui était au volant riait en regardant l'autre me tirer pour m'amener vers la voiture. Il a dit : « Vas-y, Eddy, amène cette petite salope. »

C'était aussi ce que l'Exécuteur avait entendu. Une voix vulgaire aux inflexions traînantes.

— Je... je crois que c'était lui le chef, il avait un air encore plus cruel que les autres.

— J'étais dans la cuisine quand j'ai eu conscience de ce qui se passait, dit Margarita. J'ai pris une carabine et je suis sortie. La suite, tu la connais.

Bolan alla jusqu'au Toyota qu'il inspecta. Il y avait un fusil à pompe sur la banquette arrière, avec une cartouchière, et un talky-walky dans le vide-poches à l'avant.

— Rentrez, dit-il aux deux jeunes femmes avant de fouiller les trois mafiosi.

Comme il s'y attendait, il ne trouva aucun papier d'identité sur eux. Seulement des revolvers et des munitions.

Le talky-walky dans le véhicule était branché sur le mode « écoute ». Les *amici* auraient déjà appelé s'ils avaient entendu les coups de feu. Mais ils ne lançaient nul message, nulle interrogation soucieuse. Ça ne voulait pourtant pas dire qu'ils ne s'inquiéteraient pas d'un silence prolongé des occupants du Toyota.

Il entreprit de charger le corps d'un mafioso dans le véhicule, le déposa sur la banquette arrière en utilisant le moins possible son bras gauche. Ça n'avait rien d'évident. Il commençait à en faire autant avec un second corps lorsque Margarita vint l'aider dans sa tâche macabre. Lorsque ce fut fini, il s'occupa avec elle de camoufler les traces du bref engagement, jeta de la terre sur le sang qui s'était répandu dans la cour.

Ensuite, il prit le volant, démarra et alla garer le Toyota derrière la maison, là où il ne pouvait être aperçu que de la rivière.

Enfin, il installa deux *mobsters* sur la banquette arrière et le troisième en place passager avant, les ficela à l'aide des ceintures de sécurité pour les maintenir en position.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda la jeune femme.

— Pour donner le change, répliqua-t-il sans fournir d'autre explication.

Puis il l'accompagna dans la maison après avoir récupéré la radio qui était toujours muette. Il se dit que celui qui dirigeait les recherches avait peut-être réclamé le silence radio à ses hommes, se réservant de les contacter lui-même.

Il était 5 heures de l'après-midi – un peu plus d'une demi-heure après la visite des mafiosi – lorsque George Pahokee rentra avec son camion. Il affichait un air joyeux en descendant de la cabine.

— Déjà debout ? lança-t-il à Bolan sans pourtant paraître étonné. Comment te sens-tu ?

— Bien. Ça s'est passé comment pour toi ?

— Au poil. J'ai ton colis, ajouta-t-il en montant à l'arrière du GMC.

Après avoir repoussé quelques caisses vides et deux gros pneus, il ôta une bâche du plancher et ouvrit une trappe par laquelle il amena à lui une cantine métallique en commentant :

— C'est vachement lourd. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, un canon démonté ?

— Des gadgets pour la mafia.

L'Exécuteur l'aida à transporter la malle dans la maison où les deux filles discutaient d'un air inquiet. Puis il l'entraîna à l'extérieur, du côté de la rivière.

— Il y a eu un problème ici, George. Les *amici* sont revenus jeter un coup d'œil.

L'Indien se raidit.

— De la casse ?

— J'ai dû les liquider. Ils se faisaient passer pour des flics et voulaient emmener tes sœurs au poste pour les interroger.

— Les... les interroger ?

— Personne n'est jamais revenu d'un interrogatoire de la mafia.

— Où les as-tu planqués ?

— Dans leur caisse, répondit Bolan en l'entraînant vers le bouquet d'arbres où il avait dissimulé le Toyota.

George eut un petit sifflement en regardant les corps attachés sur leurs sièges. Il fit le tour du véhicule, examinant le tableau, hocha la tête.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Les emmener loin d'ici.

Il baissa la tête.

— Donc... Tu vas dégager ?

— Pas moyen de faire autrement.

— Je vois. Tu te sens vraiment assez solide pour ça ?

— Ça ira.

— Theresa va t'en vouloir. Je crois qu'elle a le béguin pour toi, Mack.

— Il n'est pas question que je traîne ici.

— Je comprends, oui.

— Tu devrais les embarquer toutes les deux dans ton bahut et les emmener loin d'ici.

— Je suppose que tu as raison.

— Sois-en certain.

— O.K. Tu veux vérifier ton barda ?

Ils rentrèrent et Bolan ouvrit sa malle, découvrant tout un attirail de guerre qu'il avait expédié depuis Philadelphie. Il y avait, bien sûr, son énorme Automag .44 magnum ainsi que le fidèle Beretta 93-R accompagné d'un silencieux, mais aussi un fusil d'assaut Heckler & Koch, une arme à silencieux intégré, très efficace et très fiable, ainsi qu'un Colt Commando, la version raccourcie du M-16, et un lance-grenades MM-1.

Le MM-1 était une arme redoutable et d'une grande efficacité pour qui savait la manier. D'une longueur de seulement cinquante-cinq centimètres, le MM-1 possédait un chargeur cylindrique d'une capacité de douze grenades de 38 mm explosives, fumigènes ou à gaz, pour une portée efficace de cent vingt mètres.

Des munitions en abondance garnissaient le fond de la malle et il y avait aussi deux LAWs – Light Antitank Weapon –, une arme dite « consommable », capable d'occasionner d'énormes dégâts à plus de cinq cents mètres.

Bolan sortit de la cantine une grosse sacochette en toile où était rangée sa combinaison de combat ainsi que plusieurs autres vêtements.

Les deux sœurs observaient le contenu du bagage d'un air crispé. Il prit la sacochette et alla s'enfermer dans la chambre où il entreprit d'enfiler la combinaison. Lorsque ce fut fait, il préleva cinq billets de cinq cents dollars dans sa ceinture spéciale et plaça ensuite celle-ci en évidence sur le lit.

Lorsqu'il revint dans le living, il y avait sur la table une carafe contenant un liquide incolore, à côté de deux verres à moitié remplis. Bolan y trempa ses lèvres. C'était de l'alcool.

— On le fabrique nous-mêmes, expliqua Margarita, le gorge nouée. C'est tiré de la kolahoe, une baie sauvage.

George avait saisi un verre.

— Vous ne buvez rien ? demanda Bolan en regardant les filles.

— Si je commençais à boire, je finirais la bouteille, dit Margarita avec un sourire désolé.

Il ne lui demanda pas pourquoi. Il comprenait.

L'Indien le fixa droit dans les yeux.

— Tu es vraiment décidé ?

— Ouais.

— Tu as peu de chances d'y arriver. Laisse-moi au moins t'accompagner jusqu'à la limite des marais.

— Pour que les *amici* nous voient ensemble ?

— On te planquera dans le camion comme on l'a déjà fait.

— Ne pars pas, Mack, s'écria Margarita au bord des larmes. Pas

comme ça, pas avec ces types dans le 4x4, tu te feras repérer dès que tu seras sur la route.

— Tu comptes te rendre où ? A Miami ? demanda l'Indien.

— Oui. Si je n'y trouve pas ce qui m'intéresse, je tâcherai de m'informer pour aller plus loin.

— Je me suis déjà renseigné, j'ai vu mon frère en ville. Je sais où sont les types que tu recherches. Giorgio Mantegna est en ce moment à Key West où il se fait appeler Steve Monty. Il est en compagnie d'un certain Sam Anderson.

— Samuel Anchovny, murmura l'Exécuteur.

— Oui. Il paraît qu'ils ont autour d'eux plein de types armés jusqu'aux dents.

— Comment ton frangin a-t-il pu trouver ça ? s'étonna-t-il.

— Je t'avais dit que c'est un as du renseignement, sourit George. C'est vraiment un bon flic. Ces mecs sont dans une grande villa presque en bordure de l'océan. Great Blue Oak, c'est le nom. Ne me demande pas ce qu'ils font là-bas, on n'en sait rien. Peut-être qu'ils surveillent de loin les opérations.

Il y eut un assez long silence dans la pièce. Un silence lourd de signification. Puis Bolan laissa doucement tomber :

— Merci.

Il but encore une gorgée d'alcool et dit à George :

— Donne-moi un coup de main pour charger le colis.

Ils emmenèrent la malle et allèrent la placer dans le Toyota, derrière la funèbre cargaison. L'Exécuteur la rouvrit et choisit le Heckler & Koch qu'il posa sur le plancher à l'avant, glissa le Beretta 93-R dans son holster et jeta un trench-coat sur ses épaules.

Les filles avaient suivi, se tenant à quelques mètres du véhicule. Prenant Margarita dans ses bras, il lui donna un tendre baiser tandis que George affichait un sourire en coin. Il lui envoya une petite claque sur l'épaule.

— Prends soin des filles, George. Et traîne pas.

L'instant d'après, il s'installait au volant du Toyota et démarrait aussitôt.

CHAPITRE XXI

Raf Stahner jeta un coup d'œil mauvais en direction de son chauffeur. Il avait envie de passer sa rage sur n'importe qui. Cela faisait près de deux jours qu'il draguait avec acharnement les marais sans autre résultat que de faire fuir des animaux de toutes sortes. Il avait même eu des problèmes avec les alligators. Un de ses hommes s'était fait à moitié arracher une jambe par une de ces saloperies de bestioles, un autre s'était fait piquer par un serpent, et une voiture avait été engloutie dans une fondrière. C'était un miracle si ses passagers avaient pu s'en sortir.

Mais il n'y avait pas la moindre trace de ce fumier de Bolan. Était-il tombé lui aussi dans une fondrière avec sa bagnole ? C'était une hypothèse tentante. Mais peut-être qu'il n'en était rien, qu'il avait réussi à traverser le cordon d'encerclement, le premier soir, et qu'il était déjà loin.

Avec les hommes envoyés par La Rocca, cela faisait plus de quarante types qui participaient aux recherches. Et toujours rien. A cause de Bolan, Raf Stahner était obligé de poireauter comme un gland, bouffant des sandwiches qu'un gars était allé acheter en ville et dormant par-ci, par-là quelques heures dans sa voiture.

Il poussa un grognement de dépit.

— Je me demande ce qu'ils foutent, dit Jo Moser toujours rivé à son volant comme s'il en faisait partie intégrante.

— Qui ? fit Stahner hargneusement.

— Je pense aux gars de La Rocca qui sont allés revoir cette baraque. Ça fait un moment qu'ils n'ont pas appelé.

— Ouais. T'as raison. Qui est le type qui dirige l'équipe, je m'en souviens plus ?

— C'est, heu... Johnnie, j'crois. Ouais, Johnnie Lavallo. Leur bagnole n'a pas de numéro. Faut seulement dire Johnnie.

Attrapant la radio à côté de lui, il aboya :

— Sierra Alpha pour Johnnie ! T'es à l'écoute ?

L'appareil resta silencieux et il renouvela son appel sans plus de succès. Puis il beugla :

— T'entends, connard ? Qu'est-ce que tu fous avec ton Toyota de merde ? Pourquoi tu réponds pas ?

Plusieurs secondes passèrent encore avant qu'une voix traînante réponde dans le haut-parleur :

— Hé, y a pas le feu, merde ! J'étais en train de pisser.

— T'es pas payé pour regarder ta queue ! T'as du nouveau ?

— Que dalle.

— Et la baraque ? Tu y as été au moins ?

— Bien sûr qu'on y est allé. Mais y a rien de génial là-bas, à part deux petites connasses plutôt bien roulées qu'on aurait bien aimé se faire.

— Et le frère ?

— Il est arrivé avec son camion qu'on a inspecté. Tout est correct de ce côté, y avait que de la bouffe et de l'outillage. Dis, on va rester encore longtemps à glander ?

— Tu arrêteras de glander quand je te le dirai, Johnnie.

— J'aimerais quand même bien m'envoyer ces deux pétroleuses.

— Ta gueule ! Où es-tu maintenant ?

— Sur la 832, on a dépassé le croisement avec la 833. On drague un peu le coin.

— Vous endormez pas, hein ! fit Stahner avant de reposer la radio.

— Quelle bande de connards ! fit Jo Moser qui avait suivi le dialogue.

Stahner l'apostropha :

— Tu me fais chier, Jo ! Change de disque.

La servilité de son chauffeur ainsi que la manie qu'il avait de répéter toujours les mêmes phrases à la con le laissaient habituellement froid. Mais aujourd'hui ça le mettait hors de lui.

Ses énormes pognes se refermèrent sur le petit Ingram qu'il n'arrêtait pas de triturer depuis un moment. Quand il dirigeait une opération, ça ne durait jamais aussi longtemps. Combien d'heures allait-il devoir encore passer dans cette forêt pourrie, à guetter des messages radio et à se faire bouffer par les moustiques dès qu'il mettait le nez hors de son véhicule ?

Un quart d'heure plus tard, il maîtrisa un sursaut en entendant un nouvel appel.

— Ouais !

— Raf ?

— Utilise le code ! cracha Stahner. Qui est-ce ?

— C'est toujours moi, Johnnie. Je crois qu'on a du nouveau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On vient de s'arrêter pour faire une observation à pied. Eh bien...

— Je t'écoute ! Crache le morceau.

— Je crois bien qu'on a repéré la cible.

— Attends, attends, qu'est-ce que tu racontes ?

— J'suis même à peu près sûr que c'est le mec, Raf, heu... je veux dire Sierra Alpha. Il est dans une clairière, à environ deux cents mètres de la route, et on dirait qu'il est en train de pioncer. P'têtre qu'il est évanoui. En tout cas, il correspond au signallement...

— Donne-moi des précisions ! mugit Stahner. Où ça ?

— On est à peu près à trois kilomètres du croisement dont je t'ai déjà parlé. C'est sur la droite au bout d'un chemin où y a des traces de pneus.

— Est-ce qu'il y a sa bagnole ?

— Non, je vois rien. Il a dû arriver à pincés.

— Bon. Ecoute, Johnnie, bouge pas d'un poil, on arrive.

— Tu veux qu'on enferme ce gus ?

— Surtout pas ! Tiens tes gars. Dis-leur de ne plus respirer, on est là dans moins de dix minutes.

Il relâcha la touche d'émission et lança à son chauffeur :

— T'as entendu, Jo ? Qu'est-ce que t'attends ?

Mais déjà la Pontiac commençait à rouler, se détachant de l'accotement pour accélérer dans un bruit de pneus malmenés.

— Sierra Alpha à toutes unités ! grogna-t-il dans sa radio. Ceux qui sont proches du croisement de la 832 et de la 833, convergez sur la 832, dépassez et foutez-vous en planque. Confirmez !

Il y eut deux accusés de réception, puis un troisième :

— Ici Sierra 4 sur la 846. On est trop loin pour être sur place avant au moins vingt minutes.

— O.K. Arrivez quand même mais restez en couverture.

Tout de suite après, une voix rauque se fit entendre :

— Dis donc, Raf, on dirait qu'on a tiré le gros lot !

— Tu parles pour qui, Gus ?

Gus Campana était le chef des équipes La Rocca.

— T'essaies quand même pas de te foutre toute la prime dans la poche, Raf ?

— J'essaie rien. Contente-toi de boucler le coin comme prévu. Je ne veux pas voir un seul de tes gars dans mes jambes, vu ?

— On verra ! renvoya Campana d'un ton grinçant.

Stahner posa sa radio. A travers le pare-brise, la route étroite défilait rapidement sous la frondaison des arbres qui faisaient comme un tunnel au-dessus d'eux.

Ils parvinrent bientôt au croisement indiqué qu'ils franchirent plein pot puis, deux kilomètres plus loin, Moser leva un peu le pied. Un groupe de quatre *soldati* se tenait déjà en attente sur le bas-côté, dans un Cherokee semblable à celui qui était devenu le cercueil de l'équipe Sierra 2.

La Pontiac s'arrêta un court instant à leur hauteur et Stahner leur fit signe de passer devant. Ensemble, les deux véhicules continuèrent sur la route, jusqu'à ce que l'amorce du chemin mentionné à la radio soit visible.

— On n'a pas vu la bagnole de Johnnie, fit remarquer Jo Moser. C'est pas normal.

Le mercenaire saisit son talky-walky.

— Sierra 3 ! Faites gaffe.

— Ouais, lui répondit-on laconiquement depuis le 4x4 qui roulait doucement devant eux.

Ils mirent une vingtaine de secondes pour parcourir le chemin humide qui s'enfonçait sous les arbres et, alors que le Cherokee débouchait dans une clairière, la radio crépita :

— Il y a une caisse, là-bas.

— Qu'est-ce que c'est ? fit l'ex-GI.

— Un Toy... Merde, c'est la caisse de Johnnie. Qu'est-ce qu'il fout ici ? Tu lui avais bien dit de rester en planque, Raf...

En effet, le Toyota était parfaitement visible, arrêté au beau milieu de la clairière.

— La ferme ! Allez-y doucement et contrôlez !

Avec précaution, le tout-terrain roula en direction du véhicule immobile, bifurqua avant de l'atteindre puis s'arrêta à une quinzaine de mètres.

— Arrête-toi là, dit Stahner à son chauffeur qui aussitôt stoppa la Pontiac à distance prudente.

Puis, dans sa radio :

— Sierra 3 ! Descendez et voyez ce qui se passe.

Des portières s'ouvrirent et quatre *soldati* mirent pied à terre pour s'approcher lentement du Toyota.

— Nom de Dieu ! s'exclama bientôt l'un d'eux. Ils... ils sont tous morts ! Ils...

— Quoi ? cracha Stahner dont les muscles se nouèrent.

— Ils se sont tous fait détroncher, Raf ! Putain de merde ! Le fumier les a bousillés et il s'est cassé ensuite !

— Touchez à rien ! renvoya-t-il en ouvrant la portière de la Pontiac.

Marchant à grandes enjambées vers le 4x4 entouré de ses hommes, il vint se camper devant et considéra le sinistre spectacle. Deux portières latérales étaient ouvertes, laissant voir les cadavres attachés à leurs sièges.

— Touche pas ! cria-t-il à l'intention d'un des *soldati* qui avançait la main vers l'intérieur de l'habitacle.

Il pensait que le grand salaud avait peut-être piégé le véhicule.

Puis un talky-walky posé sur le tableau de bord émit un appel :

— Raf ?

La rage en lui, l'ex-GI grommela des mots indistincts, les yeux rivés sur le spectacle sanglant. Il avança la main pour saisir l'appareil radio comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée.

— Qui est-ce ? fit-il.

— C'est toi, Raf Stahner ?

— Ouais. Quoi ?

— J'ai entendu parler de toi. Il paraît que t'es un vrai dur.

— Merde, qui est-ce ?

A côté de lui, les trois mafiosi s'étaient immobilisés et prêtaient l'oreille.

— T'es bien le lieutenant Stahner qui s'est fait jeter de l'armée comme une merde ?

Brusquement, une poussée d'adrénaline tendit tous les muscles du mercenaire.

— Attends, fit-il, la voix vibrante. Est-ce que... Est-ce que tu serais pas un certain connard après qui on court ?

Un rire plein d'ironie jaillit de l'appareil.

— Ça se pourrait, Raf. On dirait que tu as raté quelque chose.

— Négatif, Bolan. Je vais t'avoir. Je vais te le mettre dans le cul gros comme ça, et tu sais pourquoi ?

— Je t'écoute.

— Parce que t'es rien qu'un troufion de merde, un mec qui cavale devant moi et qui n'a même pas assez de couilles pour se montrer.

— Tu dis n'importe quoi, et je vais te prouver que tu as tort.

— Je voudrais voir ça ! Où es-tu, connard ?

— Pas loin de toi.

— Tu bluffes !

Malgré lui, Stahner promena un regard circulaire dans la clairière mais ne vit rien de spécial.

— T'es qu'un dégonflé, Bolan de mon cul. Fais voir un peu ta gueule de trouillard !

De nouveau, un rire éclata dans la radio, puis :

— Retourne-toi, lieutenant de mes fesses.

Stahner sentit les cheveux se hérissier sur sa tête.

Les muscles du cou tétanisés, il pivota lentement sur les talons et scruta l'espace qui s'étendait maintenant devant ses yeux. Et subitement il aperçut la silhouette rigide qui se tenait à l'entrée du chemin, à une cinquantaine de mètres de là. Une forme humaine toute noire qui épaulait un tube pointé dans la direction du groupe.

— Dégagez ! hurla le mercenaire, braquant en même temps son P-M Ingram qui se mit à crachoter.

Il eut juste le temps d'apercevoir une flamme qui jaillissait du tube, puis un projectile qui lui sembla grossir démesurément en quelques fractions de secondes. Il mourut l'instant d'après dans un éclaboussement pourpre, de même que les quatre *soldati* massés autour du véhicule. La roquette avait percuté l'habitable de plein fouet, explosant dans une déflagration fracassante qui projeta des morceaux de tôle et des corps démembrés à plus de vingt mètres à la ronde.

Le Cherokee se renversa sous l'onde de choc et, plus éloignée, la

Pontiac tangua sur ses amortisseurs.

Jo Moser en sortit précipitamment, brandissant un pistolet sans savoir sur quelle cible il devait le pointer. Il tournait sur lui-même, l'œil hagard, quand une nuée de frelons métalliques lui cribla la poitrine et le projeta au sol.

Bolan cessa le tir, lâcha le Colt Commando retenu à son cou par une bretelle, et marcha vivement vers la Pontiac dont il prit le volant. Le moteur tournait toujours. Un coup d'accélérateur l'amena en quelques secondes en bordure de la route sur laquelle un break arrivait à tombeau ouvert.

CHAPITRE XXII

Il ne pouvait s'agir que d'une équipe sous les ordres de Raf Stahner et arrivant en renfort. D'ailleurs, la radio posée à côté de lui se mit à débiter incontinent :

— Qu'est-ce qui se passe, Sierra Alpha, on vient d'entendre un vacarme du diable !

— Stoppez ! renvoya-t-il sèchement. Ça va péter !

L'instant d'après, le véhicule freina dans un hurlement de pneus et s'arrêta en travers de la chaussée. Bolan jaillit de la Pontiac en tenant un LAW qu'il plaça sur son épaule et fit feu immédiatement, transformant le véhicule de la mafia en une boule incandescente.

Jetant le tube devenu inutile, il fit rouler la Pontiac jusqu'à un taillis en bordure de route, d'où il retira la malle qu'il avait planquée en arrivant sur les lieux. Après l'avoir placée dans le coffre arrière, il redémarra vivement en direction de l'est.

Son intention était d'atteindre le Highway 80 qui longeait le lac Okeechobee, puis de piquer vers le sud pour rejoindre Miami.

Des forces ennemies étaient sûrement cantonnées à ce niveau, mais Bolan pensait qu'il avait quelque chance de passer. Il conduisait une voiture de la mafia, il fallait que ce soit son billet de sortie.

Au bout de trois ou quatre kilomètres, il ralentit en franchissant un pont mal entretenu qui enjambait une rivière et, soudain, il y eut un claquement et son pare-brise s'étoila. Tout de suite après, un second projectile s'enfonça quelque part dans la carrosserie.

Il avait eu d'abord le réflexe d'accélérer pour échapper au tir, mais son instinct lui commanda d'enfoncer la pédale de frein, et le véhicule décrivit une légère embardée. Il n'était pas encore complètement immobilisé quand Bolan ouvrit la portière et s'éjecta, roulant sur lui-même vers un taillis.

Le Colt Commando prêt à cracher sa mitraille, il attendit quelques secondes, à l'écoute des bruits alentour, s'avança ensuite avec précaution et jeta un coup d'œil à travers la broussaille qui bordait la rivière. Et ce qu'il vit lui arracha un juron. En contrebas, il y avait un engin rectangulaire flottant sur l'eau, comportant une grosse hélice carénée à l'arrière. Et, plus près sur la berge, il distingua une petite silhouette à demi planquée derrière un massif de roseaux, qui tenait fermement une carabine Winchester.

— Merde ! grogna-t-il, ressentant un grand vide à l'estomac.

C'était le bouquet ! Il avait quitté la maison des Pahokee en pensant qu'ils allaient dégager le terrain sans attendre et se mettre en sécurité, et voilà qu'elle se pointait sans crier gare et le canardait !

— Margarita ! cria-t-il. Margarita !...

Il la vit s'abaisser puis se redresser lentement et enfin quitter son abri précaire.

— Pourquoi ? cracha-t-il alors que la fille traversait la zone broussailleuse pour le rejoindre. Pourquoi ? lui lança-t-il encore, la gorge nouée.

Il ne lui demandait pas pourquoi elle lui avait tiré dessus, mais pour quelle raison elle se trouvait là, en plein dans un secteur où l'ennemi pouvait surgir à n'importe quel instant.

Elle s'arrêta à quelques pas de lui et eut un regard horrifié.

— Mack ! Je...

Il n'avait surtout pas envie de lui reprocher de l'avoir pris pour cible. Il en connaissait la raison. Il se sentait responsable de n'avoir pas surveillé son départ.

Brusquement, elle fondit en larmes et se jeta dans ses bras.

— Mack... J'ai failli te tuer.

— C'est raté, plaisanta-t-il.

— Je suis complètement stupide. J'ai... j'ai cru que... Mais j'avais vu cette voiture avec deux types à l'intérieur. Oh, mon Dieu !

— C'était bien une caisse de la mafia, lui dit-il doucement. Tu n'as rien à te reprocher, tu ne pouvais pas savoir.

S'écartant un peu de lui, elle le contempla d'un air accablé.

— J'ai entendu des explosions. J'ai cru qu'ils avaient réussi à te tuer.

— Je suis toujours debout. Ne reste pas là, Margarita. Remonte sur ton engin et file.

— Non. Viens avec moi, Mack. Tu ne peux pas continuer sur cette route.

— Je ne peux surtout plus attendre, fit-il remarquer. Fais ce que je te dis.

— Bon sang, tu n'as rien compris ! s'insurgea-t-elle. Ces gangsters ont monté une embuscade à trois kilomètres d'ici. J'ai été jeter un coup d'œil dans cette direction avec l'hydroglisseur, il y a plusieurs voitures en attente. Tu ne passeras jamais.

— A quel niveau ?

— Juste avant l'embranchement avec la 846.

Il réfléchit deux secondes. Evidemment, il aurait du mal à franchir l'obstacle...

— En prenant à travers les marais, nous passerons inaperçus, ajouta-t-elle encore, les yeux pleins d'espoir.

Derrière lui, la radio dans la Pontiac laissa passer une série d'appels et de réponses. Après avoir essuyé leurs pertes, les *amici* relançaient l'hallali.

— O.K., laissa-t-il tomber.

Deux minutes plus tard, la malle contenant son matériel de guerre était chargée sur l'hydroglisseur qui s'éloigna dans un vrombissement grave. Margarita lui fit suivre le cours de la rivière sur un peu plus de cinq cents mètres, puis le dirigea sur une étendue d'eau immobile plantée d'arbres éparpillés.

Plus loin, ils naviguèrent en louvoyant à travers d'étroites bandes de terre où poussaient des roseaux et des bambous. Puis ils trouvèrent de nouveau la forêt et elle dut réduire la vitesse de l'engin.

— Je te croyais partie avec ton frère et Theresa, dit-il au bout d'un moment.

— Ils ont pris le camion pour rejoindre la réserve de Big Cypress.

— Et toi ?

Avançant la main vers un petit coffre de bois, près du gouvernail, elle en ramena un objet souple qu'elle tendit.

— Tu avais oublié ça.

Bolan saisit la ceinture en Nylon contenant un peu plus de quinze mille dollars.

— Je ne l'ai pas oublié, Margarita. C'était en dédommagement des risques que vous avez pris tous les trois.

— C'est trop. C'est beaucoup trop. Et tu vas certainement avoir besoin de cet argent.

— Quand j'en ai besoin, j'en pique dans la caisse de la mafia. Ce n'est pas compliqué.

— Que tu dis !

Sans un mot, il remplaça la ceinture dans le coffret.

— Et maintenant ? questionna-t-il. Comment penses-tu que je vais pouvoir arriver à Miami ?

— Nous pouvons continuer avec l'hydroglisseur jusqu'à Lake Harbor. C'est une petite ville où nous trouverons des amis sûrs. Après, il faudra aviser.

— Combien de temps pour y parvenir ?

— Environ une heure et demie. Il fera nuit quand nous y serons.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon. Il leur fallut en fait presque deux heures pour atteindre Lake Harbor, tout près du lac Okeechobee.

Les amis dont parlait Margarita habitaient dans une maison à la limite de l'agglomération. C'étaient des gens sympathiques et compréhensifs. Ils prêtèrent à la jeune Indienne une voiture dont Bolan voulut payer le montant de la location. Ils refusèrent mais il glissa trois billets de cinq cents dollars sous un gros cendrier alors que personne ne faisait attention. Il pensait qu'ils ne reverraient peut-être pas de sitôt leur vieille Ford à la couleur criarde.

Il était 10 heures du soir lorsqu'ils abordèrent la côte Est. Là encore, l'entraide des Séminoles joua sans le moindre problème. Ils passèrent la nuit dans un bungalow à Fort Lauderdale, au nord de

Miami, après avoir dîné tardivement à la table de leurs hôtes.

Dans le lit confortable qui les accueillait, douillettement nichée entre ses bras, Margarita lui demanda :

— Comment envisages-tu d'aller à Key West ?

— Il y a des tas de moyens, répliqua-t-il. Je verrai ça demain.

— Tu ne connais pas les Florida Keys. Moi si. J'y suis allée plusieurs fois avec George et Theresa, nous avons de la famille à Big Pine.

— Tu as de la famille partout, c'est magnifique.

— Je pourrais t'être utile, là-bas.

— Tu pourrais aussi t'y faire tuer.

— Tu me protégeras, sourit-elle.

Puis elle enchaîna :

— Tu sais, j'ai repensé à ce rivage dont nous avons parlé et où il doit faire bon vivre. Tu te souviens ?

Il se souvenait, bien sûr, mais il craignait ce qu'elle allait ajouter. Il ne pourrait jamais y donner suite.

— Et le rêve que j'ai fait n'était pas seulement un rêve. J'ai compris à quel point c'était prémonitoire. Les forces bonnes et mauvaises existent, réellement, et c'est à nous de les assumer pour fabriquer notre futur. Pour ensuite atteindre ce que nous voulons, ce en quoi nous croyons. Mais ça doit te paraître simpliste, ce raisonnement, non ?

— Pas du tout.

— Alors, ne crois-tu pas qu'un jour nous nous retrouverons sur ce rivage, même si ce jour est lointain ?

— Je le voudrais tant, lui dit Bolan.

Il était sincère et l'émotion l'étreignait.

— Je t'aime, Mack. Je t'ai aimé depuis le premier instant. Mais ne crains rien, je ne te demanderai pas ce qui te semble impossible. Ton image restera toujours dans mon cœur.

Se serrant contre lui, elle l'embrassa doucement, puis avec passion. Ils s'aimèrent jusqu'à ce qu'ils tombent de sommeil et s'endormirent tendrement enlacés.

CHAPITRE XXIII

Accompagné de la jeune femme, Bolan avait loué un avion de tourisme à Hialeah, l'aéroport de Miami. Il avait décollé en début d'après-midi pour atterrir sur le petit aérodrome de Stock Island une heure et demie plus tard.

Stock Island fait partie de l'archipel des Florida Keys qui est relié au continent par une route de cent soixante kilomètres constellée de ponts enjambant les récifs de corail. Le temps était splendide, digne de la réputation de cette région touristique, et l'on apercevait parfaitement la dernière île de l'archipel : Key West. C'était là, en d'autres temps, que Ernest Hemingway avait écrit deux de ses romans, *L'Adieu aux armes* et *Pour qui sonne le glas*.

C'était là aussi que se planquait temporairement une certaine vermine dont le dessein était de contrôler le marché immonde de la drogue sur le territoire américain. Du moins Bolan espérait l'y trouver.

Il eut une confirmation en passant un coup de fil à Key West.

— Great Blue Oak, lui répondit une voix masculine qui se voulait agréable.

— J'ai un message pour le boss, fit-il.

— Qui le demande ?

— C'est de la part de Raf, il est au courant.

La voix se fit aussitôt méfiante :

— Eh bien, heu... Je crois qu'il est arrivé un gros ennui à Raf, non ?

— Pour sûr. Ça a été un sale coup pour tout le monde.

— Quittez pas.

— Non, attendez. Dites-lui simplement qu'on n'a pas encore eu le type en question, mais que c'est une affaire de quelques heures.

— C'est pour nous dire ça que vous appelez ? Morris va être heureux d'apprendre la nouvelle ! ironisa le type à l'autre bout du fil.

— On fait ce qu'on peut, dit Bolan d'un ton acerbe en raccrochant.

A 5 heures de l'après-midi, il était aux commandes d'un petit cabin-cruiser de location qui traçait un joyeux sillage dans l'eau transparente, entre les récifs de corail et la route d'accès aux îles, parmi de nombreuses autres embarcations. Margarita était étendue en maillot de bain sur la plage avant, donnant aux éventuels observateurs une image rassurante et agréable.

Trois fois, l'Exécuteur était passé à moins de cent mètres de Great Blue Oak, une énorme villa toute blanche comportant trois étages en espalier. Il avait observé la résidence à l'aide de jumelles puissantes, avait dénombré cinq types qui semblaient flâner sur les terrasses, ainsi

que deux hommes en slips de bain qui se prélassaient dans des transats.

A droite de la bâtisse, il y avait un petit hélicoptère Hughes, posé sur une plateforme en ciment.

Les sentinelles, pas plus que leurs maîtres, n'avaient l'air de s'attendre à une quelconque intrusion dans les lieux. Et pourquoi s'y seraient-ils attendus ? Pour eux, le théâtre des opérations se situait à plus de trois cents kilomètres, au nord des Everglades.

La nuit était tombée depuis une heure quand Bolan arrêta le moteur du cabin-cruiser qui se mit à courir silencieusement sur sa lancée jusqu'aux rochers en bordure de l'océan. Il était vêtu de sa combinaison noire, harnaché, portait près de quarante kilos d'outils de guerre et de munitions sur son dos.

— N'oublie pas, chuchota-t-il à la jeune femme en prenant pied sur un rocher, reviens seulement quand tu recevras le signal.

Repoussant le petit bateau, il se mit à graver l'escarpement au faîte duquel était accrochée la prétentieuse villa, atteignit le mur de celle-ci alors qu'il percevait de nouveau le ronron discret de l'embarcation qui s'éloignait.

Il dut attendre plus de deux minutes avant de voir apparaître un garde qui faisait périodiquement la navette sur la première terrasse. Il le laissa passer, fit un rétablissement pour atteindre le sommet du mur et lui passa un garrot en Nylon autour du cou. Le type mourut en se débattant de plus en plus mollement et sans pouvoir émettre le moindre cri.

L'Exécuteur l'allongea sur le sol et scruta l'obscurité. Apparemment, il n'y avait plus de sentinelle à ce niveau. Au-dessus de lui, par contre, deux silhouettes se découpaient de temps en temps à contre-jour lorsqu'elles passaient devant des fenêtres éclairées. Il arrivait que les deux types s'arrêtent pour échanger quelques mots. L'Exécuteur attendit ce moment-là et leur logea à chacun une balle silencieuse dans la tête.

Un coup d'œil à travers les fenêtres lui fit découvrir de grandes pièces éclairées mais vides. Les maîtres des lieux, bien sûr, occupaient la position la plus élevée de la demeure.

Un instant plus tard, il prenait pied sur la terrasse intermédiaire et prêtait l'oreille en entendant une voix inquiète au-dessus de lui.

— Hé, Bobby ! Qu'est-ce qui se passe ?

Se démasquant, il leva la tête vers le gars qui se penchait au-dessus d'une balustrade.

— C'est rien, rendors-toi, lui dit-il en faisant cracher le Beretta en sourdine.

Il vit la silhouette se pencher en avant puis se casser en deux sur le

garde-fou, mort instantanément.

Repérant un angle entre la bâtisse et le muret, il alla y déposer le gros MM-1 dont le barillet était garni de douze grenades explosives de 38 mm. C'était une précaution pour couvrir sa retraite.

Mais il lui fallait accélérer les choses, car il était sûr qu'un garde occupait la terrasse supérieure. Il passa une dizaine de secondes à escalader une paroi garnie de rochers enchâssés dans du ciment et voulant simuler sans doute une falaise. Un dernier rétablissement l'amena à pied d'œuvre et ce fut à ce moment qu'une masse de muscles lui arriva dessus comme un bolide, d'énormes mâchoires se refermant sur son avant-bras, l'empêchant de se servir du Beretta. Il n'avait pas prévu que ce niveau serait défendu par un chien, un Pit-bull à la férocité légendaire dont les yeux brillaient à quelques centimètres de son visage.

Il savait que le fauve ne lâcherait pas prise. Et pendant ce temps, un type sortait de l'ombre et s'avavançait dans sa direction, l'arme au poing.

S'abaissant brusquement, Bolan dégagea la dague de combat qu'il portait dans un étui lacé à sa cheville, la planta dans la poitrine du Pit-bull qui se mit à émettre des grognements syncopés. Il lui fallut frapper et frapper encore pour que les mâchoires féroces s'entrouvrent d'un coup. Le Beretta vomit alors une pastille chuintante que la sentinelle attrapa en pleine poitrine, mais dans un réflexe d'agonie son doigt se replia sur la détente de son arme et un coup de feu se perdit dans la nuit.

C'était foutu pour continuer l'approche en douce. Se retournant vers les immenses baies vitrées, l'Exécuteur saisit le Heckler & Koch qui pendait en sautoir sur sa poitrine et lâcha une courte rafale, faisant dégringoler toute une paroi vitrée dans un tintamarre étourdissant. Aussitôt après, il franchissait l'ouverture béante, écartait les rideaux qui masquaient un salon de dimensions cyclopéennes et... s'arrêtait net.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Les cinq hommes qui se tenaient là s'étaient dressés d'un bond hors des fauteuils confortables qu'ils occupaient. Sur leurs visages, on pouvait lire à la fois la stupéfaction, la colère et la terreur.

D'un regard, Bolan les avait identifiés : Samuel Anchovny, Momo Sala, Giorgio Mantegna, et un flic haut placé qui avait pour nom Wesley Granger. Un flic du FBI.

Le cinquième personnage n'était autre que Lorry Mantegna, le frangin de Giorgio que tout le monde croyait mort, assassiné par Mack Bolan. Une sacrée brochette d'ordures réunies dans un gros coup d'arnaque savamment monté avec la complicité d'un flic corrompu.

Ce fut ce dernier qui réagit le premier en s'écriant :

— Vous êtes fou, Bolan ! Posez votre arme !

— Vous allez sans doute me donner une bonne explication, ricana l'Exécuteur.

— Mais bien sûr ! C'est une opération combinée, une mission sous couverture... Renseignez-vous avant de commettre l'irréparable !

Il avait des accents de sincérité étonnants.

— L'opération véreuse est terminée, Granger.

— Attendez ! Téléphonez, vous verrez bien...

Il avait à peine fini sa phrase qu'un Colt .45 apparaissait dans sa main et aboyait furieusement. Mais le gros projectile passa à plus de cinquante centimètres de Bolan qui avait fait un pas rapide de côté. Le Heckler & Koch lui cracha aussitôt une petite rafale à peine audible dans la poitrine et l'envoya valdinguer sur Anchovny qui poussa un cri de goret.

CHAPITRE XXIV

Une rage froide s'était emparée de l'Exécuteur qui avait brutalement compris le sens de cette monstrueuse comédie. Une seconde rafale jaillit du fusil d'assaut, balayant Anchovny, Momo Sala et Giorgio Mantegna, leur arrachant des hurlements de terreur, des cris d'agonie et des giclements de sang. Le plus abominable, dans cette scène de démence, c'était le quasi-silence du fusil d'assaut allemand parmi le tumulte hystérique dont les échos emplissaient la salle.

Puis la rafale cessa. Le chargeur était épuisé. Bolan le remplaça et pointa l'arme sur le survivant, un homme à l'allure habituellement élégante mais dont le visage était maintenant déformé par une trouille innommable.

— Bo... Bolan, commença-t-il. Fais pas ça ! Je... Je vais t'expliquer.

— Ouais ?

— Je suis prêt à négocier.

— Qu'est-ce que tu veux négocier, Lony, ta pourriture de vie ?

Une porte au fond du salon fut brutalement ouverte, démasquant deux hommes en armes qui se précipitèrent en avant. Ils ne firent que trois ou quatre pas avant d'être fauchés par une nouvelle giclée de plomb en furie.

— Va fermer la porte, fit Bolan d'une voix aussi froide que la banquise.

Lorry y alla d'une démarche raide, s'attendant à recevoir lui aussi sa dose de mort. Il poussa le battant capitonné, le verrouilla et s'en revint, les mains largement écartées de son corps.

— Me bute pas, j't'en prie. Je peux te filer des centaines de milliers de dollars, non, des millions... J'ai plein de fric, je sais même plus quoi en faire ! Tu veux mon pognon, hein, c'est ça ?

— Garde ton fric.

— Mais qu'est-ce que tu veux, merde ?

— Je croyais que tu t'étais fait liquider à Fort Myers.

— Ah ! C'est ça qui te turlupine ? Je peux t'expliquer. J'avais un mandat d'amener au cul, Bolan, c'est aussi simple que ça. Heu... On a combiné une astuce pour que je puisse vivre en paix.

— Tu veux dire pour continuer tranquillement tes saloperies.

— Si tu vois les choses de cette façon...

— C'est Granger qui a arrangé le coup pour que ce soit officiel ?

Lorry fit un petit mouvement d'épaules.

— A quoi servirait le pognon si on pouvait pas s'en servir ?

L'Exécuteur connaissait Wesley Granger de nom. C'était un agent

fédéral de haut niveau qui travaillait sous les ordres de Hal Brognola. Un intouchable, un incorruptible ! Et c'était lui l'immonde traître que personne n'avait jamais soupçonné.

— Bien sûr, railla Bolan. Et Sam Anchovny, dans l'histoire ?

— Giorgio et moi, on avait conclu un accord avec la mafia juive de New York. On pouvait pas faire autrement, on se bloquait mutuellement sur les opérations.

— Qui a eu l'idée de me coller ta mort sur le dos, Lorry ?

— Oh ! C'est parti de Granger. Il savait que tu avais des accointances avec un gros bonnet du FBI.

— Maintenant, il ne sait plus rien.

— Ouais, c'est sûr.

— Et toi, qu'est-ce que tu sais à ce sujet ?

— Moi ? Rien du tout, j'te jure ! Je comprends que tu sois salement en rogne, mais je suis prêt à payer, Bolan. J't'ai déjà fait une proposition...

L'Exécuteur laissa pendre le Heckler & Koch et braqua le gros Automag .44 sur le mafioso.

— Je t'en supplie, gémit Lorry, laisse-moi vivre. Je ferai tout ce que tu veux...

Deux larmes tracèrent un sillon de chaque côté de son nez. Etrangement, l'homme qui était responsable du malheur et de la mort de milliers de gens par came interposée, pleurait. Bien sûr, il pleurait sur son propre sort, implorant clémence et grâce pour ses crimes, mais la scène avait quelque chose de pathétique et de dérisoire.

— Je t'en prie. Je te le demande...

Le regard de Bolan était fixé sur les yeux de chien battu, analysant le tableau avec froideur.

— Tu vas faire passer un message à tes copains, Lorry...

Il se tut, ressentant un soudain signal venu du plus profond de son être. Le visage qu'il voyait en face de lui, contracté par une trouille abjecte, ainsi que le reflet d'espoir, de ruse, qui flottait sur ces yeux criminels, étaient pour lui sans équivoque.

Les larmes de Lorry s'étaient figées sur sa face ignoble, semblables à deux coulées de glace. Bolan avait en face de lui l'image d'un reptile, d'un être à sang-froid pour lequel les mots pitié et compassion n'étaient que des termes sans aucune signification. Du moins pour les autres.

— Que voulez-vous que je dise à mes amis, Bolan ? fit le serpent à visage humain.

— Rien, dit l'Exécuteur avant de presser la détente de l'Automag.

La tête de Lorry le pleurnichard se désintégra, libérant une partie de sa cervelle qui se répandit sur les cadavres alentour et macula la moquette.

Après un regard circulaire dans l'immense salon dévasté, l'Exécuteur tourna les talons. Il n'avait plus rien à faire ici. Par prudence, il projeta à travers l'ouverture béante une chaise qui atterrit bruyamment sur la terrasse. Aussitôt, il entendit le vacarme d'une rafale de mitraillette accompagnée du bruit sourd de plusieurs riot-guns.

Des flingueurs nerveux embusqués sur le toit-terrasse gaspillaient leurs munitions dans un tir interminable. Bolan franchit la baie éventrée, longea la façade, puis se démasqua pour leur expédier une longue giclée silencieuse avec le H & K.

En haut, la fusillade cessa, il y eut un cri de douleur et un corps tomba sur les dalles avec un bruit mou. Bolan en profita pour rejoindre le petit parapet qu'il franchit d'un bond et se reçut au niveau inférieur.

Mais, de nouveau, la fusillade reprenait. Il y avait au moins trois tireurs sur le toit. Couvrant son trajet en tirant ce qui lui restait de balles dans le chargeur, Bolan attrapa le MM-1 et largua une grenade explosive dans les baies en surplomb. Elle éclata dans un fracas infernal. Coup sur coup, il en envoya six autres en moins de quatre secondes, balayant d'un mouvement de la main l'ensemble de l'étage. Dans la lueur des déflagrations, il apercevait les meubles qui se désintégraient, les murs en train de se fissurer, et le plafond qui commençait à s'effondrer.

Deux autres engins de destruction parachevèrent le travail, provoquant le rupture de poutres de soutènement, et le toit se disloqua. L'Exécuteur eut la vision fugitive de deux corps pris dans la tourmente de la dernière explosion et qui étaient balayés comme des fétus de paille.

Rechargeant le H & K, il pulvérisa les fenêtres au niveau où il se trouvait, arrosa sans discontinuer l'intérieur des pièces luxueuses, y expédia ensuite deux grenades avant de rejoindre la dernière terrasse en contrebas. Là encore, il envoya le contenu de trois chargeurs de 9 mm Parabellum dans les volets et les fenêtres et lâcha ses trois dernières grenades dans les ouvertures. Enfin, il se replia à travers la pente escarpée, les oreilles bourdonnantes et la gorge desséchée.

La cavalerie n'allait pas tarder. Les flics auraient du travail sur les bras. Malgré ses tympan douloureux, il lui semblait entendre au loin le bruit lancinant des sirènes affolées. Un petit rire le secoua. Le message qu'il laissait derrière lui était clair. Les grosses légumes pourries de New York comprendraient.

Le titre du roman d'Hemingway lui vint à l'esprit : *Pour qui sonne le glas ?*

Cette fois encore, le glas avait sonné pour la mafia et Bolan survivait. Rien ne lui permettait de savoir combien de temps il

pourrait durer à ce rythme dément; les *amici* n'arrêtaient pas de parier sur ses probabilités de voir se lever le jour suivant. Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il n'était pas encore prêt à abandonner sa guerre. Mack Bolan n'avait pas l'intention de dire adieu aux armes.

Pour l'instant, en tout cas, il avait besoin de se refaire une santé, il avait envie de chaleur humaine et de compréhension.

Il décrocha le talky-walky de son ceinturon et appela :

— Dauphin bleu !

— Dauphin bleu t'écoute, lui répondit Margarita.

— Récupération. En douceur.

Il entendit un petit soupir dans l'appareil, puis une réponse qui n'était qu'un chuchotement :

— J'arrive. Oui, en douceur.